JOURNAL #50

15 octobre 2007 – 14 octobre 2008

Charles LEMAIRE

JOURNAL #50

Charles LEMAIRE

Initialement publié sur les sites Internet
366photos.blogspot.com
et
366mots.blogspot.com
du
15 octobre 2007
au
14 octobre 2008

Avant propos

Au départ de ce qui suit, une constatation : quand je parle avec des gens de ma génération ou de celle qui la précède, il arrive que mes propres enfants ne nous comprennent pas ! Ou alors qu'ils s'esclaffent devant notre vocabulaire et de la description de réalités qui leur semblent, littéralement, appartenir à la préhistoire.

Immédiatement suivie d'une autre observation : j'ai oublié ou je n'utilise plus certains mots ; et certaines réalités sont devenues si vagues, qui semblaient parfois alors fonder nos existences d'enfants. Elles resurgissent au hasard d'une conversation ou d'une lecture. A moins que simplement une odeur, un goût sur la langue, le son d'une voix, un objet entrevu n'éclairent un bref instant un coin de mémoire.

A l'aube de mes cinquante ans – du 15 octobre 2007 au 14 octobre 2008 –, c'est pour mon seul plaisir que j'ai fouillé mes fonds de tiroirs. Parcouru les méandres de la mémoire au petit bonheur la chance, pour tenter d'en exhumer et dépoussiérer quelques une de ces idées. Pour tenter de les faire exister au moins une fois encore – s'il le faut avec une ortographe inventée – avant que leur souvenir ne me fasse bientôt définitivement défaut. Ramasser, pour les déposer quelques instants après, quelques scories depuis longtemps écartées du foyer.

Et tant mieux si l'un(e) ou l'autre y retrouve une impression de déjà vu. Un écho, un accent ou une odeur surgis de sa propre enfance.

Quant aux photos, elles viennent en contrepoint : échos actuels d'une vie qui se conjugue d'abord au présent.

Sans jamais chercher le rapport avec le mot du jour, je veux livrer une image toute fraiche. Ici les archives sont bannies et la belle image qui ne serait née que de la veille sentirait déjà le rance !

Chacune dit à son tour le temps qui passe. Une nouvelle mémoire se construit pour demain. Sans répit et sans tricher, que le clic-clac quotidien de l'appareil photographique, soit comme un tic-tac pour cette année.

Charles Lemaire

Tableau noir / tableau blanc

15 octobre 2007

Akèkèlamakè

Akèkèlamakè ! C'était bien le cri que nous lancions quand nous faisions un karaktetch...

Nous, c'est à dire tous ceux qui se retrouvaient à la petite, à la grosse ou aux trois bosses. Les trois pistes de traineau de notre côté de la ville, Malmédy.
D'où ce cri est-il venu ? Aucune idée... S'il était même connu de l'autre côté de la vallée, chez ceux d'Outrelepont ? Je n'ai jamais cherché à le savoir. D'ailleurs, en hiver, les gens d'Outrelepont ne pouvaient pas nous intéresser : nous avions les meilleures pistes... la neige était meilleure chez nous.
Si de plus anciens ou de plus jeunes l'ont lancé ? C'est aussi sans importance. Seul importe que, dans les années 60, nous dévalions de la colline, parfois jusqu'à la laiterie... et que c'était notre cri de guerre... ou faut-il dire notre cri de neige ?

Fiat 500

16 octobre 2007

Brödchen

Dans la langue bâtarde de Malmédy, français délicieusement mâtiné de wallon et d'allemand, les "breudchennes" (de l'allemand Brödchen) ce sont les petits pains.

Ils se mangeaient chauds, et seulement le dimanche matin. Les brödchen ne ressemblaient à rien de ce que j'ai pu goûter depuis.
Petits, compacts, avec une croûte dure. Bien plus proches de ces boulettes de pain chaud que les restaurateurs italiens confectionnent parfois avec de la pâte à pizza, que de ces choses aériennes et sans goût – aussi bruxelloises que la gaufre du même nom – héritières de la baguette française, que l'on nous inflige maintenant.
Et en français de Belgique, on disait alors pistolet.
Le dimanche matin d'ailleurs, les boulangers ne vendaient que ça, ne faisaient que ça... Le pain de mie viendrait plus tard dans la journée, ou alors datait de la veille au soir.
Les croissants, les pains au chocolat ? Je ne me rappelle pas en avoir vu. Cela ferait plus tard partie pour moi de ma découverte de l'attirail typique du français moyen : baguette sous le bras, croissant sur le comptoir, café crème et jambon beurre...
Il y avait bien quelques pâtisseries : l'une ou l'autre tarte, des feuilles de palmier, l'un ou l'autre cygne pour agrémenter le nez de mon père – qui l'a long – de sa crème fraiche, éclair au chocolat. Les éventaires des boulangers pâtissiers étaient bien plus simples à l'époque qu'ils ne le sont aujourd'hui.
Dans le petit matin, avant ou après la messe... ou à la place, il fallait voir tous les cyclistes prendre livraison de leur précieuse cargaison et rejoindre la maison, emportant avec eux aux quatre coins de la ville un peu de la chaleur et de l'odeur de la boulangerie.

Swiip… swiip… font les essuie glace

17 octobre 2007

Chalumeau

Un chalumeau, c'était une paille...

En excursion, nous buvions notre spa citron avec un chalumeau, pas encore avec une paille. Après avoir bu – ou bien plus tôt pour les impatients –, le jeu était de découper l'extrémité en spirale... le plus loin possible. Quand on soufflait, le bout s'agitait comme un jouet de réveillon. Plaisir dérisoire mais chaque fois répété. Essayez aujourd'hui : avec un chalumeau, c'était presque facile et si amusant... Avec une paille ce n'est même plus possible...
Est venu un moment où je n'ai plus bu avec un chalumeau... mais bien au verre, comme un grand... Etrange, quand il m'est arrivé plus tard de refaire l'expérience... Il n'y en avait plus. Ne restaient que des pailles !

J’ai de la mémoire

18 octobre 2007

Drache

Il drache... la drache nationale...

Il drache, dit-on. La drache nationale, dit-on aussi lorsque, traditionnellement, le défilé du 21 juillet est arrosé. Qu'est-ce qu'il a donc pris au Larousse d'écrire : régional. Quoi de plus national en effet que la drache.
Quand il n'y aura plus rien de national en Belgique, qu'elle aura disparu, il nous resterait au moins cela.
La drache, c'est la pluie avec un nom qui mériterait d'être celui d'une divinité celtique (c'est d’ailleurs celui du dragon en allemand). Et encore, la drache, ce n'est pas la pluie, ni l'averse, ni le crachin. Pas l'orage, ni l'ondée. Non, la drache c'est... la drache ! C'est mouillé, jusqu'aux os. Ou bien ça dure à n'en pas finir. Et ça vient toujours au plus mauvais moment.
Il est à se demander d'ailleurs comment les autres peuples (les Parisiens, Bretons, Lorrains et autres Sudistes) peuvent se passer dans leur français d'un mot aussi indispensable. Tellement irremplaçable que non seulement les Nordistes mais aussi nos cousins les Congolais ont choisi de le partager avec nous.
Non, la drache, ce n'est pas un phénomène météorologique... C'est bien plus que ça ! A se demander si ça ne serait pas un peu politique !

Téléphone

19 octobre 2007

Encre

Ma classe de première année primaire sentait l'encre et la craie.

De l'encre, je me rappelle d'abord l'odeur. Celle que j'associe à la classe de première primaire. Celle de l'encre Schaeffer, dans des cartouches parfaitement cylindriques.
Souvenir aussi de l'encrier, vide, qui garnissait chacun de nos pupitres. L'usage des stylos à réservoir venait juste d'être autorisé il me semble. L'école était passée d'un coup de la plume à la cartouche.
Plus tard, au cours de dessin, odeur encore de l'encre de Chine. Qui s'attache aux doigts. Se rappelle des heures durant.
Et les couleurs ? Bleue pour écrire. Noire, elle aurait été une hérésie ou prétentieuse. Outremer pour les garçons, les filles penchant parfois pour d'autres teintes. Menant parfois l'excentricité jusqu'au turquoise.
Noire pour l'encre de Chine, évidemment. Ma mémoire mêle l'odeur de mes doigts avec celle rencontrée bien plus tard et sous d'autres cieux des planches de l'école coranique... Le bois, l'encre de Chine. L'encre de Chine et le bois...
Rouge et terrible, celle de l'instituteur... pas en cartouche évidemment...
Et quand il remplissait son stylo, à pompe, c'était comme s'il le faisait avec du sang... du mercurochrome (de celui qui pique bien fort) ou quelqu'autre médicament bien désagréable...

Belgicain

20 octobre 2007

Friture

Je vais à la friture... pas à la friterie...

Prenez n'importe quel belgicisme. Prononcez-le avec un accent bien gras. Et chacun de comprendre que le belgicisme, ce n'est pas cultivé, ce n'est pas bien... Cela vous range juste au dessus de l'animal (bien que l'animal, c'est avéré, ne commette jamais de belgicisme)...
Mais que se serait-il passé si, par un fabuleux hasard touristico-gastronomique, nos amis les Français s'étaient épris de la frite belge... Et, avec un accent pointu avaient parlé de ces charmantes fritures qui nous fournissent une nourriture si typique et populaire...
La friture avait d'ailleurs une autre utilité : géographique. Pas besoin de carte. Frituur, en Flandre. Friture/Frituur à Bruxelles. Friture en Wallonie. Belge fritten ou patatten, vous êtes aux Pays-Bas. French frites chez ces idiots d'américains. Friterie, vous étiez en France. Le changement de vocabulaire a dès lors bien quelques relents d'annexion.
Car l'inquisition est passée par là, et toutes les fritures ont en quelques années changé leur enseigne. Les ayatollahs de la langue française n'ont pas supporté que les Belges nomment autrement que les Français ces endroits où les frites étaient tellement meilleures (eh oui, il faut les frire deux fois !) que chez eux.
D'ailleurs, au train où on va, on ne dira bientôt plus que Quick ou Mac Donalds ! Et là, pas question de tartare ou de fricadelle... Pas même de mitraillette, cette aberration de la culture franco-belge...

Cataphotes : en béton et en verre

21 octobre 2007

Gomme

La gomme à encre était bleue et dure; celle à crayon blanche ou rouge et douce.

Quand on faisait une faute, il n'y avait que trois options, selon la sévérité du maître ou les exigences du travail. Au pire, tout recommencer, sous peine de se voir retirer des points pour le soin. Au mieux, d'un trait de latte ou de règle, proprement barrer le mot ou la phrase, et l'écrire à nouveau. Position intermédiaire et la plus fréquente, gommer et écrire à nouveau. L'aventure commençait là. Facile à dire ou à écrire, bien moins à faire. L'encre des stylos s'efface bien plus facilement que celle des bics, c'est vrai. La gomme à encre enlevait donc l'encre avec la couche superficielle du papier. Par contre, pour écrire à nouveau, il ne fallait pas rater son coup. La couche gommée partie, le papier agissait dès lors comme un buvard. Que la plume reste un instant de trop, le papier absorbait et faisait un énorme pâté... Les plus soigneux lissaient au préalable la zone effacée du plat de l'ongle... Mais le risque était toujours là... Et, de toute façon, une belle correction, c'était propre, mais cela se voyait. Et l'on pouvait mesurer les hésitations de l'auteur au nombre de stations de ce chemin de croix. Sont venus ensuite, je ne sais dans quel ordre, les feutres et les liquides correcteurs (la pâte à con, dirait mon jeune frère).
Comme la vidéo, l'écriture avait enfin sa fonction rembobiner ! Et l'adage était devenu obsolète : "Les paroles s'envolent, les écrits restent !"

Bouchon

22 octobre 2007

Hiver

Il n'y a plus d'hiver ! (sur le ton de « Il n'y a plus de saisons, madame ! »)

L'hiver, vous l'admettrez, c'est la neige. Sans neige, pas d'hiver. Il n'y a donc plus d'hiver. CQFD.
Croyez-vous que je radote ? J'avais des doutes moi même, jusqu'au 3 février 2007. La lecture du Soir m'a enfin rassuré sur mon état mental avec les statistiques de la région de Saint-Hubert. Dans les années 60, l'enneigement était de 61 jours. Il tombe à 36 jours dans les années 90. On est passé de 48 à 88 d'une moyenne de 30 cm de neige à une moyenne de 17 entre 89 et 2006. Pour nous, les petits Malmédiens, c'était garanti, répartis entre Noël, carnaval et Pâques, nous avions droit à 3 semaines de congés enneigés. Si pas à Malmédy, au moins sur le plateau des Hautes Fagnes, tout proche... et si pas pour le ski alpin ou le traineau, au moins – dans les dernières années de cette époque bénie – pour le ski de fond. Une bonne raison de plus pour renforcer les accords de Kyoto : rendre leur 3 semaines de sports d'hiver aux enfants de nos Ardennes est une tâche indispensable à laquelle toute l'humanité doit s'atteler !

Circuit de courses automobiles

23 octobre 2007

Interlude

Du temps de la télévision en direct, je regretterai toujours les interludes.

Les programmes ayant régulièrement quelques minutes de retard, la speakerine – une autre espèce disparue – nous annonçait, avec un sourire à désarmer un skinhead, qu'il nous faudrait encore un peu patienter.
Et, sur fond de musique classique, on avait droit à des minutes de ruisseau glougloutant, de feuilles d'arbre agitées par la brise, ou à la version originale non sous-titrée de l'aquarium du restaurant chinois qui fascine encore nos enfants... Et les poissons n'étaient rouges que dans nos esprits, puisque la TV (pas télé), elle, était en noir et blanc.
L'interlude ne pouvait être interrompu que par une chose : la speakerine nous annonçant qu'il nous faudrait ... encore un peu patienter...
On savait prendre son temps à l'époque.

Kitch

24 octobre 2007

J’ai bon

J'ai bon, ce n'est pas le : J'ai bon ? un peu studieux, stupide et angoissé de « Est ce que j'ai la bonne réponse ? »...

A la forme interrogative : T'as bon hein ?
Avec les syllabes qui se prolongent, c'est l'expression suprême du contentement. Je me sens bien. Rassasié, bien au chaud avec des gens que j'aime et qui m'aiment... Quand on a bon, on n'est pas très loin d'une sorte d'orgasme.
Encore une de ces expressions de quelques lettres qui disent plus que trois phrases entières. De ces trésors de la langue belge qu'il serait dommage de laisser se diluer dans la lingua franca du frangliche.
Alors, quand vous avez bon, dites le tous avec moi... et avec votre meilleur accent de là où vous êtes : j'ai bon ! Ou quand vous avez eu un bon moment... n'hésitez surtout pas à avouer : j'ai eu bon !

Ligne de départ

25 octobre 2007

Karaktetch

Un karaktetch, c'est une chaine de traineau...

En hiver, sur les collines de Malmédy, nous faisions des karaktetch...
Couchés à plat ventre, l'avant du corps sur notre traineau – chacun avait le sien –, les pieds emboités dans l'avant du traineau suivant... et ainsi de suite.
Il est arrivé que nous soyons ainsi une vingtaine à faire la chaine... Le train s'ébranlait doucement sur la pente... et prenait ensuite de plus en plus de vitesse... au cri de "akèkèlamakè"... Parfois, il prolongeait sa course en quittant la piste, et descendait sur la route, en direction de la laiterie...
Craintives... et bien mal conseillées... les filles fermaient la marche, ne sachant pas que le karaktetch agit comme une sorte de fouet... la fin de la chaine amplifiant tous les mouvements de gauche et de droite. Elles ne terminaient en général pas le trajet avec le train...

Toit vinyl

26 octobre 2007

Lécher

Les timbres, les enveloppes, les images à coller dans les albums se léchaient.

Si les lendemains de fêtes, comme de nos jours, le risque de gueule de bois était là... il fallait aussi compter, les lendemains de veille de fête, sur celui de la langue de bois.
Comment appeler autrement cette sensation désagréable, ce goût douteux sur la langue, quand, gamin, nous avions encollé trente enveloppes et autant de timbres pour les vœux.
D'ailleurs, pour ne rien arranger, c'était aussi le moment de coller dans leur carnet les précieux petits timbres ristourne verts, à une époque où n'existaient pas les cartes de fidélité.
Sans parler de leur version électronique, dont l'idée même n'avait pas germé dans l'esprit le plus fou.
Et, après l'épreuve des timbres venait encore parfois une autre occasion d'épancher sa salive : coller les images dans les albums Artis.
C'était évidemment avant les enveloppes et les timbres autocollants. Avant la crainte d'attraper la maladie de la vache folle, cachée dans la gélatine. Et chez ceux qui méprisaient la solution de facilité : quand on a des enfants, qui ont chacun une langue et un excès de salive, à quoi bon utiliser une éponge et gaspiller l'eau du robinet !

Bouche d'incendie de Wavre, pas de New York

27 octobre 2007

Martinet

Le martinet c'est un chat à neuf queues.

La gifle et la fessée faisaient partie des méthodes d'éducation normales. A l'école, les coups de règle carrée sur le bout des doigts et la demi-heure à genoux dans le coin de l'estrade, bien qu'exceptionnels, l'étaient aussi.
Mais je me souviens de nos étonnements réciproques d'alors quand des petits camarades ne pouvaient pas imaginer que je n'avais jamais vu de martinet... et moi que leurs parents en fassent usage. Les miens devaient leur sembler bien faibles pendant que les leurs m'apparaissaient comme des tortionnaires. Le chat à neuf queues faisait partie pour moi des accessoires littéraires, des récits pour faire peur aux enfants, de la mythologie du père fouettard ou de l'exotisme à la Dickens.
Pour moi. Mais pas pour eux.
J'en connais même pour justifier aujourd'hui la punition à coups de ceinture infligée à l'époque. Mère et fille unies pour défendre le passé, mais qui ne toléreraient plus à ce jour que soient utilisées ni la gifle ni la fessée.

Renault 4

28 octobre 2007

Nationale

La route nationale est bordée d'arbres.

National n'était alors pas rangé aux côtés de régional, régionalisme, nationalisme, séparatisme. Il était encore moins question de front.
La nationale, c'est le souvenir de trajets confondus dans ma mémoire, mais dont les images restent inoubliables alors qu'à gauche et à droite défilent les arbres qui bordent la route. Une bande dans chaque sens. Et pas de bouchons évidemment.
C'était la route pour aller chez le médecin, à la piscine, à la mer. La route des excursions. Tout était loin.
Les autoroutes n'auront jamais leur magie. L'éclairage généralisé y a supprimé la nuit, qui plongeait dans le mystère total l'aller ou le retour. Parfois les deux.
Le trafic actuel leur a ajouté des bandes de circulation. Et l'on a sacrifié la plupart des allées arborées à la vitesse.

Boutique

29 octobre 2007

Osier

Le siège en osier grince...

Peu avant Utrecht, au bord de l'autoroute, des bottes d'osier. Des montagnes d'osier s'empilent. Pas grande trace d'osier dans ma maison par contre. En tout cas bien moins que dans le monde que j'ai connu jadis.
A la maison, il y avait les mannes en osier. La grande, les petites. Bonnes pour tout. Le linge, les jouets.
Et il y avait les fauteuils bien entendu. Que je sens encore, si souples. On se tordait à gauche et à droite, et ils suivaient. Pas comme une chaise en bois. Pas trop solides non plus, au fil du temps et avec cette gymnastique que nous leur infligions. Je sens encore à l'extrémité de mes doigts, une extrémité biseautée, échappée, bientôt détachée. Ailleurs, un bout de clou.
En osier aussi le fesse-tapis... Une sorte de longue raquette. Au moins une fois l'an, nos rares tapis étaient pendus au fil à linge et y recevaient une correction de tous les diables pour leur faire cracher la poussière.
Mais de l'osier, étrange, je n'arrive pas à me remémorer l'odeur, ou si peu. Juste le bruit, et la souplesse.

J’ai perdu mon mouchoir

30 octobre 2007

Perche

La perche nage dans nos rivières et dans nos lacs... et pas uniquement dans le Nil.

Pas celle du saut à la perche, évidemment, mais celle qu'on pêche, qu'on pêchait. Un poisson moins connu que la truite. Avec un aileron épineux sur le dos. Pas celle du Nil non plus. La nôtre. Tout juste celle de nos lacs. Qui permettait au pêcheur de dire qu'il n'avait pas seulement pêché une truite – à l'origine toujours douteuse puisqu'elle était élevée par millions dans les pêcheries des environs –.
La truite se pêchait même dans la rivière, juste à côté de l'école communale. Dans la fraicheur des bords de la Warchenne, en pleine ville. Cet été j'ai été surpris de voir deux gamins, au même endroit, préparer leur matériel. Certaines choses ne changent pas tout à fait. Ce qui a changé sans doute c'est le nombre de pêcheurs. Dans ma classe, ils devaient être une majorité.
Pour ma part, une épingle de sûreté au bout d'une ficelle de chanvre et un bambou ne m'ont jamais rapporté – qui en douterait – aucun poisson. D'autant plus que je n'ai jamais vu le moindre alevin dans le ruisseau où nous trempions nos ficelles. Mais il était bien plus important de parader jusque là, canne à pêche sur l'épaule, et d'imaginer, et d'inventer et de construire toute sorte de rêve. Tant était dans la tête et dans le regard, et si peu dans l'avoir. Tellement dans le chemin qui y mène.

Nuit et brouillard

31 octobre 2007

Quartz

Le cristal de quartz et la pyrite étaient nos découvertes les plus précieuses.

Quartz, quartzite, le nez sur le rocher, un marteau ou un simple caillou à la main nous découvrions aussi d'autres aberrations dans la pierre. Pyrite, fossiles. Nous rêvions de géodes.
Un jour sont apparues les montres à quartz, avec leurs grands chiffres rouges sous leur enveloppe de plastique un peu vulgaire. Fascinantes de modernité, mais tout de même moins féériques que ces sortes de diamants.
La magie de la pierre précieuse a définitivement été balayée avec l'apparition de la montre à quartz analogique. Plus rien ne distinguerait une montre à quartz d'une autre. Le joyau qui y était caché était définitivement devenu – comme du diamant industriel – un simple accessoire de mécanique.
Et même les adeptes du new age et leur vulgaire goût des cristaux ne me rendront pas l'émerveillement ressenti face à ces éclats d'eau pétrifiée de mon enfance.

Laid comme un chrysanthème

1 novembre 2007

Rage

Le 8 juillet 1885, Louis Pasteur vaccine contre la rage un jeune Alsacien.

Du temps où il n'était pas question du SIDA et où la maladie de Lime n'était pas encore connue. Depuis longtemps la crainte du grand méchant loup avait été bannie, et pourtant, le petit chaperon rouge a failli être privé de promenades en forêts.
La rage régnait. Ou du moins c'est ce que l'on nous disait. Elle est passée par ici, elle repassera par là. Et de gazer tous les renards. Et en un temps où les chasseurs ne passaient même pas d'examen de chasse, de gazer aussi tous les blaireaux, par ignorance tout autant que par bêtise.
Nous avions tous en mémoire les gravures de nos livres de sciences naturelles. Le grand Pasteur sauvant d'une mort affreuse un enfant autrement condamné. Un renard avec la rage devenait dans l'imaginaire bien pire qu'un loup.
Jusqu'au jour où quelqu'un a imaginé qu'il serait peut être plus efficace de vacciner les animaux plutôt que de poursuivre un jeu, perdu d'avance, de massacre.
Les sauvageons et la racaille peuvent donc aujourd'hui tranquillement affirmer : j'ai la rage ! Ils ne seront pas gazés.

Cimetière en fête

2 novembre 2007

Speakerine

La TV d'aujourd'hui m'a enlevé les speakerines.

Il me semble qu'elles étaient toutes blondes. En tout cas, elles étaient permanentées à souhait et souriantes, quoi qu'il advienne.
Avec elles, pas besoin de programme TV. On savait tout de suite si on avait envie de voir le film ou s'il fallait mettre les enfants au lit en raison de scènes qui ne leur conviendraient pas. Elles accompagnaient notre soirée. Et bizarre, elles n'ont jamais porté qu'un prénom : Sylvie, Maryse, … Je ne me souviens pas qu'aucune ait jamais eu un soupçon de nom de famille. Normal, cela nous aurait retiré le droit de croire qu'elles faisaient partie de la nôtre.
Un jour elles ont disparu. J'imagine, à la RTBF, une grande armoire dans laquelle on aurait rangé toutes les speakerines, en attendant d'en faire à nouveau usage. Sans aucun doute, comme les mannequins des vitrines, ont elles pris un petit air kitch, mais elles ne peuvent pas avoir changé, et leur sourire doit toujours briller du même éclat qu'au jour où elles ont été remisées là.

Peinture tricolore

3 novembre 2007

Traineau

Nous dévalions la colline sur nos traineaux.

Eh oui. Traineau. Pas luge. Et avec l'accent liégeois ou verviétois, le mot prend encore plus de saveur. Avec le tré qui s'allonge autant que le nô…
Chacun avait le sien, qu'il fallait remettre en état dès les premières neiges. La rouille sur les patins ? Il nous est bien arrivé de croire qu'un peu de technique moderne arrangerait les choses, et de farter nos bêtes de course comme on le faisait avec les skis à l'époque. Rien n'y faisait, seules les techniques traditionnelles réussissaient. Sur le chemin de la piste, il suffisait de trouver des morceaux de route encore découverts et de l'y trainer. Un peu plus loin, la neige compléterait le boulot.
Les plus lourds permettaient sur de longues pistes d'atteindre une plus grande vitesse finale, mais les plus courts étaient les meilleurs. Seul le torse reposait alors sur le bolide.
Je pense me souvenir avoir acheté le mien 25 francs. Tout le contenu de ma tirelire y était passé.

Route nationale

4 novembre 2007

URSS

L'URSS (CCCP en russe), c'était au choix : le danger principal, une grande nation, un pays de sportifs, loin derrière le rideau de fer...

Le monde était simple. Il y avait les bons (nous) et les mauvais (les rouges). Je parlerai sans doute un autre jour des jaunes, qui étaient des sortes de rouges.
Donc, pour faire simple, quand on voulait un jeu simple – par exemple des manœuvres militaires, ou une stratégie de défense, ou une décision sur une implantation de missiles – il y avait les bons (nous, je le rappelle) et les mauvais (les rouges, donc eux).
Il y avait bien quelques communistes en Belgique. Il y en avait même au parlement. Mais ils se trompaient. La preuve, c'est en Belgique qu'ils vivaient. Qu'ils aillent voir là bas. Ils seraient déjà au goulag.

Une autre preuve ? L'URSS ça n'existe plus, les rouges non plus alors que la Belgique ça existe encore. Si ce n'est pas une preuve ça ! Même le Vatican existe encore.
Les Russes, c'était connu, ne rêvaient que de nous balancer leurs bombes atomiques sur la tête. Mais heureusement, nous avions une armée, il y avait le service militaire, et il y avait nos amis les Américains.
D'ailleurs, même dans la conquête spatiale ils étaient moins bons que les Américains. Qui est allé sur la lune ? Les Américains. C'est bien la preuve. Et tant pis si d'autres premières étaient le fait des Russes, ça ne compte pas !

Un petit doute quand même quand on lisait le journal Vaillant qui en disait pas mal de bien et nous en montrait de bien jolies images.
Il faut avouer aussi que peu de marques rivaliseront jamais avec la puissance de leur logo : CCCP en blanc sur fond rouge. Collé sur le dos de sportives avec des carrures larges comme celles des deux sœurs Williams réunies. Mais leur logo, franchement, ça vaut au moins celui de Coca-Cola.

L'ennui avec les Russes, le vrai, c'est qu'avec leur rideau de fer à quelques heures de route de la maison, pendant de si longues années ils ont réussi à faire croire à tout le monde qu'il y aurait définitivement deux Europe : la leur (rouge) et la nôtre (la bonne).

La porte dans la nuit

5 novembre 2007

Vol en rase mottes

Les avions de chasse volent en rase mottes et terrorisent la population.

Peut-être dans mon souvenir volent-ils bien plus bas qu'ils ne le faisaient en réalité. Mais je sens encore le hurlement de leurs réacteurs déchirer mes tympans. Et je me sens me réfugier dans le giron de ma mère.
Plonger dans la vallée et frôler les toits devait être bien tentant juste avant d'aller tirer sa charge de missiles au camp d'Elsenborn. Se croyaient-ils vraiment en guerre ou méprisaient-ils totalement la population ?

Un tramway nommé désir

6 novembre 2007

Wallon

Les Flamands parlent le flamand. Les Bruxellois parlent le français. Les Wallons parlent le belge.

D'ailleurs, Wallon ce n'est pas et ne sera peut être jamais une nationalité. Peut-être justement pour cette raison : l'incapacité de se donner autre chose comme identité collective qu'un vague et trop récent territoire. Incapacité de se définir par rapport à des cousins bruxellois un peu encombrants et grande-gueule. Encore plus face à ces immigrés de la périphérie, sorte de francophones de l'étranger...
Un Wallon ? C'est un de ceux qui se réunissent encore en face pour parler, en wallon, de choses et d'autres pendant que le garagiste soigne les dents d'une moissonneuse batteuse ou le moteur d'un tracteur.
C'est un de ceux qui, au carnaval de Malmédy, vit pendant cinq jours en wallon. 24 heures sur 24. Boit, mange, rote, baise et vomit en wallon. Jure et chante en wallon pendant la trêve sacrée d'avant carême. L'essentiel du carnaval, ce n'est donc pas le masque – beaucoup ne sont pas masqués et font bien le carnaval –.C'est le wallon. Seule langue de ces jours de folie publique.
Mais y-a-t'il encore de ces Mohicans comme ceux qui arrivaient chez nous dans les petites classes et ne parlaient pas le français. De vrais Wallons, dont la langue maternelle, paternelle, grand-paternelle et grand-maternelle... est le wallon. Qui ont sucé le dialecte au biberon et le cultivent jour après jour.
En tout cas, à l'école, ils devaient se couler dans le moule. Ils apprenaient la langue commune... le français.

Travail d’autrefois

7 novembre 2007

Xérographie

En ma présence, le mot xérographie n'est jamais sorti du dictionnaire.

Il y a, et il n'y a jamais eu, n'en déplaise à monsieur Rank et madame Xerox, que la photocopie. Xérographie n'a jamais eu d'utilité que pour les joueurs de Scrabble et de mots croisés ou pour les élèves à la recherche de mots cochons dans le dictionnaire et qui, surpris, pouvaient toujours manifester un intérêt subit pour les mots en X a défaut d'autres versions elles aussi marquées X.
Mais franchement, les premières photocopies, c'était une sorte de farce. Un, ça coutait une fortune. Deux, on ne voyait pas grand chose. Trois le papier était bizarre, tout fin, avec une tendance irrésistible à croller. Et enfin... au bout de quelques temps, il n'y avait plus rien à voir. La photocopie était envolée.
Alors, franchement, pour reproduire les documents, il valait mieux utiliser d'autres moyens dont je parlerai probablement par ailleurs.

Fourbu crevé et encore des heures de route

8 novembre 2007

Ylang-ylang

Il flottait parfois dans les livres de Bob Morane une odeur subtile d'ylang-ylang.

C'est que la dame en question – Miss Ylang-ylang –, une dangereuse criminelle par ailleurs, avait été dans les parages. Pour sauver sans doute le bon Bob Morane – dont elle semble amoureuse – d'un danger qu'il ignorait.
C'est fantastique non, un personnage qui est d'abord une odeur ? J'ai bien lu une flopée de ces romans à deux sous, mais si j'ai lu une quelconque description de la dame, je l'ai gommée au profit de l'idée de son seul parfum, de son absence lorsqu'on sent son parfum... Un personnage qui n'est qu'une odeur... mais qui en plus n'est déjà plus là quand on le sent. L'idée est géniale.
Je laisse à ceux qui manquent d'imagination les tentatives de représentation qui en ont été faites. Et je ne veux même pas savoir ce que sent véritablement l'ylang-ylang.
Ylang-ylang, le parfum de la femme absente.

Patauger dans le caniveau

9 novembre 2007

Zapper

Qui aurait imaginé zapper du temps où il n'y avait que deux chaines et pas de télécommande.

La TV, c'était dans notre vallée la RTB (pas encore F), grâce à un relais installé sur les hauteurs. Certains avaient aussi la télédistribution, c'est à dire la RTB et RTL (et peut-être bien l'une ou l'autre chaine allemande). Mais là non plus il n'était pas question de zapper. On était d'ailleurs RTB ou RTL. Deux tribus bien différentes, même si la TV n'avait pas encore pris la place qu'elle prendrait plus tard.
En plus, pour changer de chaine, il fallait se lever, aller jusqu'au poste de télévision, et prendre le risque de changer de canal. La zapette ne viendrait évidemment que bien plus tard pour nous permettre de nous muscler le pouce.
Et tout était donc binaire : l'image en noir et blanc... et on regardait sa chaine ou bien on ne regardait pas... Que le monde était simple à cette époque !

Chemins de campagne

10 novembre 2007

Pain français

La boulangère française : Mais monsieur, tous les pains sont français ici !

Non, pas baguette : un pain français. Personne ne l'appelait autrement.
Si on en trouvait à Malmedy, je n'en ai aucun souvenir. Il nous arrivait d'en manger quand on était en excursion en Allemagne avec mes parents. Comme une sorte de friandise, ou comme un rituel. Visiter Montjoie impliquait aussi de grignoter, en se promenant dans la ville, un peu de cette nourriture étrange.
Et si nous allions en France, il y en avait toujours bien un pour demander à la boulangère un pain français.

Running in the rain

11 novembre 2007

Macaroni

Les macaronis c'étaient nos étrangers, les seuls qu'on connaissait, les Italiens.

Des gens qui ne mangeaient pas comme nous – macaroni et spaghetti n'étaient pas au menu quotidien –. On mangeait bien, exceptionnellement, des macaronis au jambon et au fromage, avec de la compote. Mais la bolognaise n'avait pas encore franchi la frontière. Rare étaient ceux qui avaient jamais goûté à une pizza... Et l'ail ou l'huile d'olive semblaient avoir un goût trop fort pour nos palais délicats.
Des gens qui semblaient avoir une autre religion. Le signe de croix des coureurs cycliste italiens prête encore à sourire aujourd'hui. Jeunes ou d'âge mur, leurs femmes étaient encore plus religieuses que nos vieillardes.
Des gens qui ne parlaient pas comme nous et semblaient incapables de se débarrasser d'un accent qui leur collait aux semelles.
Des gens qui venaient d'un monde perclus de pauvreté. Des réfugiés économiques somme toute... De ceux dont aujourd'hui les garde-côtes repoussent les chaloupes ou recueillent les cadavres sur les plages touristiques du Sud.

Tous les ingrédients somme toute qui aujourd'hui – s'agissant d'autres peuples – permettent aux imbéciles de conclure à l'impossibilité de l'intégration.

Ombres d’automne

12 novembre 2007

Flamind

... Flamind ...

Flamind, pas flamand. La langue d'alors était parsemée de scories wallonnes.
L'injure était fréquente, pratiquement équivalente à notre "T'es con !" ou "T'es blonde ou quoi ?" actuels.
Bête comme un Flamand, personne n'en doutait. On en était bien loin des soupçons du Flamand Leterme sur les capacités intellectuelles du Wallon moyen. A l'époque, l'idiot, c'était le Flamand. Tous les Flamands.

Toutes les blagues en témoignaient. Recyclées ensuite sur les Belges par nos amis français. Les voilà qui concernent aujourd'hui les blondes. Dans cette fuite du politiquement correct qui sera la prochaine victime ?

Voir le ciel sans la pluie

13 novembre 2007

Travail

Ma mère ne travaille pas !

Cette affirmation ne signifiait évidemment pas qu'elle était chômeuse ou qu'elle passait ses journées devant la TV.
Elle élevait seulement six gosses nés entre septembre 57 et septembre 64. Chacun d'entre eux évidemment accompagné d'un certain nombre de copains et copines qui faisaient qu'on était rarement 6 pour le goûter.
Elle cultivait le potager. Tricotait tous les pulls et les bonnets. Elle cousait les vêtements. Les réparait et reprisait les chaussettes. Elle faisait des gaufres, gâteaux et beignets. Chaque année elle préparait les confitures et – avant l'apparition du surgélateur – les conserves de fruits et légumes.
Elle veillait encore à ce que les vieux voisins ne manquent de rien. A ses moments libres il lui est arrivé de faire le catéchisme pour les petits qui se préparaient à leur communion – question de ne pas laisser les curés leur bourrer la tête de certaines âneries –. Et comme il le faut bien, elle prenait soin des merles et pigeons tombés du nid que nous lui ramenions.
L'été, avec un sac de sable et quelques plastiques, elle transformait la cour en piscine; l'hiver en patinoire.
Et quand il fallait aller en ville, c'était à pied, en poussant un landau, ou en vélo quand nous étions plus grands.
Mais c'est bien vrai... ma mère ne travaillait pas !

La belle noyée

14 novembre 2007

Etourneau

L'étourneau a voulu chasser l'homme des villes.

Le volatile peut sembler bien innocent, mais à une certaine époque, il nous a joué les oiseaux de Hitchcock. Des millions de ces petits monstres ailés convergeaient vers nos villes tous les soirs. Obscurcissant le ciel. Fondaient sur les arbres des boulevards. Et s'en allaient le matin après avoir empêché les riverains de dormir.
Pire, ils conchiaient copieusement les précieuses voitures ainsi que des bancs publics où aucun amoureux n'aurait plus envie de se bécoter.
La guerre a pris toutes les formes... et s'ils sont nettement moins présents de nos jours, il y a une époque où les vergers de Hesbaye ont été piégés à la dynamite. N'en restaient que de la purée d'étourneau... et sans doute de la purée de verger... Mais ils revenaient !

Un soir un train

15 novembre 2007

Blaireau

Pour trouver un blaireau, il suffisait d'aller dans la salle de bain.

Avant les rasoirs jetables et le savon en spray. Bien avant les rasoirs électriques et leur gel incorporé. Il y avait le rasoir et le blaireau.
Le blaireau, un court et épais pinceau que mon père frottait sur son savon à barbe – un cylindre de savon enrobé de papier argenté –. Ferme et doux à la fois... un magnifique pinceau pour caresser les joues.
Souvent je le prenais pour le frotter sur ma main ou mon visage. Sûrement pas dans la perspective de me raser un jour – je savais le rêche d'un visage mal rasé –... mais pour la douceur animale du contact. Comme si un peu de la vie et de la chaleur de l'animal avaient survécu dans cet objet quotidien.

Lumière vénitienne

16 novembre 2007

Apartheid

Trop longtemps, j'ai cru que l'apartheid me survivrait...

Le monde a produit et produira encore certaines aberrations qu'il n'est pas bon d'oublier.
Le développement séparé de nos coloniaux et la ségrégation raciale à l'américaine ont survécu trop longtemps en Afrique du Sud sous le nom de l'apartheid. L'histoire semblait arrêtée dans cette partie de l'Afrique.
En un temps ou la priorité politique était d'abord de lutter contre les rouges, le monde était bien trop complaisant vis à vis de Pretoria.
A la mort du communisme, l'apartheid est soudainement tombé, comme un fruit trop mur.
Reste à expliquer comment et pourquoi il aura pu survivre aussi longtemps.

D'autres aberrations sont en face de nous, que nous reconnaissons facilement. Il nous faudra un certain temps encore pour en identifier et nommer d'autres, que nos esprits engourdis prétendent trouver fréquentables... Plus de temps encore pour que quelque chose soit fait pour mettre fin au scandale. Quels prétextes trouverons-nous alors pour justifier qu'il ait duré si longtemps ? Que retiendra l'histoire de nos aveuglements coupables ?

Jet d’eau

17 novembre 2007

Pissenlit

Madame Larousse sème à tout vent... des pissenlits qui feront une délicieuse salade...

L'homme, à mon époque, avait encore une tradition vivace de cueillette... Pour manger, pour vendre,... champignons, muguet, pissenlits,...
Au printemps, une fois ou deux, nous avions droit à notre salade de pissenlits. A d'autres c'était la soupe d'orties. En automne, les champignons des champs. En été myrtilles et airelles. Et les gelées de framboises. Celles de mûres...

La recette : récoltez des feuilles de pissenlit (avec un petit couteau, on les tranche au dessus de la racine en un mouvement tournant) bien avant que ne s'annonce la floraison.
Lavez-les. Préparez vos pommes de terre. Rissolez des lardons fumés dans une copieuse dose de beurre ou de margarine, jusqu'à ce qu'ils soient bien grillés. Tranchez vos feuilles de pissenlit en morceaux de plus ou moins 1 cm.
Disposez les pommes de terre, les pissenlits, le lard dans un grand plat. Poivrez copieusement.
Vous pouvez aussi les préparer "à la liégeoise", en terminant la cuisson du lard avec une bonne dose de vinaigre (à l'estragon si possible).

Mon ancienne classe peut-être …

18 novembre 2007

Tourterelle turque

La tourterelle turque est une immigrée récente...

Un jour, vers la fin des années 60, elle est apparue dans notre jardin. Ma mère y nourrissait une foule d'oiseaux et se faisait un plaisir de les identifier.

Non, la tourterelle turque, aujourd'hui familière, n'a pas toujours été là. Elle s'est installée en Belgique récemment. Il y a donc des gens qui n'en auront jamais vu... d'autres qui en auront toujours vu...
Et surtout, la plupart qui n'auront jamais fait la différence entre l'avant et l'après... face à quelques uns qui, comme moi, se souviennent de leur arrivée.
Mais à voir la façon dont le monde tourne, je crains maintenant d'avoir surtout à tenter de me souvenir quand tel insecte, tel oiseau ou telle fleur auront disparu... Vous avez entendu le coucou cette année ? Et l'an dernier ?

L’église et son arbre

19 novembre 2007

Bas nylons

Zut, j'ai une flèche dans mon bas gauche !

Toutes les femmes, il me semble, portaient des bas nylons.
On ne se maquillait pas alors, ou si peu, et seulement pour les grandes occasions (je me souviens que ma mère avait un tube de rouge à lèvre)... mais aller les jambes nues avait quelque chose d'inconvenant. Les femmes n'ont osé exhiber leurs mollets blanchâtres à l'épilation imparfaite que bien plus tard.
Je me souviens aussi qu'il devait d'abord s'agir de bas. Je revois parfaitement ces fixations bizarres, des jarretelles ou autres attaches sur un corset de ma mère, conçues pour tenir fermement mais sans déchirer, le précieux matériau. Mais très vite, il s'est agi de collants. Des panties disait on. L'avantage ? La fixation. L'inconvénient ? Quand un bas filait, on pouvait le remplacer par un autre. Le panty, lui, était fichu...
Les flèches dans les bas, elles ont peut être recueilli plus de vernis chez certaines que leurs ongles.
Mais tout ça, c'était évidemment avant le pantalon.

Regarder la vieille ville d'en haut

20 novembre 2007

Service militaire

Le service militaire forgeait les hommes...

Dans le temps, le monde était simple. Il y avait ceux qui avaient fait leur service militaire (les hommes) et les autres.
Les femmes faisaient évidemment partie de la deuxième catégorie, et n'avaient de ce fait rien d'intéressant à raconter.
Alors que ceux qui l'avaient fait, lorsqu'ils étaient entre eux, passaient les cinquante années suivantes à raconter combien la vie qu'ils menaient alors était débile, les ordres stupides et tout cela une perte de temps et d'énergie. Mais que survienne quelqu'un qui ne l'avait pas fait... ils se mettaient à le convaincre qu'il ne saurait jamais ce que c'est que de devenir un homme, un vrai...
Ceux qui ne l'avaient pas fait d'expliquer à leur tour comment ils avaient réussi à éviter la corvée. Se glorifiant de leurs pieds plats ou d'un testicule en moins dont ils auraient eu honte en d'autres circonstances. Et que penser alors de la réalité ou de la feinte des maux de ceux qui étaient exclus pour des motifs psychiatriques ? Le conseil de révision et leurs journées au Petit Château se racontaient comme Napoléon a du ressasser le récit de ses batailles à ses geôliers de Sainte Hélène...
Car d'un côté comme de l'autre, le service militaire aura surtout réussi à généraliser les minables entourloupes et tant de soumission.

Vide la ville la nuit

21 novembre 2007

Cartes à jouer

Des cartes à jouer et des pinces à linge. Quel boucan cela faisait dans les rayons de nos vélos.

Au mieux, nous jouions à bataille. Plus grand, nous apprendrions aussi parfois à jouer au couillon. Cela ne nous empêchait nullement de faire grand usage de cartes à jouer.
Une pince à linge, une ou deux cartes qui aboutissent dans les rayons de la roue avant.
L'opération répétée de chaque côté... et de préférence aussi sur les vélos des copains, et nous étions prêts pour faire le tour du quartier.
Aucune utilité évidemment, sauf celle de se faire entendre... mais c'était un plaisir si simple.

Route de nuit

22 novembre 2007

Décalcomanie

Une notice au dos
C'est le mode d'emploi
Laissez tremper dans l'eau
Et comptez jusqu'à trois
Sur un support bien lisse
Ça devient un réflexe
On maintient de l'index
Et du pouce on coulisse
Et un Davy Crockett
A l'avant du frigo ...

Et Gotainer continue plus avant son mambo de la décalcomanie.
Avant l'autocollant, il y avait donc cette petite chose fragile, qui réclamait bien du doigté pour la mettre en place.
Il y en avait de superbes, et de tous les styles. Et quand on faisait une maquette d'avion ou de bateau, la pose des décalcos donnait au moins la moitié du plaisir, indiquant que la bête allait bientôt pouvoir être montrée.
Quelle déchéance elle a subi par la suite... la dernière fois que j'en ai vues, c'était sous forme de décorations pour de ridicules œufs de Pâques où l'autocollant est venu ensuite faire un tour.
Seuls peut être les faux tatouages qu'aiment les enfants s'apparentent encore, par le plaisir qu'ils peuvent donner, à cet imagier disparu.

Noël tombe de plus en plus tôt

23 novembre 2007

Garmisch Partenkirchen

Le 1er de l'an, on regarde à la télévision le concours de saut à ski de Garmisch Partenkirchen.

Quand j'étais gamin, le nouvel an était presque un jour comme les autres. Ce n'est que bien plus tard que j'ai constaté la montée de la mode du réveillon. Celui de Noël nous suffisait. Mais ce que nous n'aurions manqué pour rien au monde, et qui faisait toute l'originalité de cette journée, c'était, après le rituel un peu stupide de la bénédiction urbi et orbi, tout le temps passé à regarder le concours à ski de Garmisch Partenkirchen.
D'abord, rester devant la TV à ne rien foutre, alors que nous aurions pu jouer dehors. Ensuite, le plaisir de prononcer ce nom bizarre, et de pouvoir raconter à l'école qu'on avait vu tout le concours de saut à ski de Garmisch Partenkirchen. Enfin, la magie de ces corps suspendus nulle part entre ciel et terre, silencieux et comme immobiles.

La concierge est dans l'escalier

24 novembre 2007

Hanter

Il rentre bien tard votre gamin. – C'est qu'il hante, savez vous !

D'un garçon qui fréquentait une fille, on disait – en wallon, mais aussi dans notre français à nous – qu'il hantait.
Bien moins prosaïque que « sortir avec »... c'était à se demander à quel fantôme on avait à faire, et si la victime pouvait bien voir celui-là qui était réputé la hanter.
Courtiser disait-on encore.
Qui parlerait encore de courtiser à ce jour où toute idée d'approche préliminaire, voire de relation durable, semblent avoir disparu ?

Dans la ville lumière

25 novembre 2007

Instamatic

Pour ma communion j'aurais pu, comme beaucoup d'autres, recevoir un Instamatic

Encore une invention de monsieur Kodak qui a marqué ma génération. Si ce n'est à leur petite communion (à 6 ans) alors c'est à leur grande (à 12) que la plupart d'entre nous auront reçu leur premier appareil photo. Un Kodak Instamatic. Un Instamatic pour les intimes.
Le net m'apprend que l'histoire commence en 63 (j'avais 5 ans)... et qu'en 72 apparaît le format 110.
L'Instamatic, c'était l'équivalent de nos appareils jetables actuels... sauf qu'on ne jetait pas l'appareil. Une qualité optique très moyenne. Un film convenable. Et des résultats finalement satisfaisants compte tenu de la simplicité du procédé.
Juste un poil plus soigné côté technique que les toy-cameras – Diana ou Holga –.
Il aura permis aux souvenirs de toute une génération d'être fixés sur la pellicule.

L’espace gris entre les nuages

26 novembre 2007

Kodak Box

J'ai fait ma première photo au Kodak Box.

Ce devait être dans les années 66 ou 67, voire même avant, du côté du monument Apollinaire, sur les hauteurs d'Outrelepont. Le chemin qui monte, le talus des deux côtés. Et, je crois, un chien qui traverse le chemin. Très loin.
Je me souviens aussi du rouleau de film – j'ai appris récemment que c'était du format 620, pas très éloigné de notre actuel format 120, utilisé dans les appareils 6x6 –, avec son emballage de papier. Et de mon père qui procédait au chargement.
S'il a été utilisé avant ? Après ? Je ne me souviens finalement de rien d'autre que de l'avoir pris plus tard comme jouet. Nous nous amusions de la visée inversée, à travers un gros verre bombé comme un cul de bouteille : qu'un objet apparaisse sur la droite, il rentrait par la gauche de la photo.
Je lui dois une bonne partie de mon virus de la photographie.

Voir Pest de Buda

27 novembre 2007

Luc Varenne

On regardait la TV et on écoutait la radio quand Luc Varenne commentait.

Je n'ai jamais été grand amateur des (retransmissions de) compétitions sportives et je ne comprends toujours rien aux règles les plus tordues du football.
Mais quand par hasard le même événement était retransmis à la fois par la TV et par la radio... et que, par hasard, Luc Varenne faisait le commentaire, il valait la peine de prendre un peu de temps pour profiter du boniment.
Avec lui, le foot, qui m'ennuyait, en devenait passionnant; le cyclisme devenait un drame antique. Ou bien, le foot comme le cyclisme me restaient-ils indifférents ? Ce qui était touchant c'était d'entendre un adulte déborder d'émotion, passer par toutes les couleurs des sentiments, du désespoir à la joie folle, à la vue d'un simple ballon disputé par 22 idiots.
Dans ma mémoire, il doit faire partie des quatre ou cinq conteurs d'histoire les plus brillants que j'aie entendu.

Matines hongroises

28 novembre 2007

Oufti

C'était juste une interjection locale, ils en ont fait une friandise.

Oufti... (littéralement "Ouf toi") avec au moins 3 i, permet d'identifier le Liégeois sans risque de se tromper.
En dehors de Liège on pourrait d'ailleurs presque traduire par : je dis ouf, et je suis liégeois ! (J'ai d'ailleurs connu un Liégeois que l'on surnommait – à Bruxelles évidemment – Oufti).
Il parait que le surnom du Che a la même origine. Un tic de langage des Argentins. S'il était né en Outremeuse... vous imaginez les t-shirts et les drapeaux rouges ornés de son portrait et marqué d'un grand : Le Oufti ?

Temps froid, couleurs chaudes

29 novembre 2007

Weck

Avant les surgelés, il y avait les Weck.

Citation : "L'idée que la technique Weck serait démodée, est complètement dépassée. Au contraire, Weck est à la mode, stériliser est de nouveau dans le coup !"
Une cuve d'aluminium avec couvercle. Un grand thermomètre qui plongeait au centre de ce couvercle. Des pots de verre scellés par un anneau élastique orange. Mystérieuse, la confection de conserves avait un peu de la cuisine du diable. Je me souviens avoir longtemps encore déplacé cette casserole bizarre lorsqu'il fallait chercher quelque chose dans la cave. Quant à savoir ce que contenaient ces pots, je n'en ai plus la moindre idée. A part les poires cuites, que j'adorais. Je me souviens seulement du geste bizarre et magique, génialement simple, qui permettait de les ouvrir. Il suffisait de tirer sur l'élastique emprisonné entre les deux parois de verre... l'air entrait, et le pot était ouvert.

30 novembre 2007

Armand Bachelier

... depuis Paris, Armand Bachelier.

C'était le correspondant éternel de la RTB (pas encore F) à Paris. A la grosse voix de nounours. Et une métrique reconnaissable entre toutes.
Quand il lisait ses billets on aurait cru qu'il récitait du La Fontaine... mais avec l'expression en plus. Et même si je n'y comprenais rien, je ne pouvais qu'être subjugué par cette voix fascinante qui nous parvenait de centaines de kilomètres plus loin.

La vie souterraine

1 décembre 2007

Rasoir

Le rasoir d'alors laissait les joues rêches.

Le rasoir était un petit bijou de mécanique. Dévissez le manche et il s'ouvrait en papillon. La lame – une Gilette sans doute, mais à l'époque, on ne s'intéressait pas aux marques, on les utilisait, les nommait seulement – se logeait au centre et l'on refermait les ailes du papillon en tournant le manche dans l'autre sens.
Simple lame évidemment. Un tranchant de chaque côté. Modèle universel. Pas question de manche Gilette G2 qui n'accepte pas les têtes de Mach 3 ou de Wilkinson, encore moins de G5 ou de Turbo machin. Tout était alors compatible. Le fabriquant de lames de rasoirs pouvait avoir la même fierté que celui de vis de 8mm par 35, et inversement. Pas question de plastique non plus. Tout était recyclable, même s'il n'était pas recyclé.
« Les enfants... ne pas toucher ! », nous le savions. C'est que les lames de rasoir, ça coupait... et pas de bidule plastique pour les tenir.
Mais je touchais quand même. Prudemment. Pas fou. Pour le poids du métal, lourd dans la main – comme pourrait l'être un pistolet ou un marteau, une charrue peut-être –. Pour le fini du métal, granuleux, presqu'à l'image d'une barbe d'un jour, rêche. Mais de cette rudesse qui attire : comme le baiser de mon père mal rasé. Pour la température enfin, si chargé de froid alors que les salles de bain n'étaient chauffées qu'à l'heure d'y entrer.

Avis de tempête

2 décembre 2007

Petits pois non cassés

Que vouliez vous que nous fassions de petits pois cassés ?

Une fois ou deux par an, nous faisions le tour des épiceries à la recherche de petits pois non cassés. Les seuls qu'acceptaient nos pistolets comme munitions.
A une époque où les parents (les nôtres) avaient nettement moins de scrupules que ceux d'aujourd'hui (nous et bientôt nos enfants) sur l'usage des armes factices, le pistolet à petits pois était un jouet fantastique.
Nous tirions de véritables projectiles... tout à fait inoffensifs, et parfaitement comestibles. Un simple jouet de plastique, un dispositif à ressort, un chargement par le haut qui acceptait une foule de munitions. Une arme automatique pour des jeux animés.
J'ignore qui de l'arme ou de la munition a disparu d'abord. Ou bien avons nous trop vite préféré le claquement des amorces et l'odeur acre de la poudre brulée. J'en ai vu plus tard de pénibles imitations, tirant des billes de plastique, toutes identiques ou si elles ne l'étaient pas, difformes et inutilisables –, et qui n'auront jamais, quand on les met en bouche, l'odeur et le goût du pois... non cassé !

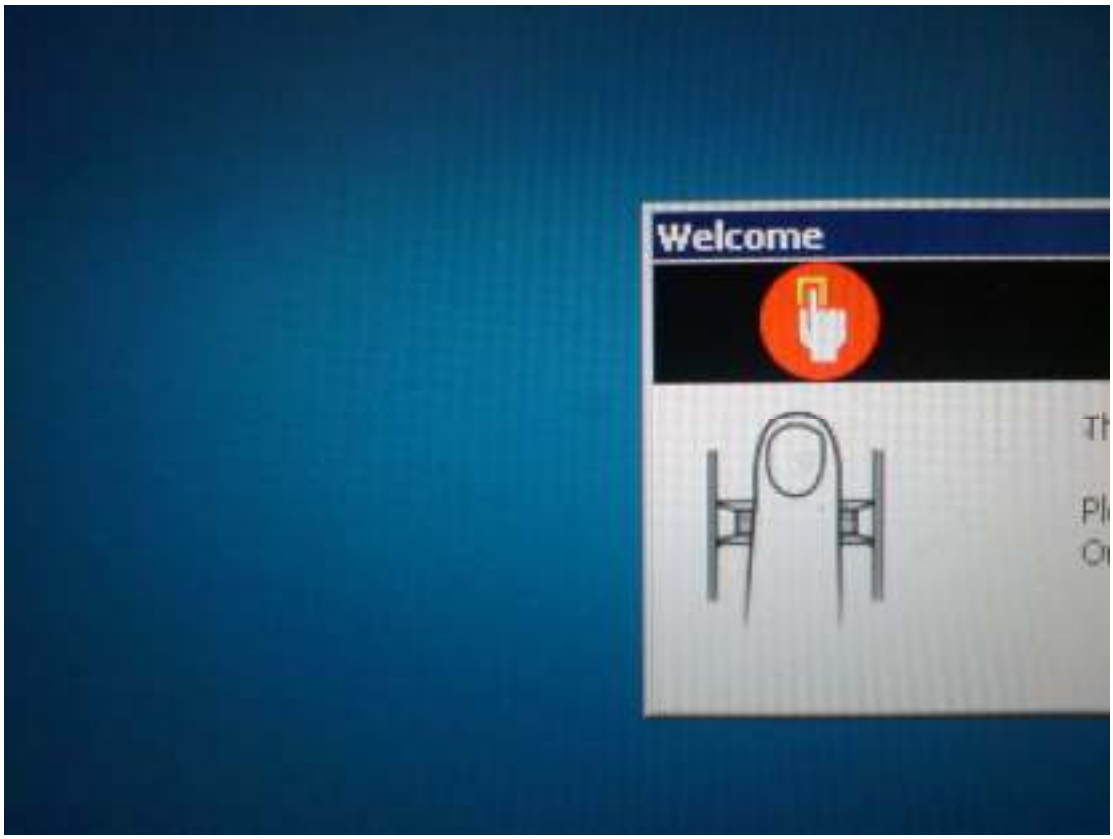
Endangered species

3 décembre 2007

Charrette de GB

Les gosses insistent pour s'asseoir dans la charrette de GB ; les plus âgés font des courses de vitesse.

On ne dit pas caddie (marque déposée). Un caddie, c'est un bidule à deux roues que trainent les vieilles quand elles vont faire leurs courses. Une charrette de GB en a 4 et est un engin moderne.
On dit charrette de GB. Le GB, c'était le supermarché. Le seul. Il y avait bien l'Unic et le Nopri, mais ils n'avaient pas de charrette. Ce n'étaient d'ailleurs pas vraiment des supermarchés. Tout juste des magasins un peu plus grands que les autres.
Et à l'époque, il ne fallait pas de pièce pour prendre une charrette. Il est vrai que l'idée ne serait venue à personne de renter chez lui avec ce bidule horrible. D'ailleurs on était venu en vélo ou à pied. Et c'était déjà bien assez de le trainer dans les rayons du magasin.
Les seules utilisations que nous appréciions ? Trop vieux pour s'y asseoir lorsque le GB s'est installé, évidemment. Donc choisissez bien la vôtre, et en avant pour une course de vitesse dans les rayons. Dans 5 minutes elle sera trop chargée, et on pourra la passer à nos parents. J'en connais beaucoup qui n'ont jamais fait de vitesse avec des rollers ou un skateboard. Un peu moins qui ne l'ont jamais fait en vélo. Mais aucun qui n'aura profité des allées de grands magasins pour se griser de la vitesse aux commandes d'une charrette de GB.



Bienvenue

4 décembre 2007

Boite à fromage

Avec une boite de Vache qui rit, nous fabriquions une crèche.

Les enseignantes maternelles manquaient sans doute de moyens ; il faut avouer qu'elles manquaient cruellement d'imagination parfois, ou que la leur bégayait.
Pliez un fond de boite de Vache qui Rit en deux. Fabriquez vos Marie, Joseph et petit Jésus en découpant le couvercle de carton. Les plus courageux et les plus doués peuvent aussi s'essayer à faire un âne et un bœuf.
Décorez ! Avec de l'ouate évidemment ; indispensable pour représenter la neige que nous associons à la Noël.
Ramenez à la maison et espérez que les institutrices de vos trop nombreux frangins n'ont pas eu la même idée – évidemment au même moment, parce que Noël ce n'est pas toute l'année –. Et surtout qu'en ce cas ils ne soient pas beaucoup plus doués que vous pour le bricolage.
Laissez trainer quelques jours dans la maison et espérez que votre mère fera disparaître ces horreurs dans la poubelle du vendredi. Si vous avez de la chance, l'an prochain, vous bricolerez autre chose pour la Noël !

Le vent de la prairie

5 décembre 2007

Maquer

La nouvelle m'a complètement maqué !

D'une femme qui vous dit qu'elle est maquée, ne cherchez pas le souteneur. Réconfortez-la plutôt. C'est qu'elle est comme assommée par une mauvaise ou trop étonnante nouvelle : bouleversée, abasourdie ? Qui donc pensera à aller se dire abasourdi lorsqu'il est sous le coup de l'émotion ?
Dites plutôt et tous simplement maquée ! On entend presque dans le mot la violence du coup et le bruit qu'il fait, fussent-ils tout deux purement imaginaires.
Au sens non figuré... c'est avec un coup de poing dans la figure de son adversaire qu'on pourra le maquer !

Une journée sans toucher terre

6 décembre 2007

Bougie

Un sapin de Noël a pris feu chez …

Les gens étaient fous sans doute. Sur le sapin de Noël, de vraies bougies. Dans de ridicules bougeoirs de métal. Parfois cela tournait mal et le sapin prenait feu. Rarement heureusement. Et le plus souvent sans conséquences irrémédiables.
Ou sommes nous devenus fous ? De préférer de ridicules guirlandes qui clignotent (ou qui, encore pire, jouent une insupportable mélodie électronique) sur un sapin de plastique. De préférer aux odeurs mêlées de la résine et de la cire fondue ces horribles pots-pourris des boutiques de Noël.

Lovées comme des serpents les guirlandes

7 décembre 2007

Crapaude

T'as vu ? C'est la crapaude de Jean.

Un galant, une crapaude. La déclinaison des mots wallons au masculin et au féminin a souvent de bien étranges détours. La copine, la fiancée, celle qu'il fréquente, c'était bien la crapaude – qu'on prononçait « crapôte » –.
Pour ma part, j'ai toujours aimé l'image. A tout crapaud sa crapaude. Et ça laisse le droit à l'amour aux moins gâtés, aux plus laides. Ca nous met la romance bien loin des princes charmants et des princesses en pantoufles de vair.

Nœud papillon

8 décembre 2007

Front de la jeunesse

Ceux du front de la jeunesse sont sans doute devenus vieux en même temps que nationaux.

Qui a dit cheveux longs, idées courtes ? Avec leurs cheveux courts, les membres du front de la jeunesse et des scouts d'Europe avaient les idées bien plus courtes encore. On pouvait s'amuser à imaginer que la croix celtique était tout ce qu'ils étaient capable de poser en guise de signature.
Un temps on a cru qu'ils avaient disparu, qu'un peu d'intelligence les avait frappés et que les idées d'extrême droite pourraient ne plus avoir cours.
Que du contraire, du front de la jeunesse au front national et au vlaams blok (ou vlaams belang) il y a moins d'un pas. Les jeunes salauds ont probablement tout simplement vieilli, pour devenir aujourd'hui de vieux salauds.

Mythique Masta, aujourd'hui déchue

9 décembre 2007

Marchand de poubelles

Le vendredi passe le marchand de poubelles.

C’est ainsi qu’on appelait les éboueurs. Comme s’ils vendaient les poubelles plutôt que de nous débarrasser de leur contenu.

Cinquantenaire depuis 1880

10 décembre 2007

Parachute

Un parachute, c'est rond !

Quel ne fut pas notre étonnement quand les parachutes modernes, ces ailes bizarres, sont apparus dans le ciel, qui n'étaient pas ronds, qui ne pouvaient donc pas être des parachutes. Un parachute, c'était rond, évidemment. Et les parachutistes à leurs commandes – mais commande-t-on vraiment un coursier à peine dompté – accomplissaient à nos yeux des prodiges de précision. Ils nous faisaient nécessairement penser aux films de guerre que nous avions vus à la télévision. Ou à la légion, qui sautait alors sur Kolwezi.
Leur héritiers, avec leurs ailes multicolores, ont évidemment brisé toute référence à ce passé militaire.

De l’autre côté du miroir

11 décembre 2007

Rhum

Pour moi, le rhum, c’était d’abord une femme. L'antillaise de la bouteille de Negrita. C’est celui que j’ai vu sur les rayons de l'épicerie d'en face, rarement dans la cuisine de ma mère, plus souvent dans celle de l’hôtel de mon oncle par la suite.
Peu friand de pâtisseries, je ne me rappelle pas quand j’en ai perçu enfin le goût.

Mais je préférerai donc sans doute encore longtemps le rhum brun au rhum blanc, et le fort parfum du Negrita à la fadeur industrielle du Bacardi. Le Negrita sent la canne à sucre et les îles, la sueur aussi... Le Bacardi sent juste l’alcool et la boite de nuit…

12 décembre 2007

Sucre candi

Parfois, dans un morceau de sucre candi, un bout de ficelle…

Le sucre candi, je le mets d'abord dans le café, pour qu'il s'échauffe. Et au moment de boire, je le glisse dans ma bouche, sous la langue.
Enfant, c'était comme un avant goût de rhum, dont je ne connaissais que l'étiquette sur les étagères de magasin.
Magie enfin, quand un morceau contient un bout de ficelle, une sorte d'accident de la production, de témoignage incontestable de la nature artisanale du produit. Bien autre chose que ces carrés de sucre blanc, trop propres et trop parfaits.
Le sucre candi, c'était pour nous comme un fruit exotique. Un bout de tropiques qui se prend du bout des doigts.

Avant l'aube le canal

13 décembre 2007

Wii

Wii, enfin, je veux dire que…

Avant d'être une marque déposée pour une console de jeu, le wii ! rythmait les interventions de Wilfried Martens. Longtemps inamovible premier ministre de la Belgique.
Comme les pan ! bam ! slash ! bing ! des bandes dessinées... le wii ! de Wilfried Martens était comme le glop glop ! de Pifou ou le gnap gnap ! des Schtroumpfs noirs.

Commune peu bavarde

14 décembre 2007

Crin

Paul s'est fait un crin au front. Quatre agrafes.

Nous, les garçons, avions notre mesure exacte de l'intensité avec laquelle nous vivions notre vie : le crin, qui se mesure en agrafes pour les meilleurs, en points de suture pour la classe intermédiaire et enfin en centimètres ou millimètres pour la dernière catégorie.
Le crin, c'était donc la coupure, à la tête de préférence, car plus visible. A la limite aux jambes. Tout autre endroit relevait seulement de l'anecdote et ne pouvait témoigner d'aucun héroïsme.
Quant aux objets qui avaient causé la blessure, ils n'étaient pas classés avec tant de certitudes. Seul le fil de fer barbelé régnait sans conteste tout en haut de la liste.

Même sans hiver, le jasmin …

15 décembre 2007

Maréchal ferrant

Chaque matin et chaque soir, et sans nous arrêter sur le temps de midi, nous passions devant la forge, aux bords de la Warchenne. Eté comme hiver, les portes grandes ouvertes, elle résonnait du rythme du marteau sur le fer rougi, du chuintement du soufflet, exhalait l'odeur de la corne brulée et du crottin frais.
Il y avait souvent des chevaux au ferrage.
Deux ou trois fermiers irréductibles, les débardeurs, les propriétaires de chevaux de manège et de promenade faisaient que cette activité était pour nous comme quotidienne.
D'un fer droit parfois, en général d'un fer préfabriqué, le forgeron modelait la chaussure qu'il fallait. Nous tenant juste devant la porte, nous ne perdions pas un instant ni un détail de la scène.
Et, alors que le spectacle se répétait pratiquement à l'identique, nous étions la prochaine fois aussi nombreux et aussi attentifs. Captivés chaque fois par un rituel quasi religieux.

La fenêtre de l’étable

16 décembre 2007

Abat-jour

J’ai fait un abat-jour au cours de travaux manuels. Encore plus laid que celui offert par la tante Germaine.

Un cadre de fil de fer… un bout de tissus… quand on ne parlait pas encore d’halogènes ni de luminaires… Il parait que les nazis en faisaient en peau humaine. Du meilleur goût évidemment. Mais il semble bien qu'en matière de goût ce ne soit ni du côté des nazis, ni de celui des abat-jour qu'il faille aller chercher.
Et côté éclairage n’oublions pas non plus le lustre de cristal… Et, pour le sommet du kitch, les fausses bougies… avec leurs ampoules torsadées pour faire plus vrai…
Dans ce temps là, c’était si laid, et si facile. Essayez maintenant de penser l’éclairage de votre maison ou de votre appartement.

Comme un œil géant

17 décembre 2007

Baise

Je lui ai donné une baise …

La baise… un si joli et si doux mot alors… si vulgaire aujourd'hui !
Au moment de quitter une vieille tante – et avec votre esprit mal tourné et votre langage d'aujourd'hui vous pensez déjà à quelqu'un d'autre que ma tante Hortense ! – elle n'aurait pas manqué de dire « Allez fi, donne moi une baise ! ».
Faudra-t-il le dire avec notre accent – belge – pour être enfin compris ?
Une baise de ma mère, le matin avant d'aller à l'école. Une baise à mon père avant d'aller me coucher. Une baise de l'oncle ou de la tante, si vieux, si presque morts que toucher de si près un peu de vie ne peut que leur faire énormément de bien…
Bécot, baiser, baise… c'est du pareil au même. Un mot si doux, la caresse des lèvres.

Les goûts et les couleurs

18 décembre 2007

Cadran

Le cadran du téléphone était rond.

Le téléphone, c'est toute une histoire. Un objet à part dans la maison.
Et le cadran du téléphone, quelque chose qui a fait partie de l'histoire.
Arrivé après la manivelle, numéroté de 1 à 0, en passant par le 9. Composer un numéro, c'était faire tourner le cadran d'autant de positions.
Le geste était tellement familier que, plusieurs dizaines d'années plus tard, mon index droit en conserve encore la mémoire. Sans parler du son, si typique, que produisait le mouvement.
Avec le cornet, le cadran faisait le téléphone, l'un ou l'autre suffisant à le représenter.

Jour de givre

19 décembre 2007

Digue

Soudain, il y avait devant nous la digue… et derrière la digue, la mer !

La mer était si loin alors.
Mais, même proche, il restait la digue à franchir.
Il y avait depuis longtemps quelque chose dans l'air. Une tension. De l'iode peut être. Ou bien une mouette. Une nature particulière du vent. A pied ou en voiture, la digue était comme une page à tourner. Que caractère par caractère on déchiffre et qui subitement révèle le mystère du récit.
La mer était subitement là, et l'histoire faisait disparaître le livre qui la retenait. La digue, on était dessus mais on ne la voyait plus, on ne vivait plus que la mer, le vent, l'iode, le ciel…
Même la dune n'aura jamais eu sa rigueur à contenir notre patience.
La digue est à la mer ce que le suspense est au récit.

Smog

20 décembre 2007

Ecole le samedi

Nous allions à l'école du lundi au samedi. Seulement le matin des mercredi et samedi.

Les week-ends sans voitures actuels de certaines de nos villes ne manquent pas de nous faire penser aux dimanches sans voitures de l'hiver 73-74. A la grande crise pétrolière qui eut lieu alors.
Cet hiver là, au lieu de quitter l'internat le samedi midi, c'est le vendredi soir que nous partions. Le pétrole était rare. Le dimanche, les autoroutes étaient envahies de cyclistes ou de skieurs parfois. Une vraie crise. Des rumeurs de guerre. Une tension internationale extrême.
Je crois me souvenir qu'en septembre suivant notre ministre de l'éducation nationale s'était rendu compte qu'il était effectivement possible d'organiser la semaine sur 5 jours. Mais il faudra encore quelques années avant que le ministre de l'emploi et du travail à son tour prenne ses mesures en faveur de nos parents.
La crise pétrolière nous avait offert ce que l'on appellerait plus tard le week-end.

Un Noël blanc peut-être …

21 décembre 2007

Frontière

A la frontière, le douanier levait la barrière et nous indiquait, d'un signe paresseux, que nous pouvions passer.

Au pire, s'il voulait faire du zèle, il y allait de la question rituelle "Rien à déclarer ?".
Une frontière n'était pas qu'un trait sur une carte, un panneau – ou un changement subtil – de signalisation sur une autoroute. Nous n'étions pas alors européens, mais belges, allemands, luxembourgeois, néerlandais ou français…
Le poste frontière avait cet aspect désuet qu'on ne retrouve vraiment que dans les albums de Tintin. Et entre Belgique et Allemagne on pouvait croire franchir le passage entre la Bordurie et la Syldavie.
Le même bâtiment sans éclat. La même barrière stupide. Une simple perche de sapin, levée par la force humaine… à une époque où tout ne devait pas être électrique, motorisé, télé ou radio commandé. Partout comme une copie d'un même douanier qui veut en faire le moins possible, et rêve déjà d'une pension aussi paisible que l'aura été sa carrière.

Les anges dans nos campagnes

22 décembre 2007

Guyou

Qui veut jouer au guyou(oouuuu) ?

Des dizaines de fois, dans la cour de l'école communale des garçons, l'appel a été lancé. Mobilisant les participants. Dégageant le terrain.
Le guyou, c'était la chaine. Un en attrape un deuxième et, le tenant par la main, ils en attrapent un troisième. La quatrième capture permet de couper la chaine en deux et ainsi de suite.
Courir, attraper, se tenir par la main. Derrière les barrières de l'école, s'agiter de gauche à droite, tout le temps d'une récréation.
C'était un de nos rares jeux je crois. Nous n'avions pas de ballon. Aucun jeu ou accessoire. Mais nous n'aurions pour rien au monde manqué cette récréation.
Qui veut jouer au guyou(oouuuu) avec nou(oouuuu)s ?

La caravane des rois mages

23 décembre 2007

Hache-persil

Charles, tu peux me hacher le persil ?

Dans la cuisine, il n'y avait pas 150 ustensiles. Et bien peu étaient électriques. La plupart semblent avoir disparu de notre mémoire. Et ce qu'ils servaient à préparer ne figure évidemment plus sur nos assiettes au quotidien.
Le persil par exemple et le hache-persil.
Une sorte d'entonnoir de tôle avec une poignée, au fond une grille, sur le côté une manivelle. On tournait la manivelle et le persil finissait haché sur les aliments. Finement, proprement. Tous les hachoirs électriques n'arriveront pas à autant de douceur.
S'il y avait une machine dans le tiroir, c'était donc bien que l'on consommait souvent du persil…

Expecto patronum !

24 décembre 2007

Internat

Comme Harry Potter, j'ai vécu à l'internat !

Chaque école un peu importante avait le sien. Et dans la mienne les externes n'étaient qu'une petite minorité d'indigènes, de fils de paysans parfois un peu balourds – pas plus, pas moins que les autres évidemment –.
Le monde était bien plus grand alors… où alors étions nous plus petits que les distances paraissaient si importantes; qu'aller à l'école à 40 km de distance impliquait nécessairement de partir le lundi matin pour ne revenir que le samedi midi. Et que dire de ces fils de militaires casernés en Allemagne qui, en une petite journée et demi, faisaient un rapide aller retour entre l'école et leur famille résidant en territoire ennemi – comment appeler autrement un territoire que nous occupions militairement ? –.
L'internat de tous les fantasmes et légendes, pour ceux qui n'y vivaient pas. Derrière le secret de leurs murs, l'occasion de tous les récits fabriqués pour – au choix – fasciner ou effrayer l'auditeur.
Mais en tout cas, c'était chez nous. La première véritable occasion de vivre pendant des jours et des semaines sur un territoire qui était le nôtre. Que jamais aucun parent ne pourrait parcourir qu'en visiteur et en étranger.

Le manège

25 décembre 2007

Jules

Je vais chez Jules.

Est-ce que l'expression est encore utilisée ?
Pudeur stupide du langage ? Tartuferie ? Aller chez Jules, c'était aller à la toilette (aux toilettes pour nos amis français).
Qui oserait s'appeler Jules dès lors ? Pas de chance, j'aurais tant voulu prénommer mon fils ainsi !

La pause à la croisée des chemins

26 décembre 2007

Ketche

T'as vu Jean-Luc avec sa ketche ?

Ma connaissance du wallon est bien trop sommaire pour tenter d'en savoir plus. Mais la ketche c'était la copine, à ne pas confondre avec sa version bruxelloise (le petit gars, le ketje de Bruxelles, équivalent du titi parisien).
Evidemment un ou deux rangs en dessous de la crapaude. Et pas du tout aussi sérieux ni adulte.
La ketche, c'était vraiment un truc de gosses.

Le regard d'Aung San Suu Kyi

27 décembre 2007

Linotype

De la linotype tombent les lignes de plomb.

Au début des années 80, alors que la photocomposition, l'offset, et toutes les techniques modernes d'impression bousculaient toutes les veilles habitudes, à l'imprimerie Saint-Paul de Dakar, fonctionnaient encore, pour certaines productions, de bonnes vielles linotypes.
Une sorte d'immense machine à écrire, plus haute qu'un homme. Un clavier libérant un à un les moules à caractères, et quand la ligne était terminée le plomb était injecté, la forme coulée. Les lignes assemblées, les corrections faites, il fallait parfois refaire une ou deux lignes. Ranger les caractères à nouveau dans leurs casiers et produire, dans un cliquetis de filature, le nouveau texte.
On croyait voir un animal préhistorique. Moins un dinosaure qu'un ptérodactyle. De ceux qui, bien qu'affligés de la lourdeur de leur genre, démontrent qu'ils sont capables de se dépasser, et de prendre la voie des airs.
Dommage pour eux, leur envol ne les menait pas bien loin car notre imprimerie ne leur donnait pour pâture que les annonces notariales.

L'arbre de quelle justice

28 décembre 2007

Manivelle

La 2CV ne démarrant pas, on a du la faire partir à la manivelle.

Comme dans les très vieux films muets, où le héros démarre sa voiture avec une manivelle, la 2CV Citroën (et ses déclinaisons Ami 6, Ami 8, Dyane et Méhari) offrait une issue aux pannes de démarreur.
Avant la fiabilité des véhicules actuels (jusqu'au moment ou l'électronique vous dit M... irrémédiablement) et l'arrivée rapide (pour peu qu'il fasse beau et que vous ne soyez pas pressé) des services d'assistance, la manivelle était là, pour rassurer le propriétaire de la 2CV. La seule voiture encore à l'avoir, à se moquer de toutes celles qui n'avaient même plus ce moyen de secours ultime.
Mais jamais à ma connaissance personne de sensé ne se serait risqué à tenter un démarrage à la manivelle – au risque d'en recevoir un retour (de manivelle) bien nommé –, ni n'aurait eu la moindre idée de la conduite à suivre.
Mais il en va sans doute de même de l'extincteur et de la trousse de secours dans nos voitures actuelles.

Joli appartement, vue imprenable

29 décembre 2007

NSU

« Les voitures NSU furent construites à partir de 1958 »

Qu'est ce qui fait que l'on se souvienne d'une marque de voiture plutôt que d'une autre ? A cette époque, sans doute la présence d'un seul exemplaire dans ma rue, alors qu'elles étaient si rares.
Coïncidence, les NSU naissent avec moi, en 1958…Il devait y avoir une NSU Prinz dans le quartier. Je ne me rappelle plus à qui elle appartenait. Mais elles avaient alors des formes proches des BMW de l'époque.
Est venue ensuite, bien plus tard, alors que nous étions en âge d'apprécier les carrosseries et d'imaginer ce que pouvaient être les technologies déployées sous un capot, la RO 80, avec son moteur rotatif et ses formes si originales. Juste avant l'absorption par Audi.
Il me semble me souvenir qu'à l'époque de la fusion émergeaient, insistantes, de douloureuses histoires sur le passé nazi de la firme NSU. Qu'elle devait sa santé au travail forcé. Et que l'on retirât le vieil uniforme vert de gris NSU de la RO 80 pour l'habiller du sigle Audi. Mais personne n'était dupe !

Galerie des glaces

30 décembre 2007

Ordures

Les ordures, à la poubelle.

Des ordures, on devait en produire bien moins qu'actuellement sans aucun doute. Je crois me souvenir qu'avec notre famille de 8, nous avions deux poubelles pour la collecte hebdomadaire (du vendredi je crois).
Mais tout y passait. Dans une poubelle qui sentait la mort après quelques jours. Et qui méritait régulièrement son lavage à l'eau de javel. En tôle d'aluminium au début je crois. En plastique vert par la suite. En tout cas, pas de ces sacs plastiques actuels.
Le tri des ordures ? Même les auteurs de science-fiction les plus fous n'en parlaient pas encore !

Seul dans la forêt

31 décembre 2007

Piedboeuf

En colonie, sur la table du diner, une bouteille de Piedboeuf blonde et une de brune.

A midi, en colonie, nous les enfants avions droit à notre bière de table. Légèrement alcoolisée, mais alcoolisée tout de même. Qui favorisait évidemment la sieste qui suivait. Des années durant, la bière Piedboeuf a trôné sur les tables belges. Le taureau liégeois du logo se tenait sur les pattes arrière, comme prêt à boxer un adversaire éventuel.
La bière de table a disparu. Je n'ai plus jamais revu la Piedboeuf.

Echarpes de brumes

1 janvier 2008

Queue de renard

Une Opel Manta avec une queue de renard attachée à l'antenne radio.

A Malmédy, la queue de renard était déjà le symbole de l'arlequin, qui en caressait la tête des spectateurs du carnaval.
Mais ce fut aussi un accessoire de décoration automobile. Assez stupide d'ailleurs. Qui donc a eu le premier l'idée de tuer un renard. De lui couper la queue. Et d'attacher celle-ci à l'antenne d'une autoradio ? Et si l'idée était stupide, le résultat, lui, était affligeant.
La queue de renard est à peu de choses près aussi décorative que la balle de tennis sur l'attache remorque !

Ombres sur la neige

2 janvier 2008

Règle à calculer

Le soir, sur la table du salon, mon père travaillait encore. La règle à calculer était sa meilleure assistante.

J'ai appris à l'école secondaire comment elle fonctionnait. Même appris rapidement à vaguement l'utiliser avant d'aussi rapidement l'oublier. Mais toujours, elle a gardé pour moi un aspect tout à fait magique.
Il y avait bien, au magasin en face, une machine à calculer mécanique qui, à grand renforts de coups de manivelle et à grand bruit, faisait les opérations nécessaires à la gestion de la boutique.
Il y aurait, bien plus tard, les premières machines à calculer électroniques.
Mais cet engin ci était silencieux. N'avait besoin d'aucune source d'énergie, sauf celle de mon père qui la manipulait. Et se glissait dans la poche de son veston ou dans sa serviette. Il en avait même il me semble une de format réduit.
Sans compter ces pages entières d'idéogrammes qu'il produisait. Qu'il a toujours prétendu avoir composé de nos bons chiffres arabes et d'orthographe française. N'ayant jamais rien pu en déchiffrer, je suis sûr qu'il avait le génie ainsi que le goût du secret d'un Léonard de Vinci.

Petit matin polaire

3 janvier 2008

Sac à dos

Un sac à dos, c'est beige et c'est un Lafuma, ou bien c'est kaki, et il est militaire.

Il y avait deux couleurs de sacs à dos : les beiges – civils – et kakis – militaires –. Et deux sortes : à armature métallique – les normaux – et à lattes de bois – pour l'escalade –. Au magasin de sport et camping, le choix était donc des plus simples – sachant que les montagnes manquaient cruellement de nos paysages et que nous n'avions rien de militaire – : le grand ou le petit.
D'ailleurs on disait Lafuma, comme on disait bic, frigidaire ou mobylette.

Vue sur le lac

4 janvier 2008

Tchouler

Arrête de tchouler. T'es pas une fille tout de même ?

Tchouler, avec le «ou» qui prend tout son temps, en wallon c'est pleurer. Un de ces mots superbes qui, quand on les a entendus, ne seront jamais oubliés.
Irremplaçables. Tchouler, ce n'est pas seulement pleurer. C'est plutôt pleurer comme une Madeleine… Ou bien pleurer toutes les larmes de son corps… Ou bien n'importe quelle forme de pleurer qui ne soit pas seulement pleurer. Tchouler comme un gosse… Tchouler dans un coin… Tchouler pour des bêtises…
Tchouler quoi !

Trop d'eau

5 janvier 2008

W (Double V)

Wagon pas vagon et Wallon pas vallon !

Si on a inventé des lettres différentes, c'est bien pour s'en servir. Et pas pour allègrement les confondre l'une avec l'autre. Le vallon, c'est une petite vallée, avec un V. Et le Wallon, c'est un habitant de la Wallonie, avec un W.
Faut-il absolument être un peu germain pour faire la différence ?
Nous serons alors donc germains ! Et, si elle peut s'en contenter, la Belgique en survivra peut-être.

Monotonie et plomberie

6 janvier 2008

Xhoffraix

Xhoffraix se dit tout juste Hofrê, avec un H aspiré.

Xhignesse, Xhoffraix, avec un H en français, et qui se prononce par endroit Chofrê en wallon. Et ne mélangez pas l'un avec l'autre, vous passeriez au mieux pour un rustre, plus probablement pour pédant et idiot.
La prononciation des noms de villages et de lieux dits est parfois aussi rocailleuse que les chemins qui y mènent. Ils servent ainsi à reconnaître le nouveau venu. Celui qui n'y a jamais mis les pieds – ni la langue – pour s'en moquer, et l'éloigner si nécessaire.
Et si par hasard, l'amour du lieu le prend, pour le reconnaître ensuite comme familier, comme ami peut-être un jour.

Retour au boulot

7 janvier 2008

Zwin

Ce n'était pas seulement à la mer – donc très loin – mais, comme La Panne, le coin de la mer. Juste après, c'était la frontière. Pour nous, frontaliers de l'autre bout, cela signifiait quelque chose. Nous y retrouvions un peu de l'ambiance de nos régions limitrophes de l'Allemagne, du Luxembourg et des Pays-Bas.
Il fallait prendre le train d'abord, puis un bout de tram sans doute. Et encore une bonne trotte à pied jusqu'à l'entrée du parc. A moins de passer par la plage, les dunes, et de franchir les barbelés.
Le Zwin était comme un bout d'histoire. Pas très glorieusement : delta pitoyable et morceau de dépouille de Brugge la morte. Plus positivement : le dernier bout d'anarchie et de mauvaises herbes sur une côté trop réglementée et intégralement vouée au béton.
L'antithèse du mur de l'Atlantique ?

Filer la police

8 janvier 2008

Talus

Par intérêt ou indifférence, les adultes nous laissaient chaque année bruler les herbes sèches du talus de chemin de fer.

A quelques centaines de mètres de la maison, il marquait là, comme d'un trait, la limite de la ville. En deçà, le tissus dense des habitations sociales du Foyer malmédien ; au-delà, le terrain de football et deux ou trois commerces.
Comme dans un décor de train miniature, la locomotive débouchait du tunnel, et suivait la voie, accrochée au flanc de la colline. Franchissait le viaduc au dessus de la rivière. Et longeait la ville, longuement, comme en hésitant. Surplombant les maisons, puis des champs encore, avant d'aboutir enfin à la gare.
Mais les trains étaient si rares. Et on les voyait approcher de si loin. Ils roulaient si lentement à l'époque, que le talus ne leur appartenait pas. Et même si l'on parlait bien du talus du chemin de fer, il est clair que c'était notre domaine à nous !

Face à la grille

9 janvier 2008

Draps de lit froids

Comme l'âne et le bœuf de la crèche exhalaient la chaleur, la maison de ma grand-mère exhalait le froid.

Quitter la touffeur du salon ou la bonne chaleur de la cuisine pour aller à la toilette ou à la buanderie, au-delà du couloir glacé, était déjà toute une épreuve. Mais ce n'était rien à côté de la simple perspective des draps glacés et humides qui nous attendaient à l'étage, non chauffé.
Eté comme hiver, le couloir semblait souffler une odeur de froid sur ses visiteurs. Et de poser le pied sur l'escalier craquant qui menait à l'étage vous en remplissait les narines. Semblait en imprégner à l'instant tous vos vêtements.
Et toutes les bouillottes n'y feraient rien ; vous ne retiendriez à jamais de ces rares nuits que la frayeur de cette plongée dans l'humidité froide de la vieille maison maternelle, prélude au contact insupportable, même à travers la toile du pyjama, des draps de lit glacés et humides.

Art floral

10 janvier 2008

Passe-montagne

Maintenant, on dit cagoule. Et on en fait même des chansons. Quand nous allions à la neige, c'était pourtant bien d'un passe-montagne que nous avions besoin.

Pour affronter le froid polaire sans doute, pour nous protéger de tous nos excès et de ceux de nos copains aussi. La neige ne restait pas longtemps au sol… et nous ne restions pas longtemps sur nos traineaux… La neige nous habillait, et quoi de mieux pour protéger le cou d'une bonne savonnée qu'un passe-montagne.

Trouver chaussure à son pied

11 janvier 2008

Jokari

Ballon, pelle, râteau, seau et jokari. Sans oublier les maillots évidemment. Il n'en fallait pas beaucoup plus, selon nous les enfants, pour une semaine à la mer.

Un bloc de bois. Une balle de caoutchouc tenue par un fil élastique. Une raquette de bois blanc. C'était le jokari. Un des jeux classiques de notre enfance.
La version avec la balle de tennis ne viendrait que bien plus tard. Décevante somme toute lorsque la balle finissait par perdre de son lustre, à ressembler à une peluche qui aurait passé six mois dans une poubelle.
Question exercice, c'était notre squash. Un effort intense. Court le plus souvent. De quoi écouler un surcroit d'énergie. De passer par exemple la frustration d'être resté assis trop longtemps aux côtés des parents.
Jusqu'à l'accident inévitable. L'élastique qui lâche. La balle qui file au loin. La course pour la récupérer. Et ma mère qui la répare, jusqu'à la prochaine fois.

Jeux d'ombres

12 janvier 2008

Kleenex

Un Kleenex ? Vous ne pouvez pas utiliser un mouchoir comme tout le monde ?

Eh bien non ! Plus personne n'utilise de mouchoir en tissus. A la place, cette chose immatérielle, sans consistance, qui vous explose dans les mains si vous avez le malheur de vous moucher sérieusement. Vous laissant la paume et les doigts tout morveux.
C'est la course permanente au : qui a un mouchoir pour moi ? Juste avant le : où est la poubelle que je puisse jeter mon mouchoir ?
Il est vrai qu'avant on perdait ses mouchoirs. Mais aussi, et par voie de conséquence, on en ramassait – pour les moins dégoutés dont j'étais – au moins autant qu'il suffisait de laver pour refaire sa provision.

Et comment voudriez vous jouer à « j'ai perdu mon mouchoir » avec un Kleenex ?
Et que dire des demoiselles qui, dans les romans, laissaient choir – rien que pour la survie de ce verbe, il faudrait faire du largage volontaire de mouchoir une discipline olympique ou un trésor immatériel de l'humanité ! – le leur pour qu'un galant jeune homme s'en empare.
Les amoureux d'aujourd'hui n'auraient plus pour ce délicat mouchoir de baptiste – je n'ai aucune idée à quoi cela ressemble, mais d'après les romans, c'était très bien ! – qu'un regard dégouté !

La plage pour domicile

13 janvier 2008

Champion de Belgique

Un jour tout le monde, même moi, aura oublié que j'ai été champion de Belgique des patrouilleurs scolaires.

Un patrouilleur scolaire c'était, à l'époque, un élève de fin de primaires, qui réglait la circulation à la sortie de l'école. Moralité, pour moi, ça date de fin 1969 ou de 1970.
Et j'ai vraiment été champion de Belgique, au même moment. Le concours avait eu lieu à Woluwé-st-Lambert. Même l'Internet n'en fait pas mention ! Ce qui fait que je le suis peut-être encore…
Je trouverais d'ailleurs pas mal qu'on organise – sur le même modèle – des tas de championnats à édition unique que ne pourraient remporter que ceux qui n'ont jamais rien gagné. Lancer de Tupperware, effeuillage de marguerite, lecture d'instruction de montage Ikea, peinture de quart de rond, filage de mauvais coton, j'en passe et de meilleurs.
Je suis certain qu'une Belgique qui serait composée pour majorité de champions de Belgique ne se poserait définitivement plus la question de son existence.

Suisse sans aucun doute

14 janvier 2008

Livre

Livre rimait alors avec lecteur.

Avant toutes ces émissions littéraires et l'omniprésence des auteurs à succès, il y avait le livre. Peu m'importait que son auteur soit artiste ou artisan. Que sa vie fut passionnante ou quelconque. Qu'il soit laid ou beau.
Il y avait le livre, le lecteur et le temps qu'ils se consacraient l'un à l'autre.
Pas d'auteurs obligatoires à la maison, pas plus que de livres interdits. Zola et la bible m'ont donné autant de plaisir l'un que l'autre.
J'en reste persuadé, les livres sont comme des enfants que leurs parents, les auteurs, devraient laisser vivre leur vie. Et ne pas tenter de justifier chacun de leurs actes et virgules.
Je n'aime pas les auteurs. Les livres me suffisent.

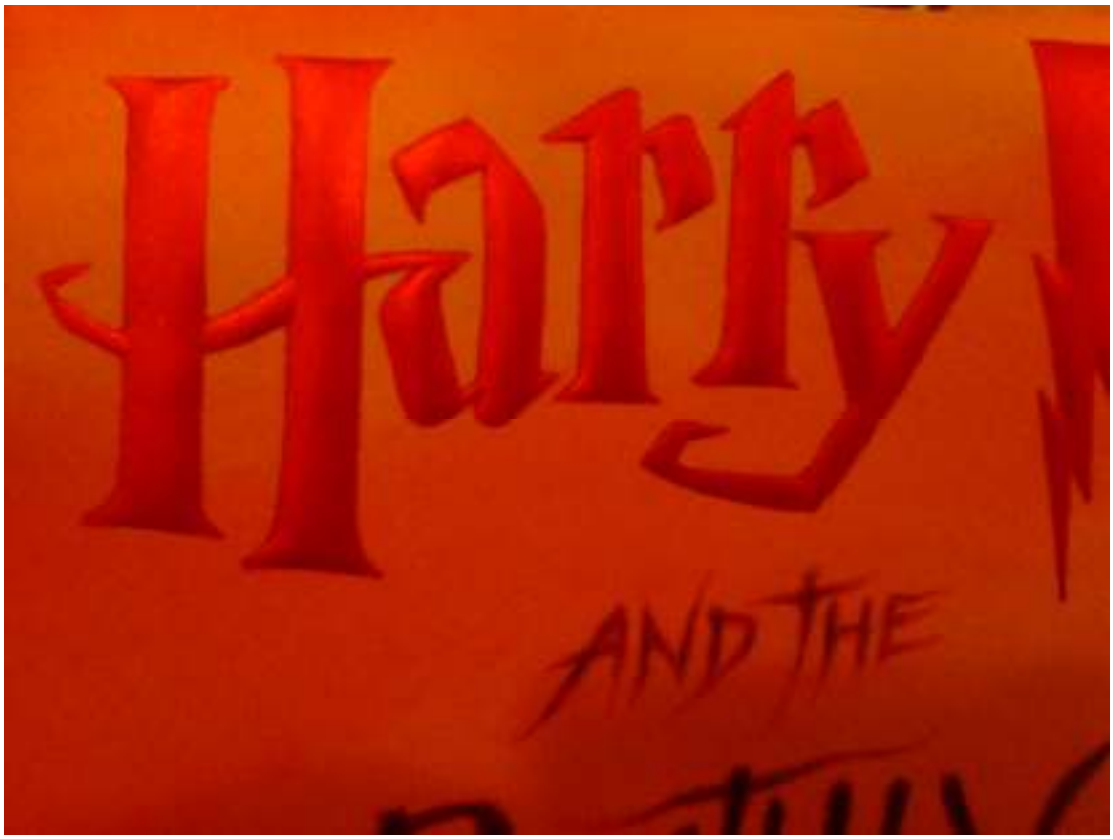
Le siècle des lumières

15 janvier 2008

Betterfood

Prononcez betterfoot ! avec un T.

Il m'aura fallu plusieurs années d'anglais pour enfin lire et comprendre ce nom. Pour moi, c'était juste une marque de biscuits pour le déjeuner.
Cassez donc chaque Betterfood/t en deux. Et pour les plus jeunes, vous aurez encore – résultat du suremballage naissant – à ouvrir l'emballage de plastique regroupant les biscuits deux par deux.
De mon temps, il y avait juste la boite de carton… et, parfois, quand on ne les mangeait pas assez vite… des exemplaires tout à fait défraichis et ramollis au fond. Boite de carton orange à l'ancienne – avec la tête ridicule du bébé, façon bébé Cadum – qui trônait au centre de la table.
Faites donc une muraille de vos demi biscuits tout au long de votre tartinière. Une épaisseur. Deux pour les grandes faims. Les biscuits bien en quinconce, comme dans toute bonne construction. La tasse de café au lait au centre. Et vous êtes prêt.
Et une par une, les briques de la muraille, trempées dans le café, disparaissaient, avalées.
Un peu comme les mandalas. Sitôt faits, on les détruit.
On ne se servait pas une deuxième fois !



Pottermania

16 janvier 2008

Couper

Ne prétends pas que tu as lu ce livre : il n'est pas encore coupé !

C'était un des plaisirs de la lecture. Un livre (certains livres) se coupait avant de se lire.
La feuille imprimée est évidemment bien plus large que le livre lui même. On y imprime plusieurs pages. La feuille est pliée, en deux, quatre, huit, puis seize sans doute et cousue à la reliure... et c'était tout. Contrairement à aujourd'hui, on pouvait acheter certains livres qui n'avaient pas été rognés.
Rituel immuable, instants précieux pour l'amateur : le lecteur se lançait donc avec un coupe papier, ou un couteau, dans la coupure des pages avant de pouvoir les tourner.
La lecture était donc d'abord un acte manuel, avant de devenir intellectuel.
Il y avait aussi les fines peluches qui tombaient sur la table, les genoux ou le fauteuil. Qui s'envolaient. Et qui faisaient qu'on sentait le livre autant qu'on le touchait et le manipulait ou qu'on le voyait. Une expérience multimédia bien avant l'heure !
La dernière fois que cela m'est arrivé c'était je crois avec Le roman d'un spahi, de Pierre Loti, acheté à Dakar au tout début des années 80. Mais les livres, c'est comme le bon vin... j'ai encore sur mes étagères un Eloge de la folie non coupé. Je ne sais de quel millésime. Mais c'est comme ça qu'il me plait. Gardant encore tout son mystère derrière ses pages fermées...

Marche bleue

17 janvier 2008

Chouco

A dix heures, ceux qui avaient de l'argent s'achetaient un chouco. Nous avions nos gourdes.

Chouco, sans majuscule au fil du temps, c'était la marque de chocolat au lait, en petites bouteilles. Vous diriez sans doute Cécémel. Pour nous, c'était un Chouco… avec l'accent. Le goût ? meilleur ou pire ? Aucune idée. Je n'ai jamais goûté ni l'un ni l'autre. Mais je jurerais que tout Malmédien qui en aura bu vous assurera que le goût était incomparable, et plongeant dans ses souvenirs qu'il est incompréhensible que l'histoire ait fait une telle injustice au Chouco en nous forçant d'écrire qu'il s'agit d'une sorte de Cécémel, alors que l'inverse aurait dû survenir.

Maman les petits bateaux

18 janvier 2008

Musique à bouche

La soirée s'éternisait. Alors quelqu'un a sorti sa musique à bouche. Et le temps s'est définitivement arrêté.

La musique à bouche, c'était l'harmonica. Cher à Toots Thielemans. Et donc cher à chaque Belge.
Pas particulièrement répandu, sauf comme jouet à faire du bruit. A un moment ou à un autre, chaque enfant de mon époque a eu sa musique à bouche, le plus souvent dans la version plastique. Encore plus irritante pour les oreilles délicates. Un harmonica de plastique joue nécessairement faux !
C'est le seul instrument de musique – à part le pick-up et la guimbarde –, dont j'aie jamais réussi à tirer des mélodies reconnaissables. Y compris par les autres !

19 janvier 2008

Ovomaltine

Oublions le Banania. Deux écoles s'affrontaient de mon temps : les défenseurs de l'Ovomaltine et les buveurs de Nesquick.

Bonne pour la santé, l'Ovomaltine. Mais franchement, ma santé passait au dernier plan dès que je la gouttais. Le malt, d'accord dans la bière, limite dans le whisky (que je n'aime pas). L'œuf, on ne le goutait pas. Quant au chocolat, dont il parait que cette boisson avait le parfum, ce n'était surement pas du chocolat belge. Peut-être une de ces choses que les règles européennes permettent aujourd'hui de désigner sous ce vocable. De ces horreurs qui sont moins appétissantes encore qu'une plaque de Côte d'Or oubliée pendant six mois dans un grenier surchauffé !
Je le dis tout net. Moi, j'étais Nesquick.

Sous les pavés la plage

20 janvier 2008

Oxo

J'ai joué à OXO en buvant un Oxo !

Faux. Je n'ai jamais bu d'Oxo.
Stupide. Mais c'était le genre de jeux de mots que nous aimions quand nous étions gosses.
Oxo, une bouteille toute en rondeurs. Remède définitif contre le froid, quand certains revenaient de promenade ou du travail à l'extérieur.
Je lui préférais personnellement le cube de bouillon (Maggi)… et une (ou deux, ou trois) biscotte(s).
Remède miracle aussi, semble-t-il, contre les chutes de tension. La teneur en sel d'un bol d'Oxo doit sensiblement dépasser celle de la mer morte. Les amateurs d'Oxo prétendent que le goût de leur boisson est aussi nettement supérieur à celui de cette dernière.

Et puis de l'autre côté le jeu. Transportable partout, puisqu'il suffit de l'esquisser dans la poussière.
Y compris sur la lune. Je n'imagine pas la surface de la lune après le passage de ces quelques humains sans, quelque part, la trace d'un jeu d'oxo.
Plutôt que de croire qu'un jour le contenu d'un cdrom ou d'une volée d'ondes radio envoyées dans l'espace puissent être compris par des entités extraterrestres, n'aurait-il pas mieux valu esquisser pour eux sur le sol lunaire une partie d'oxo ? Et seulement espérer qu'en y participant ils comprennent qu'il y a dans l'univers d'autres entités intelligentes qu'eux ?
Au fait, rappelez m'en les règles ! Elles sont tellement simples que je n'ai jamais pris la peine de les retenir.

De mon lit de malade

21 janvier 2008

TEE

Trans Europe Express, la magie du chemin de fer. Celui qu'on regardait passer dans la gare sans jamais pouvoir rêver y embarquer.

Il me semble me souvenir de voitures rouge et or. Héritières directes du mythique Orient Express.
Alors que nous avions encore l'expérience de la troisième classe, et de ses sièges en bois, pas question d'y monter : le TEE était uniquement réservé à la première classe. Et il filait vers une destination magique : Paris !
Paris c'était le TEE. Pas étonnant que, quand est arrivé le TGV, il ait si facilement et si rapidement détrôné l'avion vers cette destination. Il nous permettait enfin de réaliser nos rêves d'enfants.
Nous avions imaginé les vedettes de cinéma et de la chanson, lancées à la vitesse incroyable de 160 km/h vers la ville lumière. A notre tour d'y aller, à plus de 300 !

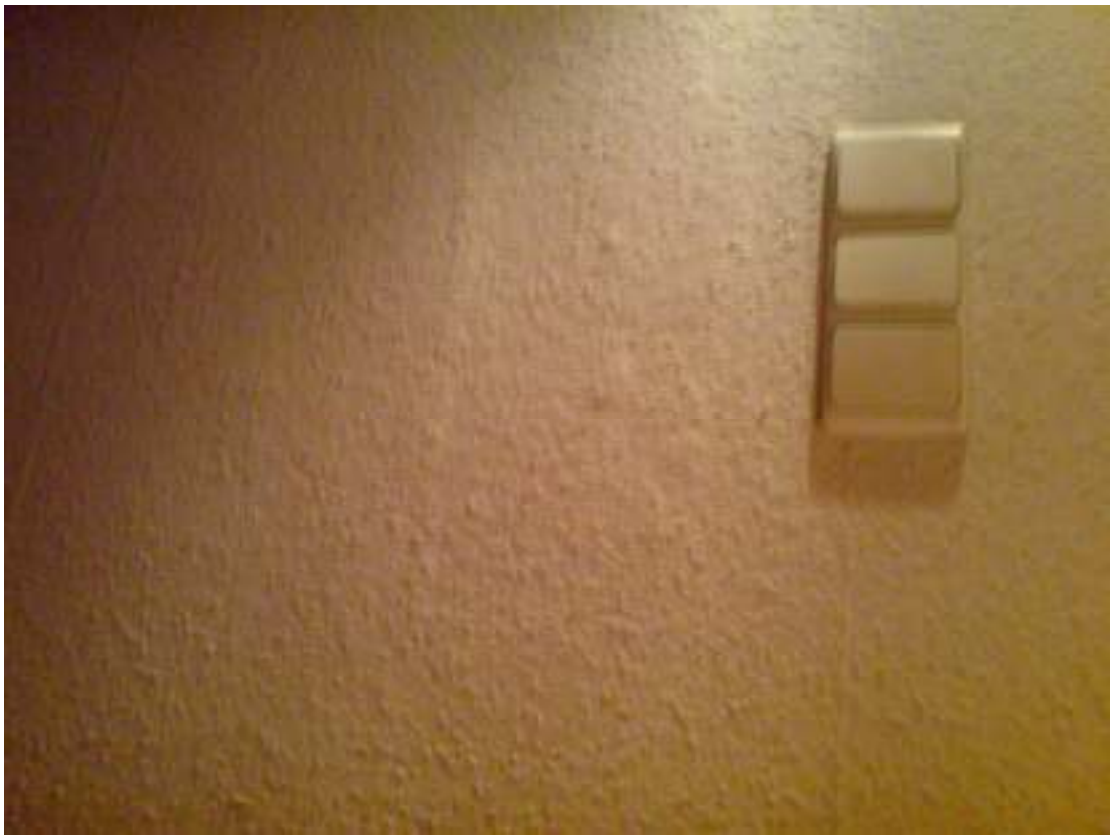
Envie de sorties au soleil

22 janvier 2008

Livret de caisse d'épargne

En classe, on déposait de l'argent sur notre livret de la caisse d'épargne.

La caisse d'épargne c'était, mais pas besoin de le préciser alors, la Caisse Générale d'Epargne et de Retraites : la CGER. Chacun, ou presque, y avait son livret. Un vrai carnet, avec des pages, du temps où la comptabilité s'écrivait dans le livret de l'épargnant. Avant la dématérialisation de l'épargne.
Nous y mettions des montants ridicules : 5 francs ? N'en retirions jamais rien. On apprenait ainsi, dès l'école, en bon petit citoyen belge, à épargner, franc par franc, à thésauriser sur le bon livret d'épargne.
Le livret ? Il a disparu un jour. Remplacé par la gestion centrale informatisée. Il a bien fallu s'y faire, non sans inquiétudes : avec notre carnet à la maison, il nous semblait détenir quelque chose, avoir quelque contrôle sur ces sommes.
La CGER ? Elle s'est modernisée, a quitté le giron de l'Etat pour se lancer toute seule dans la jungle de la finance. Avalée ensuite, diluée dans le grand jeu des fusions et acquisitions, inimaginable pour le banquier de mon époque.
Il me reste surtout, si vivace, le souvenir de ces tirelires de plastique orange que l'on nous avait distribué. Rien à voir avec le stupide cochon de plastique. La tirelire CGER, ça, c'était du design, de la modernité ! Je m'étonne de n'en avoir jamais rencontré sur les brocantes.



A droite de mon lit de malade

23 janvier 2008

Toyota

Dis « Toyota » ! – « Tayoto ! » – Non « Toyota ! » – « Trop difficile ! »

Imaginerez-vous un jour le mal que nous avons eu à retenir, puis à dire, Toyota. Et ne me parlez pas (mais ce serait bien plus tard) de Mitsubishi.
A peine moins étranger que le martien ou le klingon (la langue de Star Trek). Même dire schild en vriend sans accent nous semblait plus facile.
Une suite aléatoire de sons, alors que toutes les bandes dessinées nous avaient appris que les noms japonais avaient tous un sens – Yamamoto Kadératé par exemple – ou alors étaient des onomatopées faciles à retenir – Taka Takata, un brave soldat –.
Mais franchement, Toyota, c'était trop. Un peu comme Mpenza, Ndiaye ou Mbanza Ngungu pour les bouches de nos journalistes d'aujourd'hui.

A gauche de mon lit de malade

24 janvier 2008

Viewmaster

Tous les Disney, nous les avons vus au Viewmaster.

Au départ, la stéréoscopie. Un truc vieux comme la photographie. Deux images, des lunettes spéciales pour les regarder.
Mettez là-dessus un coup de miniaturisation et d'ingéniosité : les photos sont disposées de part et d'autre d'un disque de carton.
Ajouter une couche de plastique. Le Viewmaster était en plastique et sentait le plastique. C'est sans doute à cause de cette odeur persistante que je ne m'y suis jamais fait.
Terminez enfin en le consacrant définitivement à célébrer la monomanie Disney. Nous n'avions pas le journal de Mickey, pas de t-shirts ni de sweat-shirts de ses héros (d'ailleurs il n'y avait à l'époque ni de T, ni de sweat-shirts)… Nous connaissions à peine la plupart des héros de l'ami Walt… Mais nous avons vu à nous en fatiguer les Blanche neige et les autres vieux Disney au Viewmaster.

Fascinés que nous étions par cette illusion de relief. Comme si dans ce boitier ridicule que nous tenions dans les mains se tenait enfermé un univers entier, et toutes ses dimensions.

Lève-toi et marche !

25 janvier 2008

Panhard

Le son si caractéristique de la Panhard se faisait entendre. Venant de Falize. L'engin débouchait sous le chemin de fer. Passait devant nous. Puis s'éloignait vers la ville. Nous n'aurions pas été plus fascinés par un dirigeable !

Dans les années soixante je crois, la Panhard faisait déjà figure d'ancêtre. Monocylindre ? Moteur à deux temps ? Ou un flat twin comme sur les motos BMW ? Je n'en sais rien. Mais elle faisait un bruit de tracteur à pétrole… ou de machine à coudre.
Et ses formes confirmaient l'impression, il ne pouvait pas s'agir d'une vraie voiture.

La Panhard a sans doute eu son temps. Mais, c'était visible, de mon temps, le sien était déjà bien passé depuis longtemps !

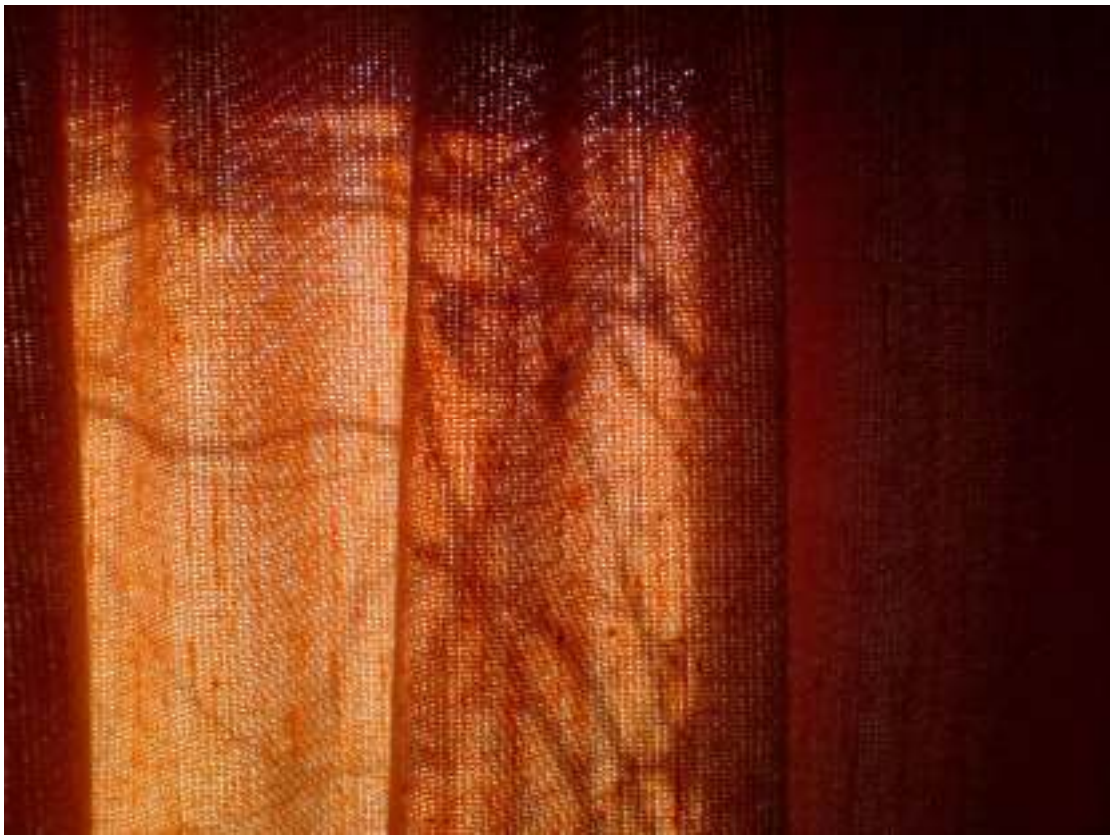
Ne nous abandonnez pas

26 janvier 2008

Apal Buggy

Un bruit de VW Coccinelle, une apparence de soucoupe volante ou de sous-marin vert (dans la chanson en français, le yellow submarine était vert !) c'était l'Apal Buggy.

APAL, je ne l'ai appris que récemment sur l'Internet, c'était Application Polyester Armé de Liège. Rien de bien poétique comme nom – ils font des baignoires ! – mais, en tout cas, c'était de la production locale. Armes, ou polyester armé, les Liégeois s'y connaissent depuis des siècles en armement.
Juste un véhicule pour frimer (les dunes et les plages sont excessivement rares dans la région de Malmédy), pour se les geler (quand il neigeait, ventait et faisait de vrais et longs hivers), se décoiffer (pas vraiment le principal des soucis à l'époque des cheveux longs) et ne pas entendre son voisin (mais on n'avait pas encore les sonos surpuissantes des voitures actuelles).
Et puis, il y avait le bruit sympathique de la cox ! Alors, rétrospectivement, et à voir de partout surgir aujourd'hui les Hummers, Range Rovers, Dodge RAM et autres stupidités à quatre roues motrices – sans parler des quads –, je trouve que nos frimeurs à nous étaient, somme toute, bien sympathiques !



Le soleil frappe à la fenêtre

27 janvier 2008

Banania

Y a bon Banania !

Banania, c'était une boisson chocolatée. Mais, je l'ai déjà mentionné, je n'étais même pas Ovomaltine, j'étais Nesquick !
Avec cette marque, c'était surtout l'imagerie coloniale qui survivait dans un commerce en voie timide de modernisation. La tirelire des missions sur le comptoir et sur les étagères la chicorée Pacha et le Banania sentaient la colonie et le colonial.
La honte n'était pas encore venue !

Pauvres soleils artificiels

28 janvier 2008

Bébé Cadum

Bébé Cadum ! Bébé Cadum ! Bébé Cadum !

Cinq ou dix bouches qui scandent en rythme des bébé Cadum à l'encontre d'un gosse, c'est un truc à faire tchouler… Surtout quand on a déjà tendance à tchouler facilement… Ou qu'on a de bonnes raisons de le faire...
Le bébé Cadum du concours du plus beau bébé, ou le joli bambin de la boite de savon n'avaient pas grand-chose à voir dans cette histoire. Qui aurait jamais imaginé que l'imagerie à la guimauve des publicitaires, ou les rêves de gloire pour leur nourrisson de certaines mères serviraient d'abord à chicaner les plus faibles ou les plus sensibles ?
Cruauté enfantine !

Ruines odieuses de Halloween

29 janvier 2008

Boule nationale

Les cigarettes avaient pour nom Bastos, Belga, Boule nationale,…

Dans le temps, les fumeurs fumaient local. Français, à la limite, pour marquer leur originalité ou un brin d'exotisme. Sinon, belge. Fumer était une marque de patriotisme. Au Français sa Gitane ; au Belge sa Boule nationale.
Sans filtre évidemment.
D'ailleurs, comment auraient-ils commandé leur paquet de Marlboro (avec ce R mal placé), Peter Stuyvesant, Dunhill. Fumer fait mal aux poumons, mais prononcer Boule nationale est bien moins douloureux à la bouche et aux méninges que tous ces noms bizarres.

Coprolittérature

30 janvier 2008

Chaparral

Les voitures, on connaissait. Le circuit de Francorchamps était juste derrière la colline. Alors, l'arrivée de la Chaparral nous a bouleversés.

Imaginez. Un de ces prototypes comme on en faisait alors. Chose incroyable, il avait un aileron géant et mobile.
Pour nos jeux on en était restés aux classiques superbes : une BRM pour mon frère ainé je crois, une Lotus Climax pour moi. Jimmy Clark, John Surtees étaient nos héros.
Et franchement, si, même lestée au maximum de plasticine, elle n'a jamais fait le poids dans les courses sur les bordures, la Chaparral nous a coupé la chique avec son look agressif d'oiseau difforme. Un peu comme si un Concorde avait débarqué dans une réunion de club d'ULM.
Maintenant, même les voitures tunées ont un aileron ! Etonnant, le seul dont je me souvienne est celui-là précisément.

Voir le bout du tunnel

31 janvier 2008

Chocolat Jacques

Tout Belge, parait-il est friand, et connaisseur, de bon chocolat. Laissez-moi donc vous conseiller le Chocolat Jacques fourré à la fraise.

Les souvenirs n'ont évidemment pas plus à faire de la gastronomie que de l'objectivité. Etait-ce bien à la fraise d'ailleurs ? Et, heureusement, ce chocolat n'existe plus : il m'évitera de commettre l'irréparable et de tenter d'y retrouver quelques uns de mes souvenirs les plus chers.
Localisme encore. Le chocolat Jacques était fabriqué à Eupen. Juste de l'autre côté des Fagnes.
Détestant les pralines fourrées, et la persistante douceur du praliné, j'apprécie par contre, de temps en temps, une praline à l'alcool. Peut-être bien à cause de cette sensation sans égale de la barre de chocolat fourré qui éclate sous la dent et de la crème parfumée – ou de la liqueur – qui envahit la bouche. Juste avant, le gout unique du chocolat. Juste après, une marée de fruits et de fraicheur. Tout ce qui suit fait, au mieux, partie de l'alimentation.
Certains détestent-ils l'After Eight pour son mariage étrange du chocolat et de la menthe ? Je regrette juste pour ma part que l'irruption de la menthe soit bien trop peu spectaculaire, et cette retenue bien trop britannique !

Monoculture

1 février 2008

Coccinelle

Pour tourner, la Coccinelle sortait son piou-piou à droite ou à gauche.

Il y a tant à dire sur la VW (dites VéWé, pas Volxvaguenne comme les Français !) Coccinelle. Ses formes inimitables. Sa longévité. Sa place unique dans les esprits de plusieurs générations. Le bruit caractéristique de son moteur. Les films, un peu stupides, dont elle a fait l'objet. Et encore, et encore…
Mais, la magie de la Cox, c'était son piou-piou : les flèches de direction. Comme le bras du cycliste qui s'écarte du corps, à gauche ou à droite, mais qui en plus s'allume. Un accessoire d'un autre temps.
Quand on l'a supprimé, on a enlevé beaucoup à la bestiole. Elle est devenue presqu'une voiture comme les autres.

Le Grand Hornu en pleine lumière

2 février 2008

Daf

La Hollande a donné au monde le fromage, les moulins et la Daf !

La Daf avait l'air d'un idiot de village. Un peu difforme, juste assez pour dire son originalité. Lente. Emettant de drôles de bruits, comme un gémissement, un chant de gorge.
Mais la Daf était la seule voiture automatique de son époque. Et, sous des dehors de carton pâte, solide avec ça. Ses propriétaires ne roulaient peut-être pas beaucoup, mais ils la gardaient des années durant.
La marque reste, pour les camions. La voiture, avec son esthétique de Trabant, a bien vite disparu. Tant mieux, tant pis !

Un arrière goût de carnaval

3 février 2008

Dinky Toys

Qu'aurions nous été sans les voitures miniatures ? Sans les Dinky Toys et les autres.

Mais imaginerait-on aujourd'hui que nos voitures étaient de lourd métal. Pas un pouce de plastique à l'extérieur.
Qu'elles avaient des pneus interchangeables ? A force de rouler sur les bordures, les pneus s'usaient… donc (conjonction logique à une époque où réparer était dans les habitudes), comme pour une vraie voiture, les pneus s'achetaient… la voiture survivait.

Et l'habileté du conducteur était alors – comme dans la grande stratégie des courses de Formule 1 – de procéder au moment opportun à des changements de pneus pendant la course. Les nouveaux à gauche ou à droite ? Ainsi, je pourrais éventuellement doubler mon frangin en l'attaquant sur la gauche ! Sans risque de verser en bas de la bordure...
S'imagine-t-on enfin que, des années durant, nous utiliserions la même et unique voiture dans tous nos jeux ? Irremplaçable. Imbattable !

Ils se miraient dans le canal

4 février 2008

Honda Four

Etonnant comme, gamin, on capte des bribes d'histoire. De la grande et de la petite.

Tenez, la Honda Four.
On n'y connaissait rien en moto, pas plus qu'en mobylette dont on ne rêvait même pas. Si peu de nos copains en avaient ou en auraient un jour.
Mais, celle là, oui !
Le « four » peut-être. Pas seulement une Honda, mais avec un quelque chose de plus. Un mot magique et mystérieux (l'anglais était bien loin de nos préoccupations. Le néerlandais ou l'allemand, sans doute, l'anglais on y penserait plus tard).
Et puis le 750 aussi. Nous, on voyait les rares 50 des comiques du quartier. Le scooter 125 de l'épicière. Les vitesses hallucinantes qu'atteignaient les 125, 250 et 500 sur le circuit de Francorchamps. Et même les 50 ! Alors, pensez : 750 ! C'était un nombre fou.
Allez le dire aux motards actuels, habitués qu'ils sont à des cylindrées de 900 et de 1200 cc !
Et donc, retour à l'histoire. Il parait que la Honda Four est vue comme la première moto moderne du marché. C'est peut-être cela que nous avions perçu, avec nos moyens de gosses.

Le laitier est passé

5 février 2008

Kreidler

Juste à l'opposé des gros cubes, il y avait la Kreidler.

Et pourtant elle était impressionnante sous des dehors bien anodins.
D'abord, c'était une 50 cc. Juste un de plus que la mobylette des copains. Exactement autant que la moto du voisin prétentieux (dont, à part l'insupportable et continuelle pétarade, le seul souvenir notable pour le quartier fut le soleil qu'il fit avec sa moto un jour où il frimait un peu plus que d'habitude).
Mais alors, sur un circuit, vous oubliiez vos références. Pilotée par des virtuoses aux allures de jockeys, quand elle déboulait à 130 km à l'heure, on se disait bien qu'il devait y avoir mieux à faire dans la vie que de faire le tour du bloc en émettant un bruit de tronçonneuse soprano, mais aussi que le fils des voisins ne le comprendrait sans doute jamais !

British pub

6 février 2008

Matchbox

Matchbox et Dinky Toys, il n'y en avait pas d'autres.

Majorette, Mattel, on ne connaissait pas. Il y avait juste les marques sérieuses. Dinky Toys, pour les vraies miniatures, d'une solidité à toute épreuve. Et puis Matchbox, celles qu'on gardait dans la poche. A la taille, le nom le dit, d'une boite d'allumettes.
Si petites évidemment que des copains jaloux pouvaient facilement oublier qu'ils les avaient empochées au moment de partir. Si petites enfin qu'il leur manquait tant de détails présents sur leurs grandes sœurs : portes ouvrantes, pneus interchangeables, sièges basculants.
Je les laisse donc aux collectionneurs, et je préférerai toujours mes Dinky Toys.

Sur la rivière Cam

7 février 2008

Matra

En France, c'est un nom bien chargé de signification. Matra, c'est aussi de l'armement, des avions…

Nous, les gosses, n'avons pas vu passer ces missiles. Tout juste deux OVNI de la marque. La Matra Simca Bagheera, un coupé vaguement sportif avec trois sièges à l'avant. Que j'ai toujours imaginé bien inconfortable. Et dont le seul avantage fut probablement de permettre à la passagère de se tenir plus près du conducteur – ou au chauffeur de rêver que cela se produise un jour – que s'il n'y avait que deux sièges.
Et la Matra Espace, le tout premier monovolume, librement inspiré des vans américains. La première a disparu dans les oubliettes de l'histoire de l'automobile ; la seconde vit toujours – sous la marque Renault – et a créé le marché européen des monovolumes.

Guinness is good for you

8 février 2008

Mitsubishi

Il nous aura fallu un an certainement pour prononcer Toyota sans faute… et seulement six mois pour Mitsubishi.

C'est la même chose dans toutes les familles, l'aîné doit faire tout le boulot ; les suivants en récoltent les avantages.

On dirait le printemps

9 février 2008

Nivea

Le seul produit de beauté qu'il y avait dans la plupart des maisons ? La crème Nivea.

A une époque où les marques étaient bien moins nombreuses, Nivea était une valeur sûre.
La grosse boite ronde, d'un bleu profond, l'inscription en blanc dessus.
La boite ouverte, le miracle de cette blancheur parfaite et la lourdeur de cette crème sous les doigts. Une subtile odeur de propre, de doux et de frais.
C'était le remède miracle. Une irritation. Nivea. Un début de coup de soleil. Nivea. La peau sèche. Nivea encore.

Ils croyaient y trouver leur Dieu

10 février 2008

Pez

Le Pez, on le désirait. Quand on l'avait, on était toujours déçu.

Rappelez-vous. Un distributeur rectangulaire de plastique, surmonté d'une tête à l'effigie d'un personnage (de Disney la plupart du temps). Basculez la tête vers l'arrière, il vous offre un petit bonbon (pardon : une chique, disions nous).
Mais, déception totale. L'opération est totalement stupide et de plus ne fait aucun bruit à part, au fil du temps, un vague grincement de ressort. L'appareil de plastique léger n'a aucun attrait.
Sans oublier le contenu. Un vague agglomérat de matière sucrée, si légèrement parfumée que tous les goûts se confondent sans qu'on ait même l'occasion d'en préférer aucun.
Pourquoi donc tant de gosses ont-ils cassé les pieds de leurs parents pour en avoir ? Et comment se fait-il que l'on en trouve encore ? J'y verrais bien une démonstration supplémentaire de ce que les gosses sont vraiment stupides !

Coucher de soleil sur la drève

11 février 2008

RTT

Quand je serai grand, je travaillerai à la RTT, comme mon père ! Et toi ? A la poste, comme ma mère !

La RTT, c'était la Régie des télégraphes et des téléphones, du temps où il y avait encore le télégraphe… et où c'était encore une régie. Devenue depuis Belgacom.
Le type même de boulot qui engageait pour la vie… Que l'on pouvait même croire héréditaire. A une époque où ce genre d'idées pouvait encore avoir cours. Papa travaille chez machin… le gamin travaillera chez machin aussi !
Pas vraiment comme aujourd'hui où seuls les chômeurs voient parfois leurs enfants leur succéder dans la fonction ! On pourrait évidemment leur souhaiter mieux !

Sortie des classes cycliste

12 février 2008

Saint Michel

Parmi les cigarettes belges, j'avais un regard particulier pour les Saint-Michel vertes.

Et s'il y avait des vertes, il devait bien y en avoir d'autres couleurs ? Des rouges je crois.
Pas Bruxellois pour un sou, j'aimais le blason. Saint-Michel terrassant le dragon. Tout de noir.
Et puis le vert. Vif. Puissant. Le seul de l'étalage de cigarettes. Couleur normalement réservée, mais dans des tonalités plus dignes et plus anglaises, à certains cigares.
Et pour les avoir manipulés, alors que gamin j'aidais à l'épicerie, je ne peux oublier ni la souplesse du paquet – ceux d'alors n'étaient pas encore les boites de cartons inaugurées par les marques américaines – ni l'arôme du tabac qui s'en échappait. Je l'associais à l'odeur d'un grenier en été, ou à celle de feuilles mortes une chaude soirée d'automne.

Une journée dans la brume

13 février 2008

Simca

Il en va des marques comme des humains. Certaines laissent des traces, d'autres sont si vite oubliées.

Simca était pourtant connue. Répandue. Réputée même à une époque. La Simca 1000, la Simca Bagheera. Des images qui restent pour ceux qui les ont connues. La voiture familiale, celle du dimanche. Mais aussi celle un peu sportive du jeune qui rue dans les brancards. Pas trop jeune tout de même, parce qu'à cette époque, ils n'avaient pas d'argent pour s'acheter une voiture. Même pour nos parents, c'était un achat difficile.
Vouée à l'oubli par la dissolution dans d'autres marques. Matra Simca, Simca Chrysler… puis plus de Simca du tout.

Saint Valentin a de l'humour

14 février 2008

Spa citron

Evidemment qu'on connaissait le Coca – ce n'était pas la préhistoire –. Mais la boisson rafraichissante, c'était le Spa citron !

Le Coca, c'était une sorte de médicament. A boire en petites quantités, sinon on ne dormait pas. Ou bien alors comme remède contre le mal de la voiture.
Le Spa citron, c'était autre chose. On pouvait en boire tout un verre. Voire même, dans les grandes occasions, espérer qu'il y en ait plus encore. D'ailleurs, Spa, ce n'était pas très loin. On passe le circuit, le village de Francorchamps, la Fagne de Malchamp et on y est. L'eau de Spa – et le Spa citron par conséquent – étaient pratiquement des productions locales. Donc garanties bonnes !
Sans oublier le petit bonhomme de l'étiquette, qui semblait jouer à saute mouton sur une fontaine.

Encore juste assez de clarté

15 février 2008

Uhu

Pour les anciens, il y avait la colle arabique. Pour les petits, la colle blanche – dans de petits pots, à manipuler avec une sorte de cuillère –. Pour les grands, la colle UHU.

Passer de l'une à l'autre était une véritable promotion.
Oubliez la première, elle coulait, elle était franchement ringarde.
La seconde ne collait que le papier, la dernière collait tout ! La seconde s'enlevait facilement des vêtements, la dernière était une catastrophe pour nos mères ! La seconde séchait minablement sur le banc, la dernière séchait lentement en de subtils montages qui ne perdaient que très progressivement leur souplesse !
Quant à l'accusation de servir de drogue à des élèves frustrés de paradis artificiels plus puissants, peut-être. Ce qui est sûr c'est que j'en ai vu aussi adeptes de la colle blanche. La petite cuillère ne servait plus à l'appliquer. Tout juste à la manger. Par pots entiers !

Le dernier à sortir éteint

16 février 2008

Quinconce

Les Betterfood sur la tartinière étaient disposés en quinconce, de même que les Legos dans nos constructions.

Et pourtant je ne me souviens pas avoir entendu ce mot dans d'autres bouches que les nôtres. Pas non plus de l'avoir lu (ou si rarement que je l'aurais oublié).
Les institutrices, nous prenant sans doute pour des idiots ou des illettrés – à moins que le français ne leur fasse défaut – ont toujours insisté pour nous corriger, et voulaient absolument que nos Betterfood et Legos soient pour elles disposés en zigzag ou à califourchon.
Et zut ! En quinconce je vous dis !

Les patineurs de la nuit

17 février 2008

Vim

La boite de Vim avait de petits trous !

La poudre à récurer Vim est veille comme le monde. Ca ne m'étonnerait pas que les femmes des cavernes qui n'aimaient pas l'odeur de Sidol l'aient déjà utilisé pour tenter d'enlever les crasses que leurs hommes faisaient dans les grottes de Lascaux et d'ailleurs.
Et elle est toujours là. Sur les étagères de nos grands magasins et sous les éviers de nos cuisines.
Par contre, le coup des trous, nous on l'a bien remarqué.
Avant, il y avait de petits trous… donc, la poudre sortait doucement, calmement de la boite. Il arrivait même qu'il faille insister un peu. Cela ne dérangeait personne, sauf les affaires des producteurs.
Et puis un jour, la taille des trous a explosé. Donc la poudre sortait facilement. Très facilement. Trop facilement.
Si certains s'y sont laissé prendre, ce n'est pas le cas de ma mère. A malin, malin et demi. Au lieu d'enlever l'ensemble de l'adhésif qui recouvrait les trous au moment de l'achat, soigneusement, avec un petit couteau, elle le tranchait au milieu… et n'avait donc que la moitié des trous.
Et tant pis pour monsieur et madame Vim ! Ma mère veillait, ils ne feraient pas fortune sur son dos.

Chez son coiffeur

18 février 2008

Dinosaure

Un gamin ou une gamine demandait à ma mère. « Dis Lucie, tu est vieille ? ». Elle, sur un ton normal : « Oui ».
Lui, insistant : « Très vieille ? ». Elle, intriguée : « Euh, oui ! ».
Lui, très insistant : « Très, très vieille ? ». Elle, définitivement interloquée : « Pas vraiment ! Mais qu'est ce que tu veux dire ? ».
Lui, direct : « Est-ce que tu as connu les dinosaures ? »

Pour ce gamin, ou cette gamine, c'était raté. Il ne pourra jamais raconter sa discussion avec quelqu'un qui a connu le temps des dinosaures.
Mais, quand j'y repense : une de mes grand-mères est née en 1895. Elle m'a raconté l'avion, son premier avion, qu'il venait de là et qu'il est allé vers là. La voiture et le dirigeable. Le bouvier qui menait les bêtes du village sur la Fagne. Sans oublier évidemment « Lu bierdji Gillet. Cis qui n'aveu qu'one bresse. » (Le berger Gillet, celui qui n'avait qu'un bras). On n'a pas parlé des deux guerres qui lui ont fait changer trois fois de nationalité sans quitter son village. En 1890, cinq ans avant sa naissance, c'était la bataille de Wounded Knee… Et en 1910 (elle avait 15 ans), Buffalo Bill et ses indiens s'exhibaient en Belgique.
Ou à cette autre grand-mère, née en 1891, et qui me racontait ses pérégrinations de jeune femme enceinte sur le fleuve Congo au tout début des années 20.
Questionnez les vieux – et les moins vieux aussi –. Tous les récits de première main sont inévitablement condamnés à disparaître. Ils sont nos dinosaures.

J'ai pas tout compris

19 février 2008

Vendredi

Vendredi, jour du poisson !

Le jeudi, le poissonnier passait dans la rue. Et à certains endroits il le fait encore. Apportant le poisson tout frais d'Ostende.
Je me souviens bien de la sole, de la plie. Délicieux. Bien moins des autres variétés qu'on pouvait acheter alors. En tout cas, je n'aimais pas les crevettes.
Tous les vendredis, par décret religieux, on mangeait donc du poisson. Et consommer de la viande aurait – en un certain temps – été comme violer le ramadan pour un musulman. Rien de gravissime, mais impie surement.
Ce qu'on violait surtout alors, c'était la coutume plus que la religion. Une manière établie de vivre et de faire. C'eut été comme manger le dessert avant la soupe. Voire souper en regardant la télévision.
Inconcevable !

SAS sur le tarmac de Copenhague

20 février 2008

Fil à linge

Le lundi, le fil à linge s'habillait de frais.

Un seul jour pour la lessive ? Vous n'y pensez pas, des monceaux de linge s'accumuleraient ! Et dépendre de la météo pour le séchage ? Nous vivons en Belgique tout de même, soyez sérieux !
Le fil à linge a donc disparu de nos paysages du Nord. Il ne figure plus qu'au rang des curiosités touristiques de Naples et autres villes italiennes. Ou bien de charge anachronique pour ceux qui font du camping.
Et pourtant, le fil à linge, c'était tout un monde à explorer.
Un terrain de jeu. Pour se cacher, au risque bien réel de faire tomber le linge, et de devoir en assumer les terribles conséquences.
Un reflet indiscret de ce qui se passe dans la maison. Si « on lave son linge sale en famille », pour les sécher, le grand et le petit linge sont bien exposés aux regards de tous.
Le lieu de l'insolite parfois. Quand par exemple les draps de lit encore humides, pris par le grand gel, sont devenus comme des tôles étranges. En les pliant on pensait briser une immense hostie.
Sujet éternel de gags et de clins d'œil pour le cinéma et la bande dessinée enfin. Avec des histoires drôles et d'autres qui l'étaient bien moins tant elles étaient éculées.
Tout un univers disparu. Comme une forêt qui aurait existé dans chacun de nos jardins. Et qui toutes, en une nuit, sans qu'on s'en aperçoive, auraient disparu à jamais !

Train train ? Non ! Tram tram !

21 février 2008

Tinne

Il nous est arrivé de prendre notre bain dans la tinne.

La tinne, c'était un grand bassin de fer blanc (j'imagine que ça vient de tin, en anglais fer blanc. Mais alors, c'est qu'il m'aura fallu 50 ans pour le comprendre).
Un matériau qu'on ne rencontre plus que chez les fleuristes et autres décorateurs, pour faire joli. Il y avait pourtant aussi le seau en fer, les bidons de lait à la ferme et probablement d'autres objets que j'ai oubliés.
Mais la tinne, c'était vraiment un objet important tout autant qu'encombrant !

Sourire ravageur

22 février 2008

Crieur public

C'est un des souvenirs les plus étranges qu'il me reste. La certitude d'avoir, au moins une fois, entendu le crieur public.

C'était au coin de la route de Falize et de la rue Lebière. Et je ne devais pas être bien grand à l'époque.
Je n'ai plus aucun souvenir ni du bonhomme, ni de ce qu'il annonçait. Le crieur public annonçait les événements dans les quartiers alors que personne n'avait la télévision et que la radio ne transmettait évidemment pas nos nouvelles d'intérêt local.
Alors ? Une décision communale ? Un décès ? Ou bien alors quelque chose en rapport avec le carnaval ?
Aucune chance de jamais le savoir. Ma mémoire est gommée.

Promesse de fleurs prochaines

23 février 2008

Carrousel

Chaque année, nous montions les carrousels avec les forains.

Au train où vont les choses, dans 10 ans, les enfants de nos enfants ne connaîtront que les manèges des Français. Alors qu'un manège, c'est un truc pour les chevaux. Un carrousel, c'est une machine qui tourne, avec des voitures, des camions de pompiers et des fusées. D'ailleurs, les chevaux, c'est juste pour les filles. Les garçons ne vont jamais au manège !

Atomium cinquantenaire en belle forme

24 février 2008

Electrophone

Tourne disque, pick-up ou électrophone, c'est du pareil au même !

A l'heure du mp3 et autres Ipods, mon électrophone fait décidément vieillot. Tout autant que sa musique.
Quand j'étais gamin, on ne disait déjà plus pick-up, trop américain. On disait normalement tourne disque. Pas encore platine, plus tard réservé aux installations Hifi. Mais on disait encore souvent électrophone.
Vieillot ? Alors, pourquoi tant de morceaux actuels utilisent-ils le son crachotant des radios anciennes, et les échos de l'aiguille sautillant sur de mauvais disques vinyls voire de rouleaux de phonographes ?
Pas seulement pour inscrire les choses dans le passé. Mais aussi parce que ce son est tellement plus chaud – même bien moins parfait – que celui produit par nos froides méthodes actuelles. On oserait presque dire qu'il a quelque chose de naturel.

25 février 2008

Angleterre

L'Angleterre était une île !

Ponts et tunnels ont changé le monde tout autant que certains grands canaux avaient marqués les époques précédentes.
Il y avait l'avion, bien entendu. Mais j'ai fait mon baptême de l'air à passé 23 ans. Et d'autres, de ma génération, auront sans doute dû attendre bien plus longtemps encore. Ou ne l'ont pas encore fait.
L'Angleterre était donc bien une île, que l'on n'atteignait qu'en bateau. Quand la mer n'était pas trop mauvaise. Ou quand le Herald of Free Enterprise ne faisait pas la culbute au moment de quitter la Belgique. L'hydroglisseur, lui, était un truc pour riches, aussi vite abandonné qu'inventé.
On en a donc rêvé, à ce jour où on arriverait à Londres à pied sec. Des années. Des décennies. L'idée d'un tunnel était de celles qui revenaient régulièrement. Tellement régulièrement et avec tellement peu de suites que personne n'y croyait plus vraiment.
On croyait à la possibilité d'un tunnel sous la Manche comme on croyait qu'un jour l'an 2000 arriverait, avec toute la magie de la date et les fantasmes que nous nous faisions sur ce que serait la technologie à cette époque.
On y croyait, comme on aurait cru à la possibilité de mettre le pied sur la lune. Un truc tellement hors de portée de nos esprits, autant hors la mesure des moyens techniques que nous pouvions penser, que l'on ne pourrait, finalement, qu'être un peu déçu, au moment où notre rêve s'accomplirait.
Nous nous étonnons toujours, lorsque surviennent de tels événements qu'ils arrivent si tôt, comme pour nous surprendre. Puis nous trouvons bien vite banal ce que nous avons si longtemps attendu.
Mais heureusement, même accessible en voiture et en train, l'Angleterre ne fera sans doute jamais vraiment partie du continent européen. L'insularité n'est plus maintenant dans la nature mais dans ses habitants, moins visible mais tout aussi profonde !

Une chique à la menthe

26 février 2008

Bonbon

J'aime les bonbons avec de la confiture au milieu !

Un bonbon, c'était un biscuit.
Les meilleurs ? A chacun ses goûts. Pour moi, les sablés ronds, avec de la pâte de fruit au milieu. Et puis les café glacé, au sucre glacé profondément parfumé de moka.
Mais il y avait aussi des tas de biscuits qui ne s'appelaient pas bonbon : les biscuits militaires, les petits beurre, les spéculoos, les printen…
Vous ne vous y retrouvez pas ? Nous on s'y retrouvait très bien !

Quel Don Quichotte ...

27 février 2008

Chique

Tu me donnes une chique ?

Une chique, c'était un bonbon ! Mais il faudrait le son pour profiter de l'accent. On n'est pas bien loin de chèque…
Nous n'utilisions pas le mot juste ? Risquerait-on de confondre avec la chique de tabac ? Vous m'avez bien regardé ? Vous me donnez quel âge ? A part dans les livres de Lucky Luke, je n'ai jamais vu personne chiquer, pas plus que je n'ai vu de tabac à chiquer. Donc, d'où pourrait venir une quelconque confusion ?
Retour donc au rayon souvenirs ! Sur le chemin de l'école, ceux qui avaient de l'argent passaient au magasin, pour faire leur provision de chiques, chiquelettes, poudre sûre (bien prononcer "poût'sûre" s'il vous plait) et autres friandises.
Vendues à la pièce – comme sur les trottoirs de Dakar ou de Ouagadougou – s'il vous plait ! Dans de grands bocaux. Sous le regard soupçonneux de l'épicière ou de l'épicier. Et dès qu'il y avait deux enfants dans le magasin, ses yeux s'essayant à les suivre simultanément lui donnaient un air de caméléon !

Il les croque avant qu'ils ne soient condamnés

28 février 2008

La dame des téléphones

Quand on avait actionné la manivelle, on obtenait la dame des téléphones.

Avant le GSM il y avait donc le téléphone fixe, avec un clavier. Avant le clavier, le téléphone à cadran rotatif. Et avant le cadran rotatif le téléphone à manivelle. Et avant le téléphone à manivelle, les Belges vivaient dans les cavernes !
Quand on tournait la manivelle, la dame des téléphones décrochait. Vous demandait qui vous vouliez appeler – comme dans le sketch de Fernand Reynaud, pas vraiment le 22 à Asnières mais par exemple le 575 à Malmédy –. Elle vous mettait en communication, et le tour était joué.
Dans les entreprises, c'était la même chose. On obtenait le central qui vous connectait vers la personne que vous appeliez en branchant des câbles dans un grand tableau.
Mais peu importe la technique. Il y avait donc une dame derrière le téléphone.
Peut-on l'imaginer aujourd'hui ? Ne parlons pas des téléphones, où tout est automatique, mais même mon banquier est remplacé par un guichet automatique. Savez-vous qu'il y avait aussi un pompiste, qui mettait l'essence dans votre réservoir; pas besoin de sortir de sa voiture. Qu'il y avait aussi un poinçonneur – je crois qu'on l'appelait le contrôleur – dans le bus, qui validait votre ticket ou vous en vendait un.
Mais le plus amusant, avec la dame des téléphones, c'est – puisqu'on ne la voyait jamais – qu'on pouvait l'imaginer comme on voulait. Pour ma part, je la voyais grosse, très grosse, avec de gros doigts et un bon gros sourire de grosse, et de longs cheveux gras de grosse !
Et tant pis si elle était petite et maigre. Pour moi, elle sourira pour toujours, mille fois plus que n'importe quelle voix automatique !

Suivez la flèche

29 février 2008

Epicier

Le matin, l'épicier partait sur son lourd vélo noir pour livrer les clients.

Il portait un cache poussière d'épicier. Gris. Et une tête d'épicier. Grise aussi et chauve. Il semblait autant faire partie de son épicerie que les rayonnages ou la caisse enregistreuse. Chaque jour il livrait ses clientes – évidemment, les hommes étaient au boulot pendant la journée, seules les femmes et les pensionnés étaient à la maison – sur son vélo d'épicier. Une sorte de monstre avec un plateau pour les colis à l'avant.
Un enfant aurait pu y tenir un instant, mais en fragile équilibre seulement et trop loin du sol pour que ce soit agréable bien longtemps. Le vélo de l'épicier n'était vraiment pas un jeu.
L'épicier, le facteur et d'autres encore visitaient chaque jour vieux et moins vieux. Le courrier, les denrées livrées s'accompagnaient d'une plaisanterie, d'un bout de conversation. Et le quartier semblait alors être redevenu un village.

Jardin d'hiver

1 mars 2008

Farde

Pour un fin dossier, ne dites pas chemise, dites farde, et pour une cartouche de cigarettes, dites farde aussi.

Google me propose d'essayer aussi classeur ! Mais un classeur, c'est plus gros. Une farde, c'est fin, compact. Et franchement, je préfère farde.
En plus, farde, c'est un mot pour faire rêver et voyager. C'est un mot arabe pour un colis porté par les animaux de bât ! Du tabac, du papier, rien que des matières précieuses et magiques.
Laissons donc les cigarettes françaises être livrées, très militairement, dans des cartouches… Et les feuilles volantes de leurs petits élèves être ordonnées strictement dans des classeurs… Chez nous l'un et l'autre continueront, je l'espère, à nous être livrés par des chameliers, dans des emballages aux odeurs de miel, d'épices et de soleil !

Hall d'arrivée

2 mars 2008

Gai

J'ai bon, c'est gai !

Riez. Riez si vous voulez. Grand bien vous fasse.
J'ai bon vous fait rire… et gai est pour vous synonyme d'homosexuel ? Après notre vilain accent nous faudra-t-il à son tour renier tout à fait notre langue pour la conformer à l'idéal parisien ?
Les localismes, les accents et les patois sont comme des épices pour la bouche et les oreilles. Enlevez les et vous consommerez une langue surgelée ou en conserves. Combattez-les, et c'est le sel que vous supprimez de tous vos plats. Méprisez-les, et vous vous condamnez en même temps que nous à l'éternel fast-food de la pratique du bon français de Paris !

Je garde donc mon c'est gai, pour dire que je m'amuse, que je suis bien, que j'ai bon. Je le garde parce je m'y sens si bien que j'y reviendrai si on me le permet. Je le garde enfin pour la simplicité de la déclaration. Que voudriez vous que je vous dise à la place : c'est amusant ? c'est plaisant ?
Non. C'est gai !

Décrottoir

3 mars 2008

Heyes

Le 6 janvier, nous les enfants allions faire les heyes de maison en maison.

Pourquoi faut-il donc absolument que les enfants d'aujourd'hui emboitent le pas aux petits Américains pour copier leurs, très commerciales, coutumes de halloween. Revêtent des costumes de supermarché. Et tentent d'imiter péniblement ce qu'ils ont vu – en version doublée évidemment – dans les films.
Pour notre part, chaque année, le 6 janvier nous ne manquions pas d'ailler heyi (ou faire les heyes).
Sur le pas des portes, dans le soir qui tombe si tôt à cette époque, nous chantions – en wallon naturellement – notre chanson. « Binamé nosdames no v'nan heyi… » et la suite à l'avenant. La chanson disait que c'étaient les rois mages qui nous avaient envoyés – ou, quand nous serions plus grands, une version légèrement modifiée, prétendant que c'était plutôt l'abbé Wimbomont qui nous envoyait, responsable des collectes pour les missions, et grand « bribeux » (mendiant) de tous les instants –.
En retour, nous recevions quelques chiques, et si rarement une pièce de monnaie – pas vraiment appréciée –.
Et si j'ai longtemps cru que heyi était synonyme de mendier... l'Internet m'a enfin démenti, m'apprenant que les heyes c'est l'équivalent wallon des Christmas carols anglais, les chants de et autour de la Noël.
Mais j'ai été plus heureux encore lorsqu'un jour, il y a une bonne dizaine d'année, j'ai pu voir une photo de gosses suivant exactement la même tradition. Et s'en allant de maison en maison ce même 6 janvier. C'était dans le Standaard magazine. Et cela se passait dans la campagne flamande. Me laissant donc croire que le petit Flamand pourrait partager certaines coutumes avec le petit Wallon... malgré tous les stupides discours séparatistes, rattachistes, racistes et nationalistes.
Et que les particularités locales seront donc un jour peut-être l'occasion de rencontres fertiles plutôt que de divisions stériles !

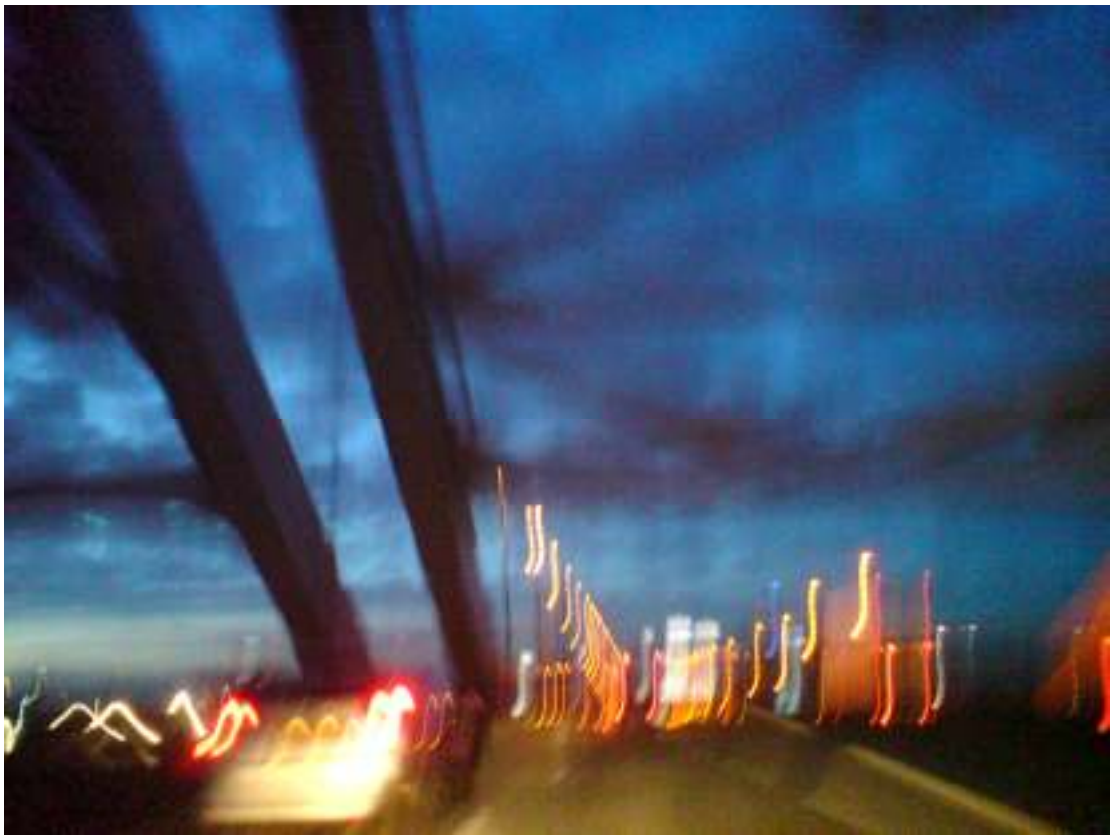
Printemps avorté

4 mars 2008

Interlock

Interlock, dralon, nylon, velours, jersey, pilou, tergal,…

Ce sont les sept qui me viennent immédiatement à la mémoire. Mais nous en connaissions d'autres, des noms de tissus.
Il est vrai que notre mère – comme tant d'autres à l'époque – cousait tout ou partie de nos vêtements. Et que mon père, en bon Verviétois, avait fait des études textiles.
Mais ce n'était pas tout. Les vêtements n'étaient pas simplement des objets qu'on achetait, qu'on utilisait si peu de temps, et puis que l'on jetait.
Faits à la maison, ou hérités d'un cousin plus âgé, même neufs ils avaient déjà parfois une histoire et gardaient une origine. Made in China ne figurait alors sur aucune étiquette. Ils venaient donc bien de quelque part, et surtout de quelqu'un. Comme les costumes de mon père, taillés sur mesure. Un luxe aujourd'hui. La norme à l'époque.



Un pont trop loin

5 mars 2008

Juke box

Tous les 45 tours récents étaient présents dans le juke-box de la piscine.

Dans les cafés d'alors, il n'y avait pas de musique de fond. Pas de radio, pas de télévision allumée en permanence.
Alors parfois, quelqu'un se dirigeait vers le juke-box. Enfournait quelques pièces. Sélectionnait ses morceaux. Et retournait à sa place.
Pour nous les gosses, ce n'était pas tant la musique qui nous attirait que la précision de la mécanique qui se mettait en route. Un bras prélevait le 45 tours, le posait sur le tourne disque dans le bon sens (eh oui, un 45 tours, comme un 33, avait deux faces) et la musique commençait. A la fin du morceau, le disque était rangé à sa place et le suivant le remplaçait. Pas besoin de Wurlitzer somptueux, n'importe quel juke-box était comme un miracle de technologie, comme apporté là par quelque civilisation extra-terrestre.
Quant aux morceaux. Je ne me souviens que de variété française. Sirupeuse à souhait : « Pour un petit tour, au petit jour, entre tes draps… pour un petit tour, au petit jour, entre tes bras… la, la, la, lala, la lalala… » Ou plus animée : « Si j'avais un marteau… » … Que de toute manière nous n'entendrions jamais à la maison.

A la baguette

6 mars 2008

Képi

Sur les vieilles photos, les gendarmes portaient un képi ridicule, de forme indéfinissable, et bien plus haut que sa version actuelle.

Ridicule, c'est vrai, mais les couvre-chefs insolites font bien partie du charme des vieilles photos, et les inscrivent immédiatement dans leur époque.
Je ne me rappelle plus l'avoir vu sur la tête d'un gendarme, c'est vrai.
Mais par contre, une des saynètes de la remise des prix alors que j'étais en maternelle, présentait bien la chanson des petits gendarmes. Et ils portaient bien des imitations en carton de tels képis.
Et c'est surtout la photo de ce couvre chef qui a marqué ma mémoire. De rois ou de ministres, d'événements dramatiques ou de crimes. Des grandes grèves de 60 peut-être aussi.
Quick et Flupke étaient associés au casque du gendarme ? Notre génération sera peut-être un jour associée à ce képi.

Poudre sûre

7 mars 2008

Lithinée

A Verviers, on buvait de la lithinée.

Chez mes cousins des Hougnes, on ne buvait pas l'eau du robinet comme ça. On y ajoutait de mystérieux sachets de lithinée.
Rituel bizarre pour nous qui étions habitués à une eau particulièrement pure, descendant tout droit du plateau des Hautes Fagnes.
D'autant plus que la leur aussi venait des Fagnes… mais, distribuée dans de vieilles tuyauteries en plomb elle était pratiquement imbuvable. Tant pour son goût détestable que par sa charge de métaux délétères.
Mais, poison ou pas, à l'époque, on buvait encore bien de l'eau du robinet. Elle n'était pas encore – comme aujourd'hui – tant saturée en chlore que l'on a l'impression de boire de l'eau de javel !

Email et carrelages

8 mars 2008

Meules

Au moins une fois l'an, les meules de foin poussaient dans les prairies.

Trois perches dressées, comme pour une tente d'indien. Le foin séchait sur les meules. Sortes de champignons qui émergeaient de temps en temps sur les prairies. Avec la mécanisation, elles ont disparu, et le foin en vrac a laissé sa place au foin en balles.
Reste-t-il encore l'un ou l'autre fermier qui résisterait à la nouvelle mode ? Si c'est le cas, ils sont tellement rares que je peux facilement compter celles que j'ai vues « récemment ».
Une fois, peut-être deux mais pas plus, dans ma rue. Un ridicule bout de prairie agrémenté de deux arbres, obstacles rédhibitoires à la mécanisation. J'y ai bien vu quelques meules, entre 91 et aujourd'hui… mais plutôt du côté de 91.
Une autre fois encore, plus récemment, sur un bout de prairie particulièrement enclavé, du côté de Roeselare. C'était il y a au moins 4 ou 5 ans… et je n'ai pas eu l'occasion de mener une nouvelle expédition anthropologique dans ce coin.
Une dernière fois enfin, il y a un an ou deux, aux Pays Bas, du côté de Valkenswaard, au sud d'Eindhoven…
N'oubliez donc pas, la prochaine fois que vous voyez une meule de foin. Arrêtez-vous. Prenez-la en photo. Retournez-y éventuellement avec vos enfants ou vos petits enfants. Prévenez la presse et la télévision. Arrêtez les voitures et ouvrez un blog !
S'il n'est pas déjà trop tard, il est vraiment grand temps !

Ruelle d’un autre temps

9 mars 2008

Nondidju

Crénondidju de nondidju !

J’ai beau chercher. J'en trouve difficilement d'autre, car, du côté des jurons et des noms d’oiseaux, notre vocabulaire était bien pauvre à côté de celui des nouvelles générations.
Les injures ? Flamind (Flamand), ou pire mâssi flamind (sale Flamand), èwaré (égaré, fou), biesse (bête)… Les jurons ? Je ne trouve que : nondidju !
Et encore fallait-il bien veiller au contexte et à la cible. Le moindre pas de côté, et c’était la baffe garantie, la fessée, l’heure dans le coin, le au lit sans souper, ou le va manger dans l’escalier de la cave !
Je n’ai donc jamais eu l’occasion de traiter mon père de con, ma mère de putain, mon prof d'enfoiré, ni mon voisin de pédé. Mais je ne m’en porte pas plus mal pour autant je crois !

Les branches comme des bras dans la tempête

10 mars 2008

Objecteur

Service civil ou militaire ? Civil évidemment pour les objecteurs de conscience.

A une certaine époque, se tourner les pouces pendant un an dans une caserne, c'était servir son pays. Par contre travailler à la protection civile, dans un mouvement de jeunesse ou toute autre organisation sociale pendant deux ans, était un peu traitre à la patrie. Et il fallait donc bien le faire sentir à ces fameux objecteurs de conscience.
Fallait-il donc que ces empêcheurs de tuer en rond n'aient pas compris que nous étions en guerre ? – la rengaine actuelle de George W Bush, qui nous parait relever de la manie pathologique, était alors la norme –. Contre le communisme évidemment. Et le communiste (le couteau entre les dents) qui nous épiait de derrière son rideau de fer.
Les militaires eux, n'avaient d'objections que quand il était question de partir en opérations. Il fallait les voir pleurer à chaudes larmes devant les caméras de télévision lorsqu'ils étaient envoyés au Congo/Zaïre ou ailleurs pour aller sauver nos compatriotes. Prétendant que ce n'était pas pour ça qu'ils avaient rejoint les para-commandos. A croire qu'ils pensaient s'engager dans l'Armée du Salut quand ils ont signé leur contrat !
L'objecteur de conscience était donc le pigeon de la farce. Exploité tout autant que méprisé. Mais au bout du compte, c'est lui qui a eu raison. Le service militaire a été aboli !

Une dynastie purement décorative

11 mars 2008

Pièces à trous

Dans le fond de nos boites de jouets, quelques pièces à trous.

Les pièces de 20, 25 et 50 centimes représentaient un mineur. Mais trainaient encore, ça et là, quelques pièces à trou.
Je ne me souviens pas en avoir utilisé pour faire des achats, mais je sais, pour l'avoir lu sur Internet, qu'on en a encore produit jusqu'en 47… Né 12 ans plus tard, ce n'étaient donc à l'époque pas vraiment des antiquités.

Le saint en cage

12 mars 2008

Quilles

Ce week-end on joue aux quilles et au billard.

Et non, tout ne vient pas d'outre-manche et lancer une balle pour renverser des quilles est un jeu que les parents de nos parents – et encore bien des générations avant eux – pratiquaient quand il n'était pas du tout question de bowling.
On jouait alors aux quilles. Et dans de rares endroits on le fait encore.
Mais le bowling les a balayées de nos habitudes et bientôt de notre vocabulaire. Et l'exotisme de l'appellation anglaise les aura bientôt gommées de nos mémoires.

Rue sans haine

13 mars 2008

Ruban de machine à écrire

Une pression sur un curseur, et la machine passait du noir au rouge, par la magie du ruban bicolore.

Le temps des machines à écrire classiques est bien loin maintenant.
Dès avant la généralisation de l'ordinateur, dans les années 70, elles avaient d'ailleurs déjà été submergées par l'arrivée des machines IBM à boules.
Faut-il donc en rappeler le principe. Le papier est maintenu sur un chariot qui se déplace de droite à gauche, au rythme de la frappe. Chaque touche du clavier commande une tige qui vient frapper le ruban. Qui lui-même imprime le papier.
Et ce ruban de tissus était donc, d'habitude, rouge et noir.
Quand on le mettait en place, ou quand on le rembobinait, on s'en mettait évidemment plein les doigts. Mais cela faisait partie des charmes de la dactylographie ! Pour corriger ? Il suffisait de tout reprendre à zéro… Et pour les exemplaires multiples ? Le papier carbone…

Un bout de village dans la ville

14 mars 2008

Saut ventral

Pour le saut en hauteur, nous pratiquions le saut ventral.

L'alternative, bien moins efficace était le saut en ciseau. Donc, en compétition, personne n'aurait pensé à sauter autrement. Et ils franchissaient encore 2 mètres 33 en 1977 avec cette technique.
Quel ne fut donc pas notre étonnement quand un jour – aux jeux olympiques de 1968 – un certain Fosbury au moment d'arriver à la latte, se retourne et saute en arrière. Comique. Mais redoutablement efficace. En quelques années, le saut ventral avait disparu des concours.
Et pourtant, il avait un certain charme et bien de l'élégance. La course vers le sautoir : l'obstacle en ligne de mire. La première jambe qui s'élance. Le corps qui roule autour de la barre. Le nez, les yeux qui la tutoient. La deuxième jambe qui suit, qui passe, ou ne passe pas. La chute sur le matelas et la latte qui tiendra, ne tiendra pas !

Et la campagne à la ville

15 mars 2008

Thierry la fronde

Le héros de série télévisée le plus ridicule de tous les temps, avec ses collants de ballet, c'est bien Thierry la Fronde.

De 63 à 66 il en aura pourtant allumé des lumières d'intérêt dans les yeux de son public. Si les Américains avaient leurs Batman, Superman et autres la France et la Belgique francophone avaient Thierry la Fronde. Une série culte. Une des rares références télévisuelles de l'époque. Et une musique – ta tata ! – qui trotte encore dans la tête de tous ceux qui auront vécu cette époque.
Un véritable phénomène. Une longévité exceptionnelle.
Le nom de son acteur principal – Jean Claude Drouot – est sans doute oublié de la plupart des téléspectateurs d'alors, qui n'auront jamais reconnu que Thierry la Fronde dans tous les rôles qu'il aura pu endosser par la suite.
Mon petit frère en était fou. Moi, franchement, nettement moins. Je dois avouer n'en avoir vu que quelques épisodes qui ne m'ont laissé de souvenir attendri que de la fiancée du héros. Mais s'il me fallait sélectionner aujourd'hui deux ou trois séries à revoir pour me replonger dans l'époque, sans contexte je retiendrais « Belle et Sébastien », « Les galapiats » mais aussi « Thierry la fronde ».

Margarine Solo

16 mars 2008

Union match

Toutes les allumettes étaient les mêmes à l'époque, à l'effigie d'Union Match / l'union allumettière.

La boite jaune avec son sigle en forme de flamme caractéristique. Bois teinté rouge vif. Soufre jaune. Les allumettes étaient dans toutes les maisons. Pour le gaz, le feu à charbon ou à bois. Les bougies du sapin de Noël.
Et pourquoi n'étaient-elles que d'un modèle ? Peut-être y avait-il un monopole à l'époque. Il y en avait tant d'autres – pour le téléphone, l'électricité, la radio –. Mais franchement je n'en sais rien. Ce n'était pas le genre de choses auxquelles s'intéressait un gamin.
Ce dont je me souviens seulement c'est que, quand on voyageait, c'était une des choses qui changeait : les allumettes. Comme la langue, les timbres, la monnaie et le préfixe pour les numéros de téléphone internationaux !

Chambre avec vue

17 mars 2008

Vêtements

Les vêtements se changeaient en fin de semaine seulement.

Les sous vêtements plus souvent, évidemment. Chaque jour sans doute. Mais pour le reste, il fallait tenter de rester propre le plus longtemps possible. Malgré nos jeux dans les bois et dans les prés. Les heures passées dans la poussière des trottoirs et au bord des caniveaux. Et lorsque plus tard une cousine de mon âge passera une année aux Etats-Unis, la grande nouveauté qu'elle ramena – et la plus difficile à faire à admettre ici – était bien qu'elle changeât quotidiennement de vêtements. Comme les Américains !
Mais où irait-on alors trouver tout ce linge, ces jupes et pantalons, ces chemises et polos, pour s'habiller chaque jour de frais ? Et d'ailleurs, été ou hiver, comment garantir que ce linge serait sec à temps ? Et repassé ?
D'ailleurs les culottes courtes et les jupes avaient bien moins de raisons de se salir que les pantalons. Nous prétendrons donc – un certain temps encore – garder, envers et contre la modernité américaine, nos bonnes vieilles habitudes.
Mais pas pour longtemps ! Il est vrai que la ville est tellement plus sale que la campagne !

Et quand la mer montera ?

18 mars 2008

Walkman

Le Walkman a été un élément décisif dans la guerre qui a toujours opposé internes et surveillants. Les uns en faveur de l'écoute clandestine de musique… les autres exigeant le repos le plus strict.

L'enregistreur à cassettes avait déjà franchement révolutionné les choses. Pensez donc, un enregistreur portable. Comme une radio pouvait l'être à l'époque.
Mais franchement, quand le Walkman est apparu, ce fut encore une autre chose.
Rien que son nom d'ailleurs. Oubliez baladeur. C'est un Walkman. Marque déposée peut être. Mais pour nous surtout un symbole d'une modernité en marche. On dirait qu'il ne peut jouer que de la musique pop… Jamais de classique.
Comme s'il y avait une incompatibilité de nature entre les deux.

Lèpre publicitaire

19 mars 2008

X (croix de Saint André)

Au passage à niveau, une croix de Saint André – juste un X en rouge et blanc – suffisait pour arrêter les voitures.

Les trains bien moins fréquents et plus poussifs qu'à l'heure actuelle, évidemment. Les automobilistes, sans doute beaucoup plus disciplinés. Et bien moins nombreux eux aussi. Mais il suffisait donc d'un simple X, barré de blanc et de rouge, pour que la discipline s'établisse. Que l'on veille à sa sécurité. Et que l'on passe seulement quand il n'y avait pas de train.
Quelle époque étrange nous vivions !

Premier jour de printemps

20 mars 2008

Yoghourt

Qu'est-ce qu'ils ont ces Français à parler de yaourt l'air pincé. On dit bien yoghourt, non ?

Yoghourt, yaourt ? Nous on disait yoghourt – en prononçant bien le D final s'il vous plait : yogourde ! –. En fait, les gens mangeaient plutôt de la maquée (prononcer maqueille !), bien de chez nous.
Et moi ? Rien de tout ça, alors ne me demandez pas de faire le choix pour vous.

Miss journal mouillé

21 mars 2008

Zaïre

Quand le Congo s'est renommé Zaïre, pour les coloniaux, c'est comme si, à nouveau, la colonie leur avait été enlevée.

Zaïre. On l'aura bientôt oublié tant on parle du Congo. De la RDC pour les habitués, ou ceux qui veulent vraiment éviter la confusion avec le Congo Brazzaville. De 71 à 97, notre (ex)colonie s'est donc appelée Zaïre… on a Zaïrianisé… Un épisode tragi-comique comme l'Afrique nous en a trop donnés pendant les dernières décennies.
Mais d'autres ont aussi changé leur nom. Combien de temps durera donc le Burkina Faso ? Avant de laisser peut-être à nouveau la place à la Haute Volta. Et le Bénin ? avant de se redire Dahomey. Ou le Zimbabwé ? Sans doute jamais renommé Rhodésie.
Finalement qu'importent les noms des pays ? Seuls comptent les gens qui y vivent. Et de pouvoir rejeter enfin, avec le vieux nom, des décennies de dictature. Mais là, je rêve !

Supermarché à l'américaine

22 mars 2008

Airelles

Je n'aimais pas la confiture d'airelles… Mais je peux au moins distinguer une airelle d'une canneberge, surtout lorsque cette dernière vient du Canada et a fait du bodybuilding.

Mais continuez donc à croire que vous mangez de la confiture d'airelles à Noël, cela ne fera jamais de mal qu'à la langue française.
Pour ma part j'ai appris à l'école que, dans la préhistoire, les cueilleurs/chasseurs avaient précédé les agriculteurs. Me voilà donc bien plus préhistorique que je ne le pensais. Car, la cueillette – bien plus que la chasse – ça nous connaissait.
Les airelles, cueillies sur la Fagne à grand peine. Les myrtilles, pratiquement aux mêmes endroits. Les jonquilles. Le muguet. Pour vendre ou donner. Les champignons des champs à l'automne. Les chicorées des champs (les pissenlits) pour la salade et les orties pour la soupe au printemps. Les prairies et les bois étaient des sources de nourriture pour les humains.
Et c'était délicieux !
On est bien loin là de ces fruits surgelés, exportés du lointain Canada.

Monsieur coyote est servi

23 mars 2008

Bout ferrés

Les souliers de ski avaient le bout ferré.

Je n'ai jamais cherché à savoir pourquoi, mais le bout des souliers de skis était recouvert d'une lame de métal. Je ne parle évidemment pas de ces véhicules extraterrestres que chaussent les skieurs de nos jours, mais bien des chaussures (quelque chose qui sert à marcher) que nous utilisions alors.
D'ailleurs, on pouvait utiliser des skis avec n'importe quelle chaussure. Mais, le chic du chic pour nous c'était évidemment la chaussure de ski. A peine différente des chaussures normales. L'avant un peu plus carré peut-être. L'arrière renforcé pour recevoir le tendeur de l'attache. Mais surtout, ces pointes ferrées.
Menaçantes dans la cour de récréation. Les coups de pieds n'étaient pas rares et celui qui portait de telles chaussures bénéficiait surement d'un avantage – au moins psychologique – non négligeable.
Ou simplement fières de leur apparence. Quelques coups de la pointe sur les pavés de la cour, pour bien faire entendre le son du métal. Un regard de côté pour voir si le public avait bien remarqué la merveille que l'on portait aux pieds. Puis quelques pas un peu raides – comme si les skis y étaient restés attachés, ou que la journée sur les pistes avait été bien longue – pour bien les mettre en valeur.

Le facteur sonne toujours deux fois

24 mars 2008

Cent dix

Oufti, quelle décharge ! C'est du 110 ou du 220 ?

Le 110 volts en Belgique, c'est vraiment la préhistoire. Si loin dans le temps. Se prendre une décharge électrique remettait bien les idées en place, évidemment… mais ce n'était rien de comparable avec le 220.
Il y a donc eu une période où il fallait faire attention. 110 ou 220 ? Et ne pas se tromper surtout avec un appareil 110, sinon, il grillait en quelques instants. Irrémédiablement le plus souvent. Parfois, par chance, c'était juste un fusible qui lâchait. Mais c'est bien loin tout ça. Pourtant, il suffit d'un petit saut vers les USA et on peut retrouver ce parfum nostalgique du 110 volts.

Comme un tableau d'Edward Hopper

25 mars 2008

Disques racontés

Le Petit Prince, raconté aux enfants par Gérard Philippe dans les années 50 est maintenant réédité en CD.

Alors que la télévision avait bien peu de place dans nos vies et que la radio ne s'intéressait pas aux enfants, les disques racontés étaient dans toutes les maisons… en tout cas, chez toutes les familles nombreuses.
Le Petit Prince, évidemment. J'aimais bien. Mais pas trop souvent. Et surtout, le Livre de la jungle, sur deux 33 tours, qui reprenaient 3 épisodes de l'histoire de Mowgli mais aussi – sur une face B – celle de Rikki-tikki-tavi, la mangouste.
A force de les écouter et de réécouter, on les connaissait par cœur… Et aujourd'hui encore, il m'arrive régulièrement d'entendre résonner dans ma tête tel bout de musique, telle réplique. Quand j'ai faim ? Je pense toujours aux Bandarlogs (à cause de Mowgli qui y crie : J'ai faim !). J'ai toujours été incapable de me souvenir de la moindre poésie pour l'école, mais je me souviens encore de répliques complètes de Darzee, l'oiseau tailleur…
Après sont venues les vies de musicien : Chopin, Bach je crois. Plus savant. Moins palpitant. J'y ai bien pris un certain gout de la musique classique… Mais franchement, Le livre de la Jungle, c'était autrement passionant !

Yellow submarine

26 mars 2008

Explosif

Rien ne se passait. Les flammes s'étaient arrêtées. C'est seulement quand Alain a fait mine de s'approcher que la pompe à vélo est partie comme une fusée. Terminant sa course avec fracas dans la porte des toilettes. L'explosif était bon !

Terrorisme ? Laissez-moi rire. Pour nous, explosif, c'était plutôt associé à résistance. Et c'était plutôt bien.
Des explosions, on en entendait régulièrement à la carrière, un peu plus loin dans la vallée. Mais ça, c'était vraiment du trop sérieux. Pas du tout pour nous.
Ce n'est pas un secret. Tapez antiherbe et sucre dans Google et vous trouverez d'autres références à cet explosif. Quand nous étions gosses, tôt ou tard, nous y sommes tous passé. La boite du petit chimiste, c'était trop cher et trop compliqué. Par contre, acheter un paquet d'antiherbe chez le droguiste, et un kilo de sucre à l'épicerie était à la portée de tous. L'occasion de faire surtout de belles flammes… des incendies spectaculaires dans la cour du patro… De constater ensuite que ça chauffait vraiment très fort, quand la bouteille de Coca qui contenait notre mélange terminait à l'état de galette de verre. Risqué finalement lorsque nous en venions à tenter la fabrication de pétards ou de fusées avec tout ce qui nous tombait sous la main.
Après le coup de la pompe à vélo, on a été refroidis. Et je ne me souviens plus qu'aucun d'entre nous ait encore été tenté de jouer à l'artificier.

Pédalo

27 mars 2008

Fumer dans le bus

Je suis né dans un monde qui sentait et goûtait le cendrier froid. Fumer dans les bus était normal.

Bus, trains, cafés, bureaux… il y avait des cendriers partout, qui sentaient le cendrier… le mégot… le pas frais… Qui gluaient sous les doigts... Qui rendaient les doits amers...
Prendre le bus, c'était nécessairement se trouver pendant tout le trajet – et cela pouvait être long, de Malmédy à Verviers par exemple – devant un cendrier débordant de restes de tabac, de cendres et de chewing-gum mêlés.
C'était la plupart du temps aussi subir l'odeur des cigarettes de deux ou trois fumeurs invétérés… en plus de celle de la transpiration ou des chaussettes pas fraiches. Parfois même celle d'un cigare ou d'une pipe. Lourds.
C'était enfin recueillir sur les mains agrippées à la barre de maintien les traces de ces effluves, pour les emmener ensuite, quand on quitterait le bus.
Prendre le bus, c'était – pour les narines – comme faire un voyage dans une cité africaine – les odeurs d'épices en moins !

Perdre la tête

28 mars 2008

Gourmette

D'âge en âge, de fête en fête, certains recevaient une nouvelle gourmette, de plus en plus grande, de plus en plus lourde.

Ridicule ce bracelet doré équipé d'une zone plate portant le nom de son titulaire. Comme s'il était trop stupide – ou serait un jour trop saoul – pour s'en souvenir !
Porté par un tout petit – cela arrivait –, c'était mignon. Moins agressif en tout cas que des boucles d'oreilles. Mais, évidemment, on ne la lui laissait pas. Trop dangereux.
Par une fille, pas particulièrement élégant. Mais bon, c'était de l'or. Ou du plaqué or. Donc un bijou. Ca faisait un peu de bruit. Donc, on peut comprendre que les filles aiment ça.
Chez un garçon de 12 ans – la communion solennelle est passée par là – ça va encore. Le bras pendant lâchement… quelques coups de poignet… le bijou se fait entendre. Et encore un petit coup de l'autre côté. Vous avez vu ma nouvelle montre. A cet âge là, on est un peu con. Très parfois.
Mais ensuite, il y a des garçons qui s'y attachent. Et la gourmette grossit en même temps que – la bêtise de – son propriétaire. Ce qui avait encore un soupçon d'élégance tourne définitivement au comique et au vulgaire. Ajoutez-y une chevalière et une médaille autour du cou et le tableau est complet. Je m'enfuis !

L’arbre aux sabots

29 mars 2008

Horloge parlante

Vous faisiez le 992, et vous aviez l’horloge parlante.

« Il est 9 heures, 13 minutes, 15 secondes »… « Au troisième top, il sera exactement, 9 heures, 13 minutes, 30 secondes, top, top, top ! »
Dira-t-on un jour assez toute la poésie de ces phrases ? Un happening permanent qu’aucun artiste n’aura jamais été assez fou pour imaginer. Des jours, des années, de 15 en 15 secondes au moins, prononcer l’heure à haute voix. Par vents et marées. Heurs et malheurs. Avec ou sans gouvernement. Jour et nuit. Sans grève et sans repos. Il serait toujours exactement… top, top, top !
Et, alors que les frimeurs/frustrés d’aujourd’hui, dans le bus font parfois semblant de tenir de longues conversations sur leur portable… il se dit que jadis, ceux qui se sentaient trop seuls, appelaient la dame de l’horloge parlante. Et qu’elle était toujours là pour leur répondre…

Combi VW

30 mars 2008

Indiens

Quand j'étais gamin, on était cow-boy ou on était indien !

Remettons les choses dans leur contexte. A la télévision, il y avait les westerns. John Wayne. La chevauchée fantastique. Des feuilletons. Les bons cow-boys. Les mauvais indiens…
Mais pas trop mauvais. Parce qu'ils étaient photogéniques… spectaculaires presque… Que leurs femmes aussi démontraient qu'ils avaient une présence physique indispensable. Eux, par la violence brute. Elles comme des lianes. Ou un ruisseau. Ou une branche dans le vent. Quelque chose de souple, de doux.
Les cow-boys eux n'avaient pas de femmes. Ou bien des idiotes blondes qui les laissaient partir suivre le cul de leurs vaches.
L'avantage des cow-boys. C'est qu'ils n'avaient pas besoin des indiens. Ils pouvaient se battre entre eux. En duel. Ou bien entre cow-boys et bandits… L'inconvénient, c'est qu'il fallait un flingue. Avec des amorces si possible. En ruban, ça faisait peu de bruit. Et ça faisait gamin. Donc, la version plastique était mieux…
Par contre, l'avantage des indiens, c'est qu'ils fabriquaient leurs armes eux-mêmes. Un bout de corde. Ca s'obtient facilement. La corde de chanvre ou la ficelle étaient dans toutes les maisons. Et n'étaient pas rationnées. Une branche de noisetier pour l'arc. Et, un passage sur les déchets de la scierie Closson – qui fabriquait des cintres – nous fournirait à suffisance en flèches bien droites et acérées.
Quant au costume… un chapeau scout écrasé de la bonne manière ferait l'affaire pour le cow-boy… et les poulaillers fourniraient les plumes pour l'indien…
Mais, soyons bien clairs. On en était encore au vrai western… Pas encore au western spaghetti… Et encore moins à Soldier blue, Silverado et autres Danse avec les loups… Nos cow-boys tueraient en gardant leur bonne conscience tous les indiens… qui mourraient bien volontiers pour que se maintienne l'ordre des choses, et que la terre tourne rond.

Ceci n’est pas un Magritte

31 mars 2008

Jaune

A des centaines de mètres, on reconnaissait les voitures françaises. Elles avaient des phares jaunes.

Le monde entier s’éclairait en blanc… mais la France résistait à l’envahisseur… et s’éclairait en jaune. C’est fini. C’est peut-être dommage.
Mais il parait que, leurs phares étant moins efficaces, ils ont dû le compenser en développant de meilleurs optiques, et qu’ils sont devenus les spécialistes des lentilles de Fresnel.
Je n’ai pas vérifié, mais pourquoi pas. A quelque chose, parfois, malheur est bon !

Les derniers jours de Bush

1 avril 2008

Kilt

Le kilt, pour les hommes ? Laissez-moi rire !

Pour vous, le kilt, c'est la pub William Lawson. Les Ecossais qui effrayent les All Blacks de Nouvelle Zélande en le soulevant… qui profitent des épouses des chasseurs plutôt que de la chasse à courre… et autres variations humoristiques. Mais avouez, qu'avec leurs cheveux soigneusement lavés et peignés… question d'attributs virils… les leurs sont plutôt cachés…
Pour moi, le kilt, c'est d'abord une épingle. Un kilt, c'est une jupe avec une sorte d'épingle de nourrice dorée. L'épingle à kilt implique que le tissus est écossais… Mais si le tissus est écossais et qu'il n'y a pas de grande épingle, ce n'est pas un kilt… Mais franchement. Jamais il ne m'est venu à l'idée de porter un kilt.
Le kilt, c'est vraiment pour les filles !

La petite bête qui monte

2 avril 2008

Lait

Le camion de la laiterie passait chaque jour et vidait les bidons. Le lait prenait le camion pour faire cette centaine de mètres à vol d'oiseau jusqu'à la laiterie.

Au bord de la route, tous les matins, les fermiers – et les fermières – disposaient leurs bidons de lait.
Il y avait donc la ferme d'un côté, avec ses vaches, son fermier et sa fermière, la traite, manuelle encore dans pas mal d'endroits. De l'autre la laiterie. Machines, eau, chaleur et propreté. A peine peuplée d'hommes. Juste des machines et du lait. Entre les deux, ce trottoir de la route de Falize. Ces bidons de lait.
La modernité est passée par là évidemment. Plus de traite à la main. Plus de bidons sur le trottoir. Plus de bidons tout simplement.

Sacré dollar

3 avril 2008

Machines agricoles

Monsieur Gentges, le fermier d'en face, avait quelques machines agricoles.

Pas de charrue. On ne cultivait plus – et pas encore de mais – à l'époque dans la région. Mais bien des barres faucheuses, ou d'autres pour retourner le foin. Des herses. Sans moteur. Les roues entrainaient le mécanisme. Même si plus tard viendraient d'autres versions, branchées sur la prise de force du tracteur.
Mais la mécanique n'était pas tout. L'essentiel était peut être dans le siège. De métal, tout simplement. Mais moulé pour les fesses d'un humain. Et percé de larges trous, pour la pluie, et peut être la transpiration aussi. Monté sur une simple lame d'acier qui faisait ressort. Un objet génial et design dans sa simplicité. Nous le retrouvions comme siège de certaines balançoires.
Définitivement disparues dans les années 70. La faucheuse à disque, et le tracteur, avaient remplacé la barre faucheuse, et le cheval que j'avais connus dans mon enfance.
Sauf – croyais-je – dans le pays Amish, au-delà de Valley Forge, dans le Lancaster County. A la fin des années 80, j'y ai retrouvé avec plaisir toutes ces machines. Neuves dans un magasin de matériel agricole. Tirées par des chevaux dans les champs. Et d'autres que je n'avais jamais vues dans mon coin. Parce que l'on n'y faisait que de l'élevage.
Et puis aussi, pas plus tard que la semaine passée, en Orégon… j'ai revu toutes ces machines. Pas trop rouillées. Et d'usage encore si pas toujours courant au moins récent ou actuel. Qui aurait donc dit qu'il nous suffirait d'aller aux USA, symboles de la modernité, pour retrouver, vivants, ces vestiges de notre passé ?

Presque bleu

4 avril 2008

Nain

Quand je vois ces nains de jardin en résine, brillant de tout leur plastique, il me vient des envies d'intégrisme, de guerre sainte. Il n'y a de vrai nain de jardin qu'en plâtre !

Le nain – nous ne disions pas de jardin – était en plâtre. Toujours.
Peint avec soin, originellement. Repeint avec tout autant de précision – si possible – par la suite, lorsque les intempéries ou le grand soleil l'auraient rendu lépreux et méconnaissable.
Et sa voisine, la biche, inévitable, était de béton. Qu'un jour éclatât une de ses pattes, arrachant des lambeaux géométriques de chair, ou tout un morceau de son flanc.
Apparaissait alors un squelette de fers ronds à béton. Qui révélait alors, définitivement, l'imposture.
Seuls étaient réels, et éternels, les nains !

Vers un monde nouveau, une terre nouvelle…

5 avril 2008

Œuf à repriser

Un œuf dans une chaussette. Des doigts de vieille. Une chaussette reprisée. Comme tant d'autres avant elle.

Pour repriser une chaussette. Stop. Repriser signifie réparer un tissus, un tricot. Donc, pour repriser une chaussette ma grand-mère (ouf, un terme qu'il ne faut pas encore expliquer !) utilisait son poing ou un œuf à repriser.
Plutôt son poing, je dois le dire. Bien plus facile à retrouver et à ranger que l'œuf en question. Mais bon, il existait donc un outil qui ne servait qu'à réparer – faut-il expliquer ce mot ? – les chaussettes.

La porte de l'abbaye

6 avril 2008

Pinscher nain

Imaginez un doberman qui aurait monstrueusement réduit au lavage. Et vous avez le pinscher nain. La pire création de la génétique juste après le caniche et avant le skinhead (et George Bush) !

Le pinscher nain a, je l'espère, sans que personne ne s'en préoccupe, disparu de la surface terrestre. Et si aucune loi n'a été nécessaire pour l'interdire, c'est que peut-être, le genre humain démontre un minimum de cohérence dans son évolution vers un avenir meilleur.
Le pinscher nain tenait au bout de sa laisse une veille. Au moins aussi laide, stupide et méchante que lui. Mais souvent bien plus édentée.
La voix du pinscher nain et celui de sa propriétaire pouvaient parfois être confondues. Une observation systématique et à grande échelle semble pourtant démontrer que le pinscher aboyait plus que sa propriétaire.
Une étude similaire devait porter sur les morsures mais n'a jamais abouti à des résultats concluants. A moins que ceux-ci – trop accablants pour les humains – n'aient jamais été publiés !
Enfin, le pinscher nain et sa propriétaire partageaient une odeur caractéristique. Le pinscher nain était – à ce sujet, je suis formel – le seul animal à sentir la veille femme et sa propriétaire, sans aucun doute, le seul humain à sentir irrémédiablement le chien mouillé !

Auprès des mes arbres, je vivais heureux…

7 avril 2008

Quatre couleurs

Bleu, rouge, noir, vert. Les quatre couleurs du bic de mon père.

Deux versions existaient. Mais avec les mêmes couleurs. En métal ou en plastique.
Celle ou chacune des couleurs était activée par un curseur différent. La plus sérieuse et solide. Octogonale à l'origine. Lourde, si lourde, dans sa version métallique.
L'autre, que l'on inclinait dans la direction de la couleur à sélectionner. Bien plus fragile, et de section ronde.

J'ai toujours vu mon père s'en servir. Chargeant d'un rapide geste du pouce la couleur de son écriture. Et qu'il s'agisse de comptes du ménage, ou de formules chimiques qui allaient décider de la qualité des papiers Steinbach pour les dessinateurs, les photographes ou les radiographistes, il passait du bleu au rouge. Du noir au vert. En un coup de main. Avec un petit bruit discret qui disait la couleur qui se mettait au repos, et celle qui prenait, tout aussi discrètement son service.

Une façade se reflète sur une façade

8 avril 2008

Réveil

Tic, tic, tic, font les réveils d'aujourd'hui !
Tic, tac, tic, tac, faisaient ceux d'autrefois !

De plus, il fallait les remonter. Régulièrement. Tous les jours pour les plus faibles. Tous les jours pour les autres aussi. Juste une question d'habitude. Juste pour ne pas oublier.
Et puis ce tic, tac, tic, tac… Ferme, puissant… Alors qu'aujourd'hui le stupide et léger tic, tic des réveils digitaux empêchent certains de dormir, nous n'étions dérangés ni par le tic, ni par le tac de ces monstres mécaniques. Ils nous berçaient plutôt.
Et puis la sonnerie. Intégrée pour les plus doux… surmontant l'appareil pour les plus agressifs. L'appel à quitter les limbes était impératif, magistral, tempétueux… Pas question de se réfugier sous son oreiller ou de feindre l'ignorance.
Le réveil imposait son cocorico de métal, se déchainait sur la table de nuit. Il fallait tendre le bras dans le froid de la chambre. Faire taire l'importun chambard.
Mais, l'homme s'habitue à tout. Et il en était que même ces monstres d'acier hurlant n'arrivaient pas à réveiller. Ne restaient alors que trois options.
Le modèle géant. Pas sûr. Tout juste une sorte de gadget décoratif.
Deux réveils… dont un hors de portée du bras du dormeur… Pas mal du tout. Mais très dérangeant pour les occupants de chambres voisines qui devaient supporter l'intégralité du chant du premier.
Ou enfin, poser le réveil sur une assiette remplie de pièces de monnaie. Qui ajoutaient leur cacophonie à l'original horloger. Imparable autant que délicat !

Etrange insecte

9 avril 2008

Saint Jean

Le jour de la Saint Jean (le 24 juin) les enfants du quartier de la route de Falize dansaient dans les rues. C'étaient les rondes de la Saint Jean !

Les filles coiffées d'une couronne de pâquerettes souvent, de Saint-Jean (des marguerites) si elles étaient déjà en fleur, de marguerites des jardins parfois. Les garçons le torse barré – à la manière des édiles communaux – d'un ruban de papier crépon.
Je pourrais vous fredonner l'air – mais cela passe très mal dans un blog qui se limite au texte -… J'ai encore le souvenir brumeux de quelques strophes de la chanson, en wallon évidemment, comme tout ce qui est folklorique à Malmédy –. Il y était question de fête, de la naissance « do binamé St Jean » (du bien aimé Saint Jean), et pour rimer, de petits et grands – … Mais je me souviens surtout que ce qui pourra paraître d'ici quelques années comme une coutume antique, avait disparu.
Je ne me souviens d'ailleurs que de deux éditions dans le quartier… et d'aucune dans les autres de la ville…

Une fleur me regarde

10 avril 2008

TV

Nous, les Belges, parlons le belge. Et nous disons donc TéVé et pas TéLé pour la télévision ! Question d'économie. Deux lettres seulement à écrire.
Et puis, contrairement aux Français, nous ne risquons pas de confondre TV (TéVé) et TW (TéWé), puisque nous avons encore un alphabet complet de 26 lettres !

Et qui trouverait donc à y redire ? Mais j'y tiens. Laissez-nous notre langue !

Regarde le paysage au moins !

11 avril 2008

Ange gardien

Pas particulièrement bigots les voisins. D'ailleurs, il ne me semble pas qu'ils allaient souvent à la messe. Mais question superstition… ils marchaient à fond… Et « Le Petit Jésus t'a puni » par ci... et une médaille de la Vierge par là... et une gourde d'eau de Lourdes en cas de coup dur... Et dans leur salon, au dessus du divan, face à la télévision, il y avait l'image d'un ange gardien, guidant un petit enfant sur le droit chemin.

Ne le saviez vous pas ? Chacun de nous a donc un ange gardien. Beau et blond – mais intraitable avec le mal –. Un air un peu efféminé – mais puissant plus que tous les super-héros –. Irradiant la lumière dans la pire obscurité – et pourtant invisible –.
Heureusement qu'il y avait ces tableaux chez certains de nos copains/copines pour nous révéler la vérité. Savoir que nous pouvions faire toutes le conneries possibles et imaginables… traverser la route en fermant les yeux… rouler en vélo à contresens… nous promener en slaches sur le rocher de Falize… sauter dans la grande profondeur alors que nous ne savions pas nager… Et que (voir plus loin pour les conditions de cette offre) rien de fâcheux ne nous arriverait !
Parce qu'évidemment, il y avait quelques conditions, écrites en petits ou en gros caractères selon la personnalité des parents.
Et que si l'accident arrivait quand même… c'est que nous n'aurions pas été sages (qui rimait avec comme une image)… que nous n'aurions pas bien fait nos prières en nous couchant (même si nos parents n'en faisaient jamais)… et que « le Petit Jésus » nous aurait puni !
Résumons : il ne m'arrive rien, c'est l'ange gardien… Il m'arrive quelque chose : c'est le Petit Jésus… Vous auriez la photo de qui au dessus de votre divan dans ce cas ? Du méchant Petit Jésus qui punit ? Ou bien de l'ange gardien ? Bien, c'est bien ce qu'ils faisaient, et laissaient donc Jésus à son business à l'église !
Mais franchement, à le voir couché dans la paille de la mangeoire, pour la crèche de Noël, je n'ai jamais pu imaginer ce Petit Jésus avec un gros doigt menaçant, et encore moins au volant de la voiture ou du camion qui allait m'écraser !

Epargnez nous de la tentation

12 avril 2008

Vêtements

Mettez un enfant à nu aujourd'hui, et comparez ses vêtements avec ceux que je portais à son âge. Nous vivons définitivement dans un autre monde.

Ce n'est pas simplement la mode qui a changé. C'est tout.
Du tout au tout. De la tête aux pieds il n'y a plus rien de commun entre le slip, t-shirt, jeans, chaussettes industrielles, sweat-shirt, parka nylon, chaussures de sport et ce que portait son père (caleçon, chemisette, chaussettes tricotées par ma grand-mère, pull tricoté par ma mère, manteau de toile, chaussures de cuir).
Bouleversement total des formes, mais surtout des lieux et des modes de production et de distribution. Réduction de la durabilité. On ne peut plus réparer…

Fleurs de béton

13 avril 2008

Warche de toutes les couleurs

La Warche et l'Amblève aussi d'ailleurs avaient des allures de caméléons, au gré des productions des papeteries malmédiennes.

Je parle bien sûr d'une époque où le tout à l'égout était la pratique normale. Où les deux papeteries de Malmedy dictaient au jour le jour la couleur de la rivière à 20 kilomètres en aval… Où les tanneries agressaient le promeneur, attiré sur ses rives, de relents d'égouts, de cadavres et de potions amères. Vous dégoutant à tout jamais d'y mettre les pieds. Nous que la moindre rivière attirait comme un aimant !
Et puis un jour, il est venu une station d'épuration… qui a réduit l'intensité de la pigmentation…
Ensuite ont fermé les tanneries… et l'odeur s'en est allée…
Alors que les papeteries, à leur tour, étaient frappées par le sort…
Et l'on dit que la rivière est faible ? Elle aura sans aucun doute un jour le dernier mot !
Survivant à la ville elle même.

Chaque année, le même miracle de la nature

14 avril 2008

Bouillotte

Quand en hiver, trop longtemps assise à son bureau, ma femme se couche, je sers de bouillotte à ses pieds glacés.

La bouillotte ? Une poche de caoutchouc que l'on remplit d'eau chaude et que l'on glisse dans son lit pour se réchauffer.
Le rituel du coucher en hiver était toujours le même. La bouillotte à la main, nous faisions la file devant ma mère, qui les remplissait d'eau presque bouillante. Emballée ensuite dans un essuie de bain, serrée contre nous dans le froid de l'escalier, nous étions prêts pour la nuit.
Encore faut-il rappeler que les chambres à coucher n'étaient pratiquement jamais chauffées – pas de chauffage central, le plus souvent un seul poêle dans le living ou dans la cuisine, qui faiblissait au cours de la nuit – et encore moins bien isolées qu'à l'heure actuelle – pas question de double ou de triple vitrage –.
Chacun avait donc sa bouillotte. Vide, une sorte de chose flasque, que l'on agitait comme une méduse. Rouge, bleue, verte, … mais jamais de teinte vive. Solide, à toute épreuve. Et avec un bouchon qui défiait – à raison – l'eau de jamais tenter s'en échapper. Combinaison ingénieuse de métal et de caoutchouc.
Les bricoleurs – ou les désordonnés qui, l'hiver venu, ne savaient plus où ils l'avaient rangée le printemps dernier – s'en fabriquaient avec une bouteille de Bols – en terre cuite –.
Mais, de toute façon, comme le fourneau ou le poêle à charbon, le matin, la bouillotte était désespérément froide. Et celle là, que l'on serrait contre son corps au moment de se coucher, pour y trouver tant de réconfort, on la repoussait au plus loin… ou l'on se recroquevillait pour ne plus la toucher.
C'était alors vraiment une méduse que l'on avait au fond du lit !

Passage public et propriété privée

15 avril 2008

Cascade de Coo

C'était notre Niagara, nos chutes du Zambèze : la cascade de Coo !

Obligatoire, l'excursion scolaire vers la cascade de Coo. Vague prétexte géographique (comment un méandre de rivière peut être court-circuité par une cascade). Et ennui profond sur une plaine de jeu en voie de sous développement.
En plus, ce n'était même pas loin !
Au cours des dernières 40 années, la plaine de jeu a changé parait-il… et le méandre oublié de la rivière a été transformé en barrage. Mais je n'y suis jamais retourné.

C’est la guerre des étoiles !

16 avril 2008

Direction assistée

Avant la direction assistée, le volant se tournait à l’huile de bras… et les manœuvres de parking faisaient des biceps de camionneur.

Direction assistée, freinage assisté, boite automatique, lève glace électrique, ouvre coffre électrique : il ne faut plus grand effort physique pour conduire une voiture. Ce n’est que le moteur arrêté que les utilisateurs s’en rendent parfois compte… se disant que quelque chose doit être en panne !
Et quand on apprenait à conduire, c’était la première difficulté : s’habituer à s’accrocher au volant – des deux mains – pour maintenir la voiture dans la bonne direction, lui faire prendre les virages élégamment. Supplice surtout, lors des manœuvres de parking. Lorsqu’il fallait, de manière répétée, braquer, contrebraquer, braquer encore, et contrebraquer à nouveau… Et si le corps était bien face au volant, cela pourrait encore aller… mais non, la plupart des véhicules n’avaient pas de rétroviseur droit… Il fallait donc se tourner pour voir en arrière… Et tirer quand même. Et tourner, et retourner quand même.
Dur, lourd. Mais on s’y faisait. Et au bout de quelques mois, on ne s’en rendait plus compte. On imaginait difficilement que cela pût être autrement.

Car wash

17 avril 2008

An 2000

L'expression « An 2000 » s'utilise seulement au futur, en relation avec un progrès technique non vérifiable (« En l'an 2000, les voitures voleront ») et soi-disant idéal (« En l'an 2000, on ne mangera plus que des pilules »).

Bien peu des prévisions que j'ai entendues ou formulées se sont réalisées dans les délais impartis (sauf le GSM peut-être)… et les représentations qui en étaient faites semblent aujourd'hui presque aussi datées que celles de Jules Verne ou de Méliès concernant la conquête spatiale.
L'an 2000, c'était loin. Si loin. Tous les rêves et les fantasmes étaient permis. Toutes les inventions.
L'an 2000, c'était notre « 2001, Odyssée de l'espace ». Mais un monde idéalisé. Toujours. Le changement. Le changement technique allait toujours dans le bon sens. La médecine, que nous voyions avancer à grands pas, nous guérissait de tous les maux. Les transports ? Illimités. On en était déjà à habiter la lune et la planète mars. Les communications ? Le téléphone dans la montre bracelet était sûr.
Et les voix discordantes du Club de Rome ne sont venues que plus tard. Et n'ont jamais eu beaucoup d'écho. La pollution. La technique qui rongeait la terre comme un cancer. Tout cela aurait fait tache sur une image bien trop brillante pour être gâchée par de si futiles détails.
Oui, c'était vrai, il y avait des problèmes. Mais… en l'an 2000, tout cela aurait trouvé une solution !
Étions-nous frappés de myopie ? Faites donc le test vous-même.
En l'an 2050, la montée des eaux, due au réchauffement climatique, pourrait mettre en danger des zones entières en Flandre et aux Pays-Bas… Ou bien. Les filles qui naissent aujourd'hui vivront le passage du siècle suivant, au-delà de 2100 !
Ces idées ne sont pas vraiment le problème… Le seul problème c'est la date. Qui d'entre nous pourrait donc se projeter 20, 50 et même 100 ans en avant… alors qu'en même temps nous nous demandons ce que nous pourrons bien préparer ce soir pour le souper ?

Comme un semblant de lune

18 avril 2008

Baraque Michel

La Baraque Michel était autrefois le sommet de la Belgique.

Pour les belgicains, la Belgique existe depuis Jules César… et existera encore quand la majorité du territoire des Etats-Unis aura été récupéré par le Mexique. D'ailleurs, que savent les belgicains de nos frontières, de notre histoire ? Et combien se sont déjà promenés sur ces limites changeantes ? Sont passés devant le lieu de l'un ou l'autre ancien bureau de douane. ? Imaginent même que derrière les tribunes du circuit de Francorchamps se cache un de ses endroits qui dit le passé ?
De mon temps, il y avait des manuels scolaires dans les écoles… et il en trainait même parfois qui avaient un peu trop vécu. Qui avaient oublié l'une ou l'autre étape. J'ai donc pu lire, avec amusement, dans certains manuels de primaires, que le sommet de la Belgique se trouvait à la Baraque Michel, ce qui fut vrai avant la fin de la première guerre mondiale… et pendant la deuxième. La frontière séparant la Belgique de l'Allemagne – et donc des futurs cantons rédimés – passant entre les deux.
Il n'y a donc pas grand mystère… avant 1919, la Belgique culminait à 674 mètres… après – sauf pendant la deuxième guerre – elle culmine à 694 mètres. Sans phénomène géologique particulier… tout juste une petite annexion de territoire appartenant alors à la Prusse.
Annexion ? Vous avez-dit annexion ?

C'est pour suivre au soleil l'enterrement d'un plus vieux

19 avril 2008

Champion olympique

Certains ont voulu me faire croire que mon prof de gym était un champion olympique !

Nuance, il le fut presque…
Citation : « Le Malmédien Freddy Herbrandt, dont le principal adversaire est Roger Lespagnard, reste notre spécialiste numéro un du décathlon. Totalisant quinze titres nationaux dans cinq spécialités différentes, il réalise son plus bel exploit aux Jeux de Munich en 72. Au départ de la dernière épreuve, le 1500 mètres, il est toujours candidat au podium, finalement sixième. Son record national n'a pas encore été battu. » (Source : wallonie-en-ligne.net)
Mais franchement, nous, un presque champion cela nous impressionnait peu.
Gaston Roelants… lui était champion du monde et champion olympique ! Ou Serge Reding – trop tôt disparu – et sa bonne bouille sympathique. Même Emile Puttemans et Karel Lismont avaient ramené des médailles.
Alors, plutôt que de presque champions wallons, laissez-moi plutôt me souvenir des vrais champions belges !

Pneus Dunlop, bandages pleins

20 avril 2008

Diabolo

Il est fou, le fils des voisins. Il tirait sur notre façade. Et avec des diabolos en plus !

Le diabolo que l'on fait danser sur une corde, que l'on lance vers le ciel pour le rattraper au terme de figures tarabiscotées. Très peu pour nous. Cela faisait partie de l'imagerie ancienne. Un truc qui appartenait plutôt à Bécassine qu'à notre époque. Les écoles du cirque n'existaient pas encore. Et attendraient longtemps avant d'être à la mode.
Par contre, le diabolo que l'on charge dans une carabine à air comprimé… Ca c'était de l'actuel ! Et bien plus précis en tir à l'extérieur que les plombs simples utilisés sur les foires. Bien plus lourd et destructif aussi.
Car des carabines à air comprimé, certains en possédaient. Mon frère par exemple. Et nous les utilisions.
La plupart pour le tir à la cible. Infiniment moins cher quand on le pratiquait ainsi que sur les champs de foire. Au risque sur ceux-là de s'encombrer d'un nounours géant (rose de surcroit) ou d'être moqué par l'ensemble des spectateurs si chaque coup ne portait pas. Alors que nous faisions plus que soupçonner tous les gérants de tir de fausser les canons pour distribuer d'autant moins de lots – pourtant infâmes –.
Certains pour le tir aux pigeons… aux moineaux… et sur tout ce qui était petit et bougeait dans leur jardin. Jusqu'au jour où, peu contents de la réticence des oiseaux à encore venir se faire tuer chez eux, ils se mettaient à canarder le jardin des voisins. Cela se terminait immanquablement par un coup de sonnette rageur du voisin en question…une correction magistrale… et par la disparition définitive enfin de la carabine à plomb…
Pour tous ceux que j'ai connus, c'est là que s'est arrêtée pour toujours une brève histoire de délinquance… et peut-être un brillant futur de tueur à gage !

La république flamande, tout de suite !

21 avril 2008

Excursion

Spa, Chaudfontaine, Spontin. On dirait que les excursions aimaient les villes d'eau.

Ah, les excursions scolaires. Rituel annuel et obligatoire. Tellement annuelles et obligatoires qu'elles généraient tellement de cet ennui qu'elles prétendaient combattre.
J'ai beau tenter me souvenir d'une excursion intéressante et qui ne sue pas la banalité, ma mémoire est impuissante. La plaine de jeu de Henrichapelle… celle de Spontin… la tour Zimmer de Lier… le barrage d'Eupen et la chocolaterie Jacques… l'embouteillage (pas automobile, de vraies bouteilles) de Spa monopole… et la cascade de Coo évidemment. Seul peut être le zoo d'Anvers mérite-t-il une mention spéciale. Aura-t-il été tellement chargé d'odeurs dans le soleil d'un presque été, que je ne peux que m'en souvenir.
Le voyage en car poussif. Partir tôt, revenir tard, et rouler longtemps.
Châteaux ridicules, musées minables : il parait que cela aurait dû nous intéresser. Tellement nous intéresser d'ailleurs qu'aucun de mes instituteurs n'a jamais envisagé de préparer ces visites, ni de les évoquer par la suite dans nos leçons…
Désespérants surtout, ces longs moments passés auprès des boutiques de souvenirs. Dont certains faisaient grand usage, surtout pour démontrer à leurs camarades moins nantis qu'eux, au moins, avaient de quoi s'offrir toutes ces horreurs, dont aucun de nous n'aurait voulu… mais que tant ont quand même achetées pour ces mauvaises raisons.

XX

22 avril 2008

Fête Dieu

De la fête Dieu, je n'ai vu que des ailes. De ces accessoires d'angelot, en tulle, qui devaient être portées par ma petite voisine d'en face.

Mes parents, bien que très religieux à leur manière, n'y participaient pas. Estimant que c'était tant de carnaval et si peu de religion. La laissaient donc aux vrais carnavaleux, les Malmédiens.
En grattant un peu encore ce qu'il me reste de mémoire de ces jours là, il me semble tout de même capturer encore une image. Le carrefour du début de la rue Chemin Rue parsemé de pétales de rose.
Et ça, c'est certain. Ca ne date pas du carnaval !

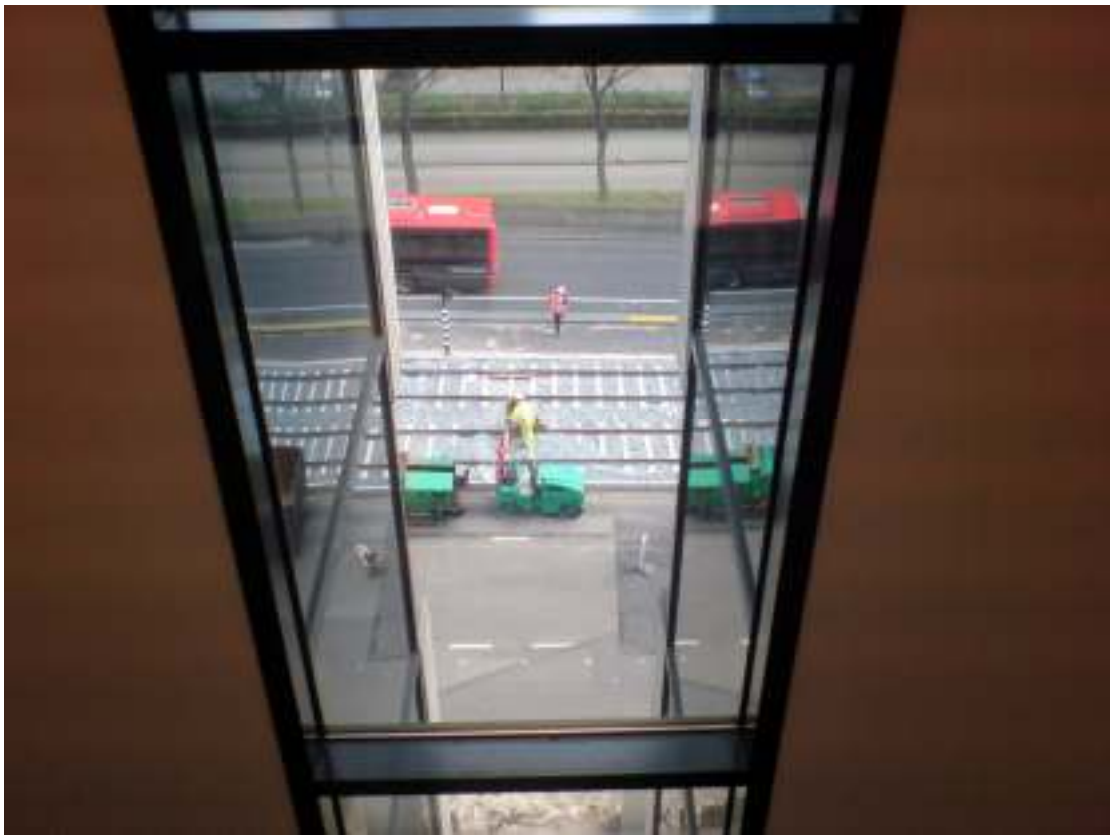
Pluie, nuit, lumière

23 avril 2008

Gletter

Mange proprement ! Arrête de gletter partout !

Encore un de ces mots irremplaçables. De gletter, j'en ai plein la bouche rien qu'à le dire… et la salive déborde juste du plaisir d'entendre ce mot. Gletter, cela peut être aussi facile que de faire des châteaux de sable. Gletter, c'est comme manger des gaufres à la confiture. J'en glette de plaisir !
Mais, aussi, gletter, c'est simplement, ou salement, baver…
Si simplement ? N'entendez vous pas la bave dans le mot même ? Le génie d'une langue qui n'est pas qu'une série de sons et de mots alignés. Une langue pratique plutôt que savante. Des mots qui collent à la vie de ceux qui la disent. Qui disent le gras, la puanteur, et toutes ces sensations du corps là où elles sont et disent ce qui est…
Des mots physiques, charnels. De ceux qui se disent avec toute la bouche comme d'autre se disent avec un mouvement du corps, de la main ou du pied. A mille lieues de la langue pincée des salons.
Et qui au delà de la simplicité, de la brutalité ou de la vulgarité apparente font d'un mot si simple tout un concentré d'une expérience totale, qui nous replonge par la magie d'un mot évoqué dans un de ces instants où une voix exaspérée nous a dit : « Arrête de gletter ! »



Playmobil

24 avril 2008

Huile de foie de morue

L'huile de foie de morue, c'est vraiment dégueulasse !

Une véritable horreur. Un truc gluant et puant. Et il aurait peut-être fallu faire la file pour être servi, avoir sa dose, comme on le ferait pour une distribution de chiques ou de vitamines – ça au moins c'était bon, les vitamines ! -…
Tellement dégueulasse que même les pharmaciens s'en sont rendu compte et ont inventé la gélule d'huile de foie de morue. Un remède nettement moins rébarbatif… mais pas vraiment appétissant non plus. Au moins, avec une gorgée d'eau, la gélule était avalée… et pouvait disparaître au fond des entrailles pour y libérer – en même temps que ses relents d'origine – ses bienfaits prétendus.
Car, a en croire les anciens, sans cette huile de foie de morue, on ne passerait pas l'hiver… Sans elle, on deviendrait blancs comme des poireaux... On serait définitivement maigres et pâles...
Mais alors, si c'était si bon, si important et si vital finalement, pourquoi est-ce que eux, les adultes, n'en prenaient pas ?

25 avril 2008

Incendies

Nous adorions les incendies !

La ville était parsemée de sirènes publiques, destinées à appeler les pompiers volontaires au service – et puis aussi, on ne sait jamais, à avertir la population en cas de bombardement –. A la première sonnerie, nous sautions sur nos vélos. Guettions le pin-pon du camion des pompiers, qui nous indiquerait quelle direction il allait prendre. Vérifions si par hasard aucune fumée n'était visible au dessus de l'horizon, désignant un incendie dans l'une ou l'autre vallée proche.
Et puis, quelques instants plus tard, fusait le premier bolide rouge. Rapidement suivi d'un ou deux autres. Et au milieu, une bande de gosses, pédalant comme des dératés, impatients de rejoindre les lieux du sinistre.
S'agissait-il d'une maison, il n'y avait pas vraiment de raison de se réjouir. Moins encore d'occasion de participer au travail d'extinction. C'était là une chose sérieuse, grave, dans laquelle nous sentions que nous n'aurions pas notre place. Nous nous tenions alors à bonne distance. Et quittions les lieux dès que nous savions de quoi il s'agissait. Au moins, nous aurions pédalé tout notre saoul.
Mais lorsqu'il s'agissait d'un bois ou d'un bout de lande, nous étions à la fête. Et il ne serait venu à l'idée de personne de nous éloigner des lieux du sinistre. Il fallait parfois porter les tuyaux – dans les bois et les talus –, en assistance aux pompiers qui affrontaient les flammes, et pouvaient difficilement contrôler cet encombrant reptile. Ou bien, plus amusant encore, nous étions dans la ligne de front. Une branche feuillue à la main, un mouchoir noué sur la bouche si la fumée était trop forte. Battant comme des fous les flammes rugissantes, nous lançant comme des chevaliers du temps jadis à l'assaut du feu, puis des brasiers résiduels, enfin des quelques flammèches qui résistaient.
Nous rentrions à la maison noirs de suie et fourbus. Mais toujours, un sourire éclatant témoignait de la bonne journée que nous venions de passer ! Et pas besoin de rêver d'un jour devenir pompier. Nous l'étions déjà !

Le visiteur du soir

26 avril 2008

Jeuner

Pas question de manger avant la messe. Vous seriez en état de péché…

Jeuner avant la messe du dimanche. Jeuner pendant le carême. Jeuner avant la messe de minuit, à Pâques et à Noël. Jeuner encore. Jeuner pour les pauvres. Jeuner pour les petits noirs. Jeuner à cause de nos péchés. Et si on n'en n'a pas commis, jeuner à cause du péché originel. Ils n'avaient que ce mot là à la bouche.
Comme s'il y avait eu une contre-indication médicale à l'absorption d'hostie lorsque l'estomac aurait contenu quoi que ce soit. Qu'en plus de notre âme, ce serait notre corps que nous aurions mis en danger.
Et jeuner avant d'aller à la piscine… se languir deux heures durant en été devant une rivière, de peur d'hydrocution. Et jeuner encore avant d'aller chez le médecin…
Et, évidemment, au seul endroit où nous aurions parfois voulu le faire, il n'était pas possible de jeuner ! C'était à la maison, quand nous n'aimions pas ce qui était sur la table…
Tu le manges maintenant, ou bien on te le servira froid plus tard !
Le monde est mal fait !

Pouhon Pierre le Grand

27 avril 2008

Ecole des filles

S'il y avait une école des filles, c'est bien qu'il y avait une école des garçons !

Prétendue naturelle à l'époque, cette séparation entre garçons et filles. Dix ans plus tard, elle était un enjeu. Dix ans après encore, elle n'était plus que risible et rétrograde.
Naturelle évidemment, puisque les filles étaient si différentes des garçons. Portaient des jupes. Sautaient à la corde. Jouaient à l'élastique. Riaient fort. Pleuraient. Crachaient et griffaient. Ou chantaient. Toutes des choses que jamais un garçon n'aurait faites. En tout cas, jamais dans une cour de récréation.
Une rue nous séparait. Pas tout à fait, puisque nous la traversions pour rejoindre certaines classes. Mais, c'est sûr, une rue séparait nos cours de récréation, et là était toute la différence.
Une rue et des siècles de culture.
Et pourtant, nous avions des sœurs !

Eblouissements

28 avril 2008

Longueur des jupes

Le temps qui passait se mesurait à la longueur des jupes des filles.

Pas qu'on les regardait particulièrement, mais dès lors qu'une moitié au moins de l'humanité (sans compter les Ecossais et les curés !) portait jupe ou robe, les variations saisonnières et annuelles pouvaient bien se remarquer.
Maxi, midi, mini, et maxi de nouveau, et midi encore… Passaient les années et les saisons. Midi à nouveau, et maxi.
Verrait-on donc des genoux, seulement des mollets ou rien que des chaussures, dans la rue cette saison ? Même les minijupes les plus courtes d'alors n'en révélaient pas beaucoup plus, et pourraient faire à certaines filles d'aujourd'hui figure de bourka.
Le pantalon est passé par là. Et les journaux ne titrent plus sur la longueur des jupes des filles.

Comme une Fête Dieu

29 avril 2008

Moulin à café électrique

Le moulin à café, c'était d'abord un bruit, tout à fait désagréable… et puis une odeur… Et alors, le bruit devenait une sorte d'ami, de familier…

La dernière fois, c'était quand ? La dernière fois que j'ai entendu cette stridulation du moulin à café électrique. Et puis que l'arôme du café s'est développé. Pas juste comme un paquet qui s'ouvre… Non, quelque chose de plus long, dans lequel l'homme a sa part. Et le temps. Et toute la maison…
La dernière fois ? C'était en janvier ou février. Sous la neige. J'allais observer la danse absurde des coqs de bruyère dans la neige. Janvier 75 ou 76.
Mais je l'entends encore. Pas seulement un hurlement aigu de moulin à café, mais tout ce qui va avec. Le choc des grains de café contre le couvercle. Le déclic de la prise qu'on branche dans le mur. Le doux chuintement du café moulu qui s'écoule dans le filtre.
Et l'odeur !
Si je ne craignais pas tant de ne jamais retrouver toutes ses sensations, et de seulement gâcher un souvenir encore si vivace,… j'achèterais bien un moulin à café !

30 avril 2008

Jean Nicolay

On ne me l'enlèvera pas de la tête : quand je pense au Standard de Liège, le premier nom qui me vient à l'esprit est celui de Jean Nicolay. Le gardien de but.

Et d'ailleurs, c'est à peu près tout ce que je sais du football : le Standard est champion et Jean Nicolay est le plus grand gardien de but. En me creusant un peu les méninges, je pourrais encore reconnaître avoir entendu parler d'un certain Piot – gardien de but aussi, mais piètre copie à mon avis (de profane) de son grand prédécesseur –, et avouer aussi que j'ai bien un jour entendu prononcer le nom de Preudhomme – mais il aurait tout aussi bien pu pour moi être coureur automobile ou patineur sur glace –.
Et si l'une et l'autre de ces connaissances sentent la naphtaline et le pas frais… c'est bien que je n'ai jamais été intéressé par le foot.

Nain de jardin

1 mai 2008

Hostie

A genoux. En rangs d'oignons. Les fidèles attendaient leur tour. Tendaient la langue, fermaient les yeux, fermaient la bouche sur l'hostie… Dieu ne pouvait qu'exister (à l'époque ! J'avoue ne pas avoir suivi son parcours récent et tout ignorer de ce qu'il est devenu depuis), tant l'expérience était divine… plutôt que particulièrement agréable.

Mais halte là… je parle bien de la vraie hostie ; l'hostie en hostie. De cette pâte fine et blanche, sans aucun goût, dont on emballait aussi les poudres sûres et qui recouvrait certains biscuits. De celles qui étaient si fragiles qu'il fallait les doigts experts du curé pour les manipuler sans leur faire de mal.
Comment, vous ne le saviez pas ? On ne pouvait pas mordre sur l'hostie. Sinon elle en saignerait !
Surtout pas de ces nouvelles choses qui sont venues par la suite, sous prétexte d'authenticité et de proximité avec l'expérience du Christ. Grosses, vulgaires, brunâtres… goûtant et sentant le vieux, le renfermé, le pas propre… Que même la grand faim que nous avions ne pouvait pas nous faire trouver appétissantes…
La gastronomie serait-elle donc la véritable raison pour laquelle les églises sont vides de nos jours ?

Vigor, pour la grosse lessive

2 mai 2008

Par avion

By airmail : Il y avait bien de la magie dans une lettre par avion !

Quand on la recevait, c'était un plaisir tout particulier. Avant de la toucher, la couleur d'abord : bleue, parfois bordée d'une frise alternant le bleu, le blanc et le rouge. Tous les autres courriers étaient blancs, bruns à l'occasion. Bleu, signifiait par avion.
Posée sur la main, son poids ensuite : celui d'un papillon, d'un colibri. Celui d'un souffle de vent peut-être.
On regardait alors l'adresse de l'expéditeur, ou le timbre. On regardait les deux. Elle venait sûrement du Congo, ou bien du Zaïre, ou bien du Congo à nouveau, plus tard… Elle venait de loin toujours.
D'un coup de couteau de cuisine (de ceux qui coupent bien plus finement que nos couverts de table), la lettre était ouverte, avec précaution pour ne pas déchirer le précieux contenu. Un feuillet, deux parfois, de papier par avion. Bleu aussi. Fin comme du papier bible. Couvert d'un seul côté d'une écriture appliquée de religieuse ou de missionnaire, de celle passionnée de l'explorateur ou de l'aventurier, molle du colon attardé ou de l'épave alcoolique – mais ceux-là, c'est vrai, n'écrivaient jamais ! –. Disant des nouvelles d'il y a longtemps déjà. Des jours nécessairement. Des semaines souvent. Des mois parfois, tant le monde était plus grand alors qu'il ne l'est aujourd'hui.
Lue, relue, précautionneusement rangée, la lettre avait apporté son lot de rêve. On tentait d'imaginer le là-bas… On se faisait son petit cinéma personnel sans même imaginer que les choses pourraient être bien différentes de ces rêves éveillés.
Il serait bientôt temps de s'y mettre soi même. Une enveloppe bleue. Une ou deux feuilles de papier par avion. Et de tenter à notre tour d'offrir à notre correspondant un peu de ce plaisir que nous avons ressenti …

Platane

3 mai 2008

Fourgon à bagages

Quand on partait en vacances en train, les bagages voyageaient dans le fourgon.

Pour l'avion, tout le monde trouve cela normal. On embarque léger. On ne s'encombre pas de tout un fatras de valises à trainer dans les couloirs et sur les rampes d'embarquement. Plus ou moins confiant, on se dit qu'il n'est pas nécessaire de garder un œil sur ses bagages pour qu'ils arrivent à destination.
Pour le train, c'était un peu la même chose. Arrivé sur le quai, un rapide passage à la dernière voiture, et l'on confiait ses bagages pour la durée du trajet. A destination, nouveau passage vers le fourgon pour récupérer ses valises et ses malles.
D'ailleurs, avec la fin de ces envois par train ont disparu les étiquettes qui agrémentaient les bagages de ceux qui avaient beaucoup voyagé. Ils servent encore d'accrochage visuel sur certaines publicités… restent associés à l'idée de villégiature… mais, comme la locomotive à vapeur – elle aussi surreprésentée – ils ont disparu de notre paysage.

Chute des pétales

4 mai 2008

Renault 4

Une Renault 4 surmontée d'une grande antenne ? C'est sûrement la BSR !

Jeune et sympathique, la Renault 4.
Est-ce par volonté de camouflage que la BSR (Brigade spéciale de recherche) l'avait aussi choisie ? Probablement. Mais avec tout le génie que nos pandores pouvaient alors mettre dans cette opération.
Une antenne CB de deux mètres sur le toit… Deux agents – comme les Dupondts de Tintin ou des frères siamois –, inévitablement moustachus et affublés d'un imperméable gris, c'est bien là qu'on voyait que notre Etat policier avait quelques failles. Ils ne paraissaient ni efficaces, ni méchants !

Eclat du soir

5 mai 2008

Sièges en bois

Les voitures de troisième classe avaient des sièges en bois.

Eh oui, les trains avaient jadis trois classes. La première, à laquelle on n'accédait jamais, sauf pour passer dans la voiture voisine; et avec l'impression – ou la certitude – que notre seule présence gênait ces messieurs dames. La seconde, pour tout le monde, enfin, les gens normaux, comme vous et moi. La troisième enfin pour … je ne sais pas qui. Je ne savais même pas qu'il y avait des billets de troisième classe, qui auraient peut-être pu coûter moins cher que nos billets réduction famille nombreuse, mais en tout cas, il y avait des voitures de troisième classe.
Rustiques au possible, mettant à mal nos fessiers. Reliques sans doute d'une autre époque, pas si lointaine, où des flots d'ouvriers prenaient le chemin de fer pour se rendre au travail. Qui n'auraient pas besoin de plus que du bois, eux qui en avaient vu d'autres...

Prendre l'air et le frais

6 mai 2008

Tendeurs

Les amis des oiseaux, cercle ornithologique, que cela semble bien gentil, alors qu'il s'agit de vulgaires tendeurs !

Un tendeur, c'était quelqu'un qui capturait les oiseaux pour les mettre en cage.
Chardonnerets, bouvreuils, pinsons, tarins, linottes, serins, et d'autres espèces plus rares faisaient les frais de ce sport et commerce.
C'était autorisé, bien sûr… mais tout ne l'était pas, et certains prétendaient qu'il s'agissait là de la chasse du pauvre. D'une forme avancée de la lutte des classes. Et que s'ils étaient par hasard – bien rare – poursuivis, c'était en vertu de leur condition de prolétaire. Et que ces messieurs les chasseurs, eux, pouvaient se permettre ce qu'ils voulaient, parce que, eux, auraient des relations… et patati, et patata…
Mais au bout du compte, les tendeurs faisaient à peu près ce qu'ils voulaient. Capturaient des oiseaux aux périodes interdites… avec du matériel interdit (pas seulement au trébuchet mais aussi avec les fameux filets japonais) et emprisonnaient des espèces interdites.
Je me demande seulement ce qu'ils sont devenus, tous ces tendeurs. Je les vois mal reconvertis en collectionneurs de timbres… et je m'inquiète !

Thank you very dutch !

7 mai 2008

Gruau

On ne mangeait ni flocon d'avoine ni quaker, mais bien du gruau d'avoine.

En fait, je croyais que c'était la même chose, mais il semblerait que le gruau désigne (aussi) le grain entier ou bien très sommairement traité. Mais peu importe, puisque pour ma part je n'en mangeais pas, et ne pourrai donc jamais dire comment cela se préparait.
J'aimais seulement le nom. Tellement rustique que plus personne ne l'utilise aujourd'hui. Il disait les repas copieux de la campagne. Le lait chaud avec de la peau dessus – que je détestais aussi... mais que je ne peux m'empêcher de tenir pour un élément important de toute enfance de ces années là –. Et cette sensation bizarre d'avoir très chaud d'un côté (celui du poêle ou de la cuisinière) et si froid de l'autre (celui du mur ou de la porte).
Un nom qui dit aussi une époque où les choses portaient un nom plutôt qu'une marque !

L'arrêt du tram

8 mai 2008

Veaux de Mars

Pluie, soleil, puis neige à nouveau… un temps bien de saison pour les veaux de mars.

Dites donc giboulées de mars si cela vous plait, en mars je préfère penser à ses veaux. Veaux de Mars faudrait-il d'ailleurs écrire, s'agissant – paraît-il – d'une référence à une légende concernant le Dieu de la guerre. Mais peu importe.
Spectaculaires et imprévisibles, comme peuvent l'être les orages en été. Un quartier sera touché, une ville, et pas leurs voisins. On sort léger vêtu, comme pour profiter d'un ciel qui se met au grand beau… et voilà qu'on se retrouve dans une ambiance polaire.
C'est ce que j'adore dans notre météo pourrie. En plus d'être – soi-disant – pourrie, elle est imprévisible. Alors, en mars, je suis heureux !

Photo de charme

9 mai 2008

Week-end

Il parait que le terme week-end est d'usage depuis le début du 20ème siècle. Bizarre, là j'ai comme de sérieux doutes.

Désignant le samedi et le dimanche, cela ne m'étonnerait pas qu'il soit bien plus récent en Belgique.
Car nous allions bien à l'école le samedi matin, jusqu'en 1974 au moins. La crise pétrolière nous en a chassés le samedi, et le ministère a finalement trouvé que cela n'était pas une trop mauvaise solution.
Restait que nos parents travaillaient encore le samedi… et qu'il n'était donc pas question – en aurions-nous même eu les moyens – de se faire un « week-end » à la mer, du vendredi au dimanche soir comme aujourd'hui. Cela est venu quelques années plus tard. Et là aussi, tout le monde a trouvé cela normal.
Alors, parlait-on de week-end avant cette époque ? J'ai bien l'impression que non !

Ordre et mesure

10 mai 2008

Hospice

Résidence pour personnes âgées, home pour vieillards, séniorerie, maison de convalescence, centre gériatrique… tant de désignations politiquement correctes pour désigner l'hospice !

Quand un vieux était vraiment trop vieux, qu'il n'avait plus de famille pour s'occuper de lui, ou qu'il était devenu trop difficile de le faire, on le mettait à l'hospice.
Une sorte d'asile – au sens d'abri – pour ceux qui avaient vécu trop longtemps. On les voyait de la rue, marcher dans un jardin rachitique. Ne jamais trop s'éloigner de la protection des murs, comme s'il leur était poussé un nouveau cordon ombilical, qui progressivement rétrécissait, les ramenait dans la matrice de l'hospice, avant de finalement les retourner à la terre.

Mon pote le gitan ?

11 mai 2008

Jupon

Sous la jupe, le jupon ou la combinaison. Aucune femme de bonnes mœurs ne serait sortie moins vêtue.

Coquetterie ? On ne montrait pas le jupon, encore moins la combinaison. Pas à moi du moins. L'hypothèse me semble peu sérieuse.
Frilosité ? Les hommes portaient chemisette, chemise, pull, les femmes n'avaient pas nécessairement toutes ces couches. Pour la saison fraiche en tout cas, cette idée n'est pas déraisonnable.
Pudeur ? Renforcer l'opacité des vêtements en général à une époque où les formes ne se devinaient pas… et donner encore un peu de répit au corps qui se révèle au moment du déshabillage… Ca tient la route.
Economie et hygiène ? Et pourquoi pas tout simplement une manière supplémentaire de garder ses vêtements propres plus longtemps. On ne se changeait pas tous les jours… on se changeait d'ailleurs le moins souvent, tant la lessive était une tâche pénible. Alors, finalement, le jupon, la combinaison, ne seraient-ils que des substituts à trop de lessives répétées ?

Vagues d'or

12 mai 2008

Ligustrum

Autour de chaque jardin, une haie de ligustrum.

Jardin est un bien grand mot pour ces quelques mètres carrés de gravier. Ce ridicule parterre de fleurs aussi assoiffées que de mauvais goût. Tagettes, dahlias, chrysanthèmes même. C'était à qui exhiberait les plus hideuses floraisons.
Et pour bien marquer la limite de la propriété, une haie de troène.
Et si aujourd'hui, lorsqu'une tondeuse à gazon démarre, on dirait qu'elle réunit ses voisines comme les cerfs le font au brame, à l'époque le clic-clac des ciseaux à haie d'une seule maison suffisait à raviver les humeurs tranchantes de tous les mâles du quartier. Qu'un seul brin dépasse, c'eut été la honte. Que le profil de la limite végétale ne soit pas tiré au cordeau, le pire était à craindre : l'exil dans les colonies – voire plus loin –, le hara-kiri au taille haie, l'alcoolisme ou la démence…
Le taille haie électrique n'y a pas changé grand-chose. Semaines après semaines, chacun surveillait sa haie, épiait celle du voisin… y mettait au moins autant de soin qu'à sa propre coiffure, et bien plus d'attention qu'à la permanente de l'épouse.
Mais qui aujourd'hui a encore une haie de ligustrum ?

J’ai toujours préféré aux voisins les voisines

13 mai 2008

Hérisson

Certains soirs de chaleur, notre père nous emmenait à la chasse au hérisson…

C’est que, la veille le plus souvent, avec ma mère il s’était promené en voiture, et avait rencontré l’un ou l’autre de ces sympathiques animaux. La chasse serait bien pacifique…
A huit dans l’Ami 6 (et l’Ami 8 par après) break. Le père et la mère devant. Trois enfants sur la banquette arrière. Et trois encore dans le coffre, le regard tourné vers l’arrière. Il ne nous fallait pas bien longtemps pour faire une rencontre. On dirait que les hérissons nous attendaient. Et que les plus gros semblaient les plus assidus.
Nous pouvions alors caresser notre prise… tenter de le porter… Essayer d’éviter la piqure en le manipulant avec une ou deux couches de vêtements. Mais rien à faire. Un hérisson, ça pique.
Puis nous le laissions. Faisions le chemin de retour et plongions sous les couvertures.
Nous n’aurions pas fait de plus beaux rêves si nous avions vu tous les films de Disney ou passé notre journée sur tous les manèges du monde !

Apparition

14 mai 2008

Pouhon

Sentant le souffre et la rouille, c'était le pouhon. Certains en buvaient l'eau. Prétendant lui trouver des vertus médicinales.

On ne connaissait pas le pouhon Pierre le Grand – trop snob, trop historique, trop spadois –. Tout juste le pouhon des îles, en Outrelepont., non loin de la fontaine Saint Quirin.
De temps en temps, un – vieux – vélo s'arrêtait. Une vieille ou un vieux – aussi vieux que le vélo – en descendait, chargé de bouteilles. Les bouteilles remplies, le vélo repartait.
Serait-ce donc là le secret de la longévité et de la vitalité de ces cyclistes ? Et un peu de rouille absorbée aurait-elle fait disparaître celle qui normalement aurait dû bloquer leurs articulations de vieillards ?
J'en doute. Mais ils le croyaient ! Et continuaient de pratiquer ce rituel étrange.

Baissez les volets

15 mai 2008

Expo 58

57 a beau faire la fière avec sa récolte de vin que l'on dit exceptionnelle, tout le monde ne se souvient que de 1958 et de l'expo !

Vous en avez marre de l'expo 58 ? Vous n'entendez parler que le l'expo 58 ?
Et vous vous croyez unique ? Et vous ne vous rendez pas compte que, pour vous, ça ne date que de quelques mois ? Alors que pour moi, ça fait 50 ans (presque) que ça dure !
Oui, je le sais, j'ai visité l'expo 58 dans le ventre de ma mère. Merci de me le rappeler.
Et oui, on me l'a rappelé quelques fois… et si on oubliait de le faire, la boite de boutons qui trônait sur la table de couture, suffisait à m'y faire penser. Encore et encore à cause de cet Atomium qui trônait au centre, entouré d'une série de vignettes dont j'ai oublié le sujet (étaient-ce des inventions modernes ou bien des évocations de capitales ?).
Peu importe, ne me parlez plus de l'expo 58. On se souvient tellement d'elle et si peu de ma naissance que j'en suis (un peu) jaloux !

Un coup d'œil dans le rétroviseur

16 mai 2008

Standard champion

Se pourrait-il que revienne le temps où un match Standard-Anderlecht signifierait encore quelque chose ? Pendant 25 ans, personne n'aurait parié 1 centime sur cette idée.

Le monde nous semblait coupé en deux.
D'un côté nous, les bons, les rouges. Les Wallons, les liégeois. Enfin, ceux dont le cœur battait, plus ou moins, et de moins en moins, pour le Standard de Liège. N'aurait en tout cas battu pour aucun autre club.
De l'autre, les autres. Les mauvais. Les Bruxellois et les Flamands réunis (d'ailleurs, un Bruxellois n'était au mieux qu'une sorte de Flamand en un peu plus stupide, au pire une sorte de Parisien en plus arrogant s'il était possible, toujours affublé aussi d'un ridicule accent – pas comme nous ! -). De ceux qui arboraient une couleur du plus haut ridicule : le mauve que seuls les curés portaient lors de certaines cérémonies ! En bref, des crétins qui croyaient qu'Anderlecht pourrait l'emporter.
Et il est vrai que les autocollants sur les voitures se sont faits plus discrets pour le Standard… qu'ils se sont faits plus rares, qu'ils ont terni ensuite et que finalement les voitures qui les portaient sont parties à la casse, rarement remplacées.
Que Liège ne fut bientôt plus ni le centre du monde, ni celui du football wallon. A peine celui du cinéma des frères Dardenne – avant celui grotesque, pitoyable et éthylique du ministre Daerden –. Mais ni Rosetta, ni aucun des héros des romances des deux Liégeois n'ont jamais arboré le rouge et blanc...
Et certains d'ailleurs s'étaient mis à regarder au loin, et vers Mouscron – mais est-ce vraiment en Wallonie ? – et Charleroi.
Mais bon, ça fait du bien de voir les Liégeois – ne fût-ce qu'un jour – au sommet à nouveau. Ca nous rajeunit un peu.
Mais sans aucune illusion sur les nouvelles vexations que le futur nous réserve ! Pour vingt-cinq ans à nouveau ?

Le petit chaperon rouge a vieilli

17 mai 2008

Amateur

Professionnalisme et publicité semblent aujourd'hui être les piliers du sport de compétition. L'amateur, juste une sorte de comique, qui n'arrivera jamais à rien de bon (passer à la télévision)… ou pas longtemps…

D'ailleurs, amateur est devenu une sorte d'injure… et – au masculin en tout cas – un professionnel, c'est bien, c'est beau, c'est grand… et c'est cher ! Mais ça vaut son prix, quand on voit les problèmes qu'on a après avec les amateurs…
Mais je m'éloigne de mon sujet. Le sport.

Peut-on aujourd'hui se souvenir d'un temps pas si éloigné – 20 ans à peine – où seuls les amateurs avaient accès aux jeux olympiques, et où les « étudiants » américains et les « militaires » soviétiques raflaient toutes les médailles.
Mais, même comme cela, le sport avait encore quelque chose de frais, d'innocent et d'accessible. Les stades et les corps des athlètes n'étaient pas le patchwork de publicités qu'ils sont devenus aujourd'hui. Les courts de tennis n'étaient pas le lieu d'un défilé et de changements de modes permanents. Les cyclistes ne ressemblaient encore ni à des clowns ni à des oiseaux exotiques, bariolés de toutes les couleurs.
Ils ne roulaient ni en Porsche, ni en Ferrari.
Et même s'ils se dopaient – sans aucun doute – ils ne trainaient pas derrière eux leur spécialiste de la remise en forme à coups de médications normalement utilisés dans le traitement du cancer (EPO), dans les opérations chirurgicales (transfusions sanguines) pour ne parler que des plus remarquables. Ils n'étaient pas non plus tous, subitement, atteints d'asthme.
Finalement, l'amateurisme avait du bon !

… et un raton laveur !

18 mai 2008

Bille de chemin de fer

Bille de chemin de fer. Nom féminin.
Actuellement : a) Objet en bois qui sert à décorer les jardins et n'a jamais vu passer un train
b) Objet en béton qui sert à porter les voies.
Jadis : un objet en bois qui servait à porter les voies… et n'avait jamais vu un jardin

D'accord, c'est pratique. Bien utilisé, on peut dire que c'est beau, à défaut d'être élégant. En tout cas, c'est solide.
Mais il en va de la bille de chemin de fer comme de la roue de charrette encadrée dans le mur des fermettes. Les véritables ont disparu… mais le marché en demande encore et toujours. La bille de chemin de fer sauvage, ayant vécu l'aventure du rail, subi les intempéries, et ayant été abreuvée de tous les produits les plus toxiques, a donc disparu. On ne livre plus donc, en jardinerie, proprement empaquetée et rabotée, traitée aux produits respectueux de l'environnement et sans dangers pour les enfants, que le la bille de chemin de fer d'élevage, qui n'imagine même pas les grands espaces et la vibration des boggies… ne rêvera jamais de liberté que face au gazon trop soigné et trop vert de nos villas.

Chicken run

19 mai 2008

Café vert

Dans une réserve, un sac entier de café vert, qui attendait depuis la guerre de Corée d'être enfin torréfié et ne le serait jamais.

Le café vert et le sucre, sans doute les dernières denrées à avoir été stockées par les Belges, en quantités déraisonnables.
Déraisonnable, c'est le mot. Réaction instinctive de cette part de la population qui a connu les pénuries, les restrictions, les tickets de rationnement.
Réaction bizarre pour nous, qui ne penserions pas nécessairement au café ou au sucre, dont nous n'avons jamais manqué. D'un autre temps aussi, car, qui aujourd'hui serait encore en mesure de torréfier son propre café ? et – mal – torréfié, qui a encore à la maison un moulin à café ?
Réaction contre-productive enfin, puisqu'elle contribuait elle-même à la pénurie et au renchérissement.
Et pourtant… imaginez-vous ce qu'il se passerait si, à l'instant, l'alimentation électrique de toute la Belgique venait à être coupée durablement – disons 1 mois, pour ne pas exagérer dans le catastrophisme – ? Ne seriez-vous pas heureux d'avoir, quelque part, une vingtaine de kilos de sucre, ou ce sac de café vert datant de la guerre de Corée ?

Les prés s'habillent de rose

20 mai 2008

Deux parents

J'ai beau chercher… Sans exception, tous mes copains avaient deux parents !

Il y avait bien l'habituel et inévitable fils de la veuve, dans chaque école. Bon élève, toujours. Bonne mère, toujours aussi.
Sinon, c'était monotone. Papa, maman, le ou les enfants. Pas le moindre enfant de divorcé dans les rangs. Aucun de ces voyageurs qui auraient passé une semaine chez papa et sa nouvelle femme, l'autre chez maman et son nouveau mari.
Tout juste des familles lisses, apparemment propres sur elles, sans problèmes ni états d'âmes.
Et s'il y avait bien l'un ou l'autre divorcé dans la ville, cela faisait bizarre… très… Comme un bouton au milieu du visage ou un nid de poules au milieu de la route.
Les temps ont bien changé depuis !

Transhumance quotidienne

21 mai 2008

Emballage

Du plastique à la place du carton… ou bien alors plus de carton. Beaucoup plus. Les emballages ne sont plus ce qu'ils étaient.

J'en sais quelque chose, pour en avoir tant et tant manipulé. Dans l'épicerie d'en face d'abord, où j'ai parfois donné un modeste coup de main quand j'étais gamin. Du plastique, il y en avait bien peu. Jamais pour tout dire. Du carton, oui. Beaucoup. Ou plutôt, partout. Mais, juste assez. A la limite de la fragilité, de la rupture. Du papier aussi. Au risque de la déchirure. Du plastique ? A peine. Jamais, je crois ! Je ne m'en souviens plus en tout cas. D'ailleurs, c'eut été impossible pour bien des denrées. Le plastique sentait mauvais ! Il était donc exclu pour toutes les denrées alimentaires. Trop cher probablement pour tout le reste.
Du carton donc. Et pas de ce carton coriace d'aujourd'hui.
Il me semble me souvenir qu'il était alors doux au toucher. Que le déchirer était une sorte de plaisir pour les doigts. Dur autour… doux à l'intérieur. Comme s'il s'était agi de deux matières différentes.

Les feux en jaune et noir

22 mai 2008

Feu Vert

Feu Vert, c'était Jacques Careuil, et Jacques Careuil, c'était Feu Vert !

Bon, il y avait André Rémy aussi, mais, Jacques Careuil, lui, avait une voix… inoubliable. Inimitable.
Feu Vert, c'était le jeu télévisé pour les enfants, le mercredi après midi. Des questions de connaissances. Des épreuves physiques. Des trucs inimaginables aujourd'hui dans leur élémentaire simplicité. Des chanteurs aussi : Robert Cogoi, Jean-Claude Darnal, Joe Dassin étaient abonnés de l'émission.
A vos marques, c'était pour les plus grands. Ceux de l'école secondaire. Des vieux, somme toute.
Il n'y avait pas grand monde pour manquer notre Feu Vert hebdomadaire.

Chevaux de frise ! Etat de siège ?

23 mai 2008

Gaine

Les femmes d'alors avaient de ces coquetteries ! La gaine par exemple…

Ca leur améliorait la silhouette, probablement. Pour celles chez qui il était possible d'améliorer quelque chose en tout cas, ne parlons pas des cas désespérés.
Mais franchement, sur un fil à linge, ça faisait son petit effet.
La couleur d'abord. Rose, toujours. Couleur chair prétendait certainement sa propriétaire. Mais chair de quoi ? En fait, c'était rose cochon, sans aucun doute ! Chair de cochon.
La texture ensuite. De ces tissus élastiques que l'on imaginerait venus d'Allemagne de l'Est, voire de plus loin dans les profondeurs communistes. Dont il sera toujours impossible d'imaginer la manière dont ils ont pu être fabriqués. A moins qu'ils ne poussent à l'état naturel sur le dos de certains reptiles inconnus chez nous.
La gaine, c'était l'attribut des grosses et des moches !

Doberman en liberté

24 mai 2008

Historia

S'il y avait Tintin et Spirou, il y avait aussi Artis et Historia.

Nous on était Artis.
Mais, franchement, si vous voulez faire tourner la machine à remonter le temps, allez regarder les albums Historia.
Historiques, évidemment. Avec tous les rois, les reines, les hommes de Cro-Magnon et tout le tintouin… Pas en photo, évidemment. Le tout en vignettes soigneusement dessinées, comme pour fournir au bon élève la touche finale qu'il lui manquait encore pour mettre en scène les faits du temps jadis.
Clovis brise le vase de Soisson… et puis la tête de l'idiot qui l'avait volé. La vignette est prise juste entre les deux actions… on sent que le coup va venir. Qu'il va y avoir du sang. Beaucoup. Mais, on reste propre. On reste digne. L'histoire n'est pas une branche de la boucherie ou de la médecine à crane ouvert !
Les vignettes Historia étaient déjà vieillies quand j'étais un gamin. Mais, étonnamment, elles n'ont pas vieilli depuis !

C'est pas cher, et ça a l'air bon ! On y va ?

25 mai 2008

Immigrés

Immigrés, encore un nouveau mot. Je n'ai personnellement jamais entendu parler que d'Italiens, plus tard de Turcs, de quelques Marocains peut-être.

Et pourtant, quelle différence ?
A quel moment les Italiens, Turcs, Marocains, Congolais, sont ils devenus des immigrés ? Et pourquoi certains d'entre eux seulement ?
D'ailleurs, on a longtemps uniquement parlé de « travailleurs immigrés ». A quel moment les immigrés ont-ils cessé, dans la tête des gens, d'être des travailleurs ?
Et vont-ils, comme en Flandre et aux Pays-Bas, bientôt devenir des « allochtones » ? Tout juste comme les barbares des empires grecs et romains ?

Pour faire du sirop de fleurs de sureau, récolter ...

26 mai 2008

Jeunes

Les jeunes n'étaient alors, ni un problème, ni une question…

Question d'habitude peut-être. Quand, depuis l'âge de cinq ou six ans, du matin au soir, nous courrions les rues, les champs et les bois sans surveillance. En bande le plus souvent. A douze ans, question de bêtises, nous les avions souvent presque toutes faites. Mis le feu à une lande ? Marc l'avait fait. Juste pour voir. On a vu. Bloqués dans une grotte ? On devait être sept ou huit. Pas longtemps. Mais assez pour ne plus y retourner. Et surtout ne pas le raconter à nos parents.
Alors, franchement, shooter dans une poubelle ou y mettre le feu. Briser les vitres d'une aubette de bus ou écrire son nom à la peinture sur les murs. Arrivés à l'adolescence, nous avions autrement plus de créativité que ça ! Et bien moins de désespoir !

Un jour pluvieux

27 mai 2008

Karaté

Le karaté n'existait pas ! Il y avait bien le judo, que certains continuaient à appeler jiu jitsu… Alors que d'autres, nostalgiques d'un temps révolu, parlaient encore de savate et de boxe française…

Pour donner des coups, il y avait la boxe.
Pour éviter d'en recevoir, le judo, et la course à pieds !

Le gag de la peau de banane

28 mai 2008

LEM

Le LEM (module d'excursion lunaire) était un drôle d'insecte…

Pardonnez du peu, c'était il y a presque 40 ans, entre 69 et 72. Les hommes se promenaient sur la lune… Qui a dit que le temps signifiait nécessairement le progrès ?
Nous, on l'a vu à la télévision. On en a rêvé. On en a fait des bricolages. Des élocutions.
Le LEM, dans sa fragilité, témoigne d'une sorte d'arrogance insouciante.
On allait sur la lune à bord d'un bidule aux pattes d'insecte. Les astronautes sautaient comme le capitaine Hadock dans Objectif Lune. La télévision n'était même pas en couleur. Pour la couleur, il fallait acheter Paris Match. C'était extraordinaire, mais c'était aussi normal… Tout était possible. Et d'ailleurs, ce serait bientôt l'an 2000… Et que d'ailleurs, en l'an 2000… ou en 2001 au plus tard…
Et, bien sûr qu'il y a eu des drames (Apollo 1) et du suspense (Apollo 13), et de la musique dramatique de Strauss (Ainsi parlait Zarathoustra). Mais au bout du compte, on s'y est habitué. Et la lune est devenue comme une lointaine banlieue des Etats-Unis.
C'est bizarre que, 36 ans après, personne n'y soit retourné !

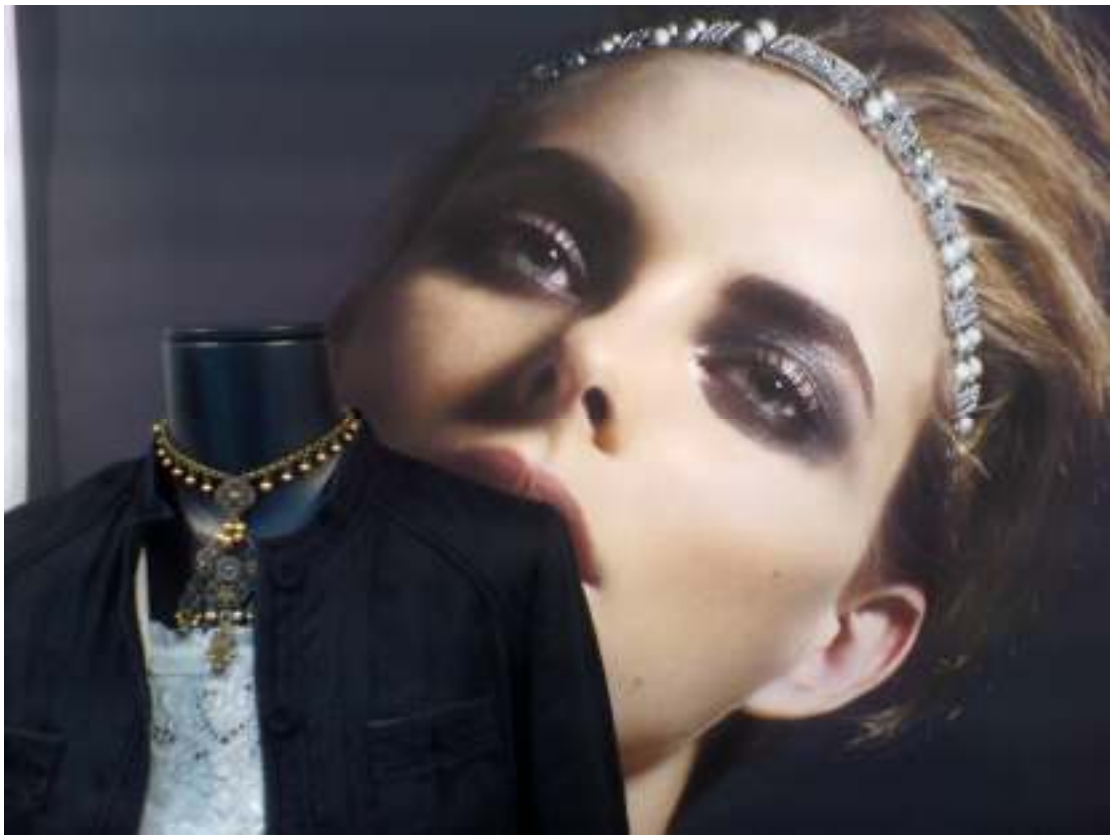
Une pièce Monsieur…

29 mai 2008

Machine à coudre

Fasciné par la course de la courroie, le va et vient du pédalier, il y avait autant à voir sous la machine à coudre qu'au dessus.

Les tables de machine à coudre font aujourd'hui office de tables de restaurant ou de bar. Leur pédalier, à jamais figé, ne permettra plus jamais de coudre chemises, robes et manteaux. De réparer les accrocs, inévitables, à ces vêtements que nous avions déjà hérités de nos frères, que nous léguerions à ceux qui nous suivaient, à moins que ce ne soit à l'un ou l'autre cousin.
La machine Singer trônait dans pas mal de maisons. Electrique, souvent. Le progrès était passé par là. Mécanique parfois. Elles faisaient pratiquement le même bruit. Ce ronronnement obsédant de l'aiguille, le chuintement du tissus qui avance, parfois le claquement sec de l'aiguille qui casse.
Mais coudre était aussi comme une cérémonie, un rituel et une atmosphère. Le silence et l'ordre se faisaient. Les ciseaux coupaient, taillaient. Les aiguilles, les sabots, les tournevis s'entrechoquaient. Prenaient chacun leur place. Et quand le ronronnement se faisait entendre, c'était comme assister à une naissance. Les pièces informes s'assemblaient une à une en un vêtement qui, le lendemain au plus tard, ferait se retourner les voisines.



Pamoison

30 mai 2008

Nénène

Dis bonjour à Nénène ! Donne une baise !

Nénène, ce devait être la marraine. A moins que ce ne soit la grand-mère. Ou bien un peu des deux à la fois.
Mais pour moi, c'était juste pour les idiots.
Oma, Nénène… Comme s'ils ne pouvaient dire marraine, grand-mère, bonne maman, tante ceci, tante cela.
Mais non, nénène plutôt : un nom plein de menaces… de moustache qui pique, de peau ridée, d'odeur de vieille et de dentier.
Car la nénène était nécessairement vieille, laide, ridée et acariâtre… La nénène était comme une plante carnivore, qui se fait belle pour attirer l'insecte, mais qui ne renferme que des liquides nauséabonds et toxiques. La nénène essayait, désespérément, d'étreindre des enfants… espérant qu'un jour un peu de leur jeunesse, de leur beauté, de leur odeur encore fraiche, lui resteraient au terme de cette étreinte.
Mais ce nom – presque sympathique – sentait trop le piège. Et aucun enfant ne s'y est jamais laissé prendre.
Les nénènes sont condamnées à jamais…

Escalator

31 mai 2008

Orchestre mécanique

Le long des nationales, certains cafés accueillaient les autocars. Au fond de la salle jouait parfois un orchestre mécanique.

Des excursions, je garde tout de même ce souvenir émerveillé.
Kitch au possible, tout en cuivres, en ors et en rouges. Jouant une musique imbuvable avec une froideur presque militaire. Et pourtant, l'orchestre mécanique nous fascinait. On l'aurait cru vivant. Et nous tentions de prévoir, ou de suivre simplement, l'intervention de chacun des instruments. Assourdis par leur boucan, nous ne nous éloignions pas d'un pas tant que la bête ne s'était pas définitivement endormie.

Sur mon plafond, un papillon

1 juin 2008

Papier carbone

Une feuille de papier, un papier carbone, une autre feuille de papier, un autre papier carbone, la dernière feuille de papier, le tout dans la machine à écrire. Avant la photocopie, magie du carbone, qui permettait de multiplier les messages.

Le papier carbone ? Je parie que mes gosses n'en ont jamais vu. Ca fait d'ailleurs au moins vingt ans que je n'en ai plus vu moi-même. Le matériau, quelque chose qui ressemblait à du plastique, très fin et résistant à la fois. Noir. La frappe de la machine à écrire se transmettait à travers le papier, et le carbone laissait sa trace d'encre sur la page suivante. Simplissime.
J'en ai utilisé des tonnes, et d'autres aussi. S'imagine-t-on l'énergie qu'il aurait fallu autrement pour écrire à tous ses copains, à toute la famille, pour donner chaque fois les mêmes nouvelles quand on vivait au loin ? Il n'était pas encore question de mémoire informatique, et la photocopie, quand elle est apparue était aussi instable que chère.
Tiens, et à force d'y penser, il me semble aussi que le papier carbone avait une odeur particulière. Quelque chose de très subtil, que je n'arrive plus à retrouver vraiment. Je l'ai là, sur le bout du nez, comme d'autres ont un mot sur le bout de la langue.

La frontière a disparu

2 juin 2008

Quetsche

On disait : je voudrais une bière, une poire, une quetsche, un genièvre… On ne parlait pas de marque ! ou si rarement. On changeait de café, on changeait de marque !

Et pourtant, les gens préféraient bien la Jupiler ou la Stella. Et le genièvre de Géromont ou celui des Hollandais.
Et, quand il n'y avait pas de quetsche… et bien on buvait une poire !

Je dois tailler la vigne vierge

3 juin 2008

Remise des prix

La remise des prix, une vraie torture pour l'élève moyen !

Suant de suffisance, le bon élève s'avance. La tête haute et le torse bombé. En plus des trois livres qui nous revenaient à chacun – l'école communale avait alors à cœur de promouvoir la lecture dans les familles – il en ramassait plein d'autres, et des gros, lui faisant un bagage presque aussi lourd que notre cartable de tous les jours. Puis venait le défilé des anonymes, des moyens mêlés aux médiocres. Pas de pitié pour aucun. Ne pas être premier, second, à la limite troisième, était un crime et devait être sanctionné. Le médiocre quatrième et le bon dernier subissaient le même sort : 3 livres et un regard distrait d'un directeur déjà fatigué d'une distribution qui s'éternise. Même le dernier pouvait se sentir plus heureux. Passant le dernier, au moins, il était un peu remarqué. Tout le monde savait qui il était.
Plus terrible encore quand cette fameuse remise des prix se faisait dans la grande salle de l'école, et qu'au lieu de la modeste et familière estrade, c'est la scène qu'il fallait escalader pour exhiber toute sa médiocrité.
La consolation venait au retour à la maison lorsque ma mère ramassait tous les livres de la famille. Elle en écartait parfois – rarement – l'un ou l'autre, qui avait l'heur de nous plaire, et qui tranchait par rapport à la confondante bêtise et au manque d'imagination de l'ensemble. A nous six, nous avons sûrement ramené au moins 4 ou 5 « Capitaine courageux » et au moins autant de l'un ou l'autre de ceux que nos maîtres jugeaient indispensables à toute bonne bibliothèque. Mais l'essentiel disparaissait le jour même, et reprenait le chemin de la librairie qui nous les échangeait contre des ouvrages un peu plus conformes à nos vœux ! La vraie remise des prix, c'est bien ma mère qui la faisait.

Gare du Nord

4 juin 2008

Sirop de souris

Si tu fais encore pipi au lit, on te donnera du sirop de souris !

Je le confesse, longtemps j'ai fait pipi au lit ! Ils n'étaient pas méchants les voisins, que du contraire, qu'aurions-nous fait sans leur accueil bienveillant lorsque nos parents étaient débordés ; mais leurs méthodes éducatives laissaient à désirer !
Contre la toux, le sirop de limaces. Que j'imaginais sorti de ces verres de bière que les jardiniers alors enterraient dans les jardins. Je n'aimais pas encore la bière, et je savais que je n'aimerais pas plus la limace. Alors, les deux, pensez donc !
Contre le pipi au lit, le sirop de souris. Que je n'ai jamais pu me représenter d'ailleurs. Mais qui ne me tentait pas plus que celui à la limace. Sachant d'expérience combien une souris était plus solide qu'une limace. Craignant par-dessus tout qu'il en reste quelque morceau dans la potion au moment d'avoir à l'avaler.
De plus, ça ne marchait pas ! Nous ne toussions pas moins, ni ne pissions moins au lit, d'imaginer la torture. Que du contraire peut-être.

Trop tard et trop mouillé pour sortir…

5 juin 2008

Tchiniss

Des tchiniss, c'est des riquettes quoi !

Les Bruxellois (entendez tous ceux qui habitent Bruxelles, le Brabant Wallon, ou y ont jamais habité) disent du brol. Nous on disait tchiniss, riquettes.
Rien de bien glorieux sans doute : range tes tchiniss, je vais jeter toutes ces riquettes,… l'expression était toujours méprisante. Pourtant, que de trésors cachés : un gros coquillage qu'on a frotté sur le pavé pour y faire un trou et s'en servir comme nœud de foulard en colonie, un compas dont on a perdu la pointe, une bouteille d'encre de chine à moitié – ou tout à fait – séchée, une dent de lait, trois pyrites grosses comme des petits pois, une médaille de Saint Roch (« préservez nous du choléra »), un canif plus ou moins suisse, un porte clef – dont le Schtroumpf a disparu depuis longtemps – portant une clef de cadenas – perdu lui aussi –, un carnet presque plein des brigades M, un œil d'ours en peluche, deux pinces à linge en bois, un lance-pierre, deux pièces à trou, un timbre indonésien, une grosse bille – qui fut très jolie – cassée, trois images de chocolat Jacques, un emballage (perdant) de bazooka,… et un raton laveur !

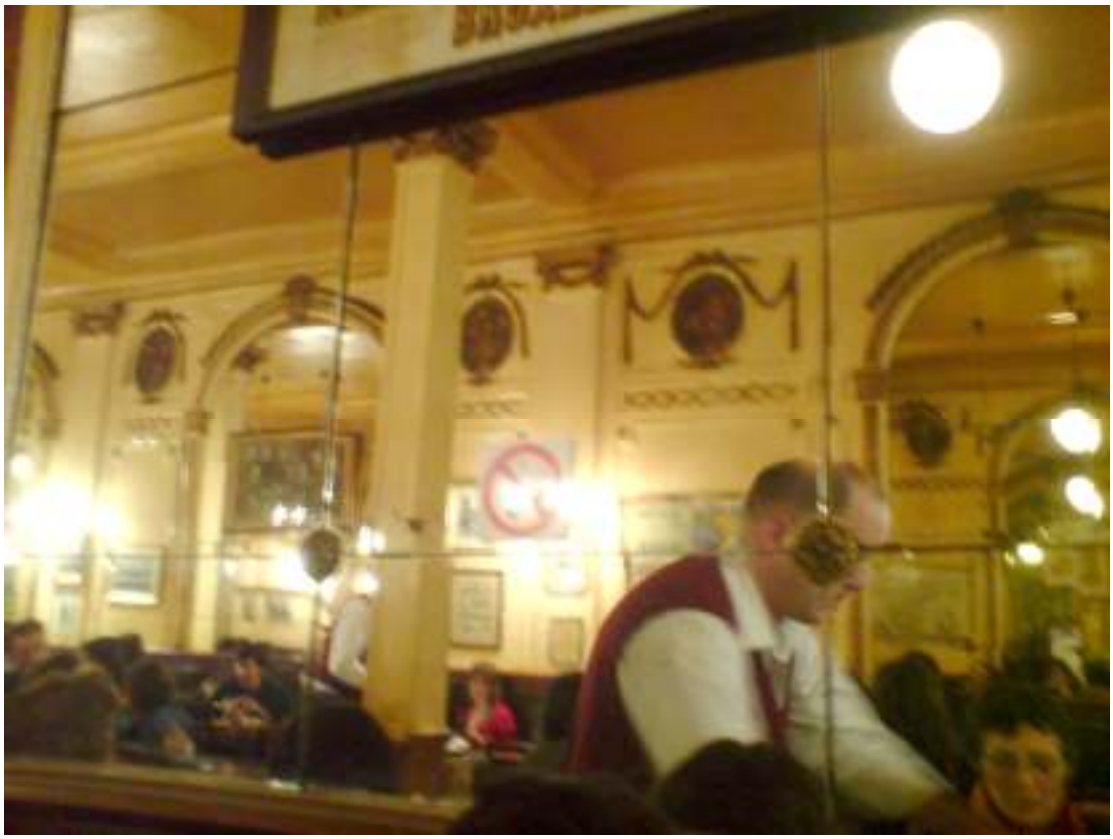
Paris souterrain

6 juin 2008

Usine

Le matin, deux fois le midi, et le soir aussi, il y avait grand monde sur le chemin des usines.

Deux papeteries, celle du Pont de Warche en bas de la ville, et Steinbach en haut. Une tannerie. C'était tous les jours, à heures fixes, un grand déménagement de population qui allait au travail. Des dizaines et des centaines de vélos. Des piétons aussi. Qui se rendaient à l'usine ou qui en revenaient.
Sans grand bruit. Comme si elles étaient de gigantesques électro-aimants. Attirant ou repoussant telle ou telle particule. Inlassablement. Eternellement croyait-on alors !



A la mort subite

7 juin 2008

Variole

En 1962, la crainte d'une épidémie de variole amena les autorités à interdire le carnaval de Malmédy !

Vers le 29 avril de cette année là – j'avais trois ans et demi – je me souviens de l'hôpital, où l'un de mes frères venait de naître. Du centre de la ville, qui n'avait rien de bien particulier. Mais surtout du journal gratuit qui, au lieu du programme des festivités, affichait le dessin d'une haguette en pleurs. Le masque traditionnel du carnaval de Malmédy était effondré par l'interdiction. La vie des Malmédiens s'arrêtait. Vide de sens !
Ils auraient, sans aucun doute, préféré le carnaval au risque de la variole ! Quand il s'agissait du cwarmè, les Malmédiens avaient de l'héroïsme.

Je dois vraiment tailler la vigne vierge

8 juin 2008

Théâtre wallon

Il n'y a même plus de théâtre à la télévision. Ne parlons pas alors du théâtre wallon.

A la télévision, jadis, le théâtre faisait recette.
Et, le samedi après-midi, si je me souviens bien, il y avait même du théâtre wallon. Théâtre dialectal que ça s'appelait. Qu'on ne regardait pas toujours. Seul le wallon liégeois nous intéressait. C'était le seul que nous comprenions.
Drôle ? Pas vraiment. Intéressant ? Pas non plus. Alors ? Pourquoi le regardait-on ? Savoureux peut-être. Odorant. Goûteux. Ce devait être ça.
Alors que nous parlions français à la maison et à l'école. Que nous pensions ne pas avoir d'accent. Que la chasse aux belgicismes était déjà ouverte. Le wallon du carnaval de Malmédy, celui du théâtre wallon à la télévision, étaient comme des vacances. Mais de ces vacances de jadis, quand, au lieu de s'en aller au loin, vers l'exotisme, il s'agissait, chez une grand-mère ou une tante de la campagne, de revenir à soi, tout simplement.

Un passage dans les blés murs

9 juin 2008

X

On ne disait pas X, on disait juste : cochon.

Un film cochon, un magazine cochon… une photo cochonne, une histoire cochonne…

Perdre la main ? Jeter le gant ?

10 juin 2008

Yéti

Tchang, Tintin, et le yéti. Le Tibet, c'était juste ça !

Je ne sais pas pour vous, mais pour moi, Tintin, c'était d'abord Tintin au Tibet. Lu et relu des dizaines de fois. Comme gravé dans ma mémoire visuelle.
La couverture d'abord. Si blanche. Si construite. S'il doit y avoir quelque part de la ligne claire, c'est bien dans cette couverture là.
Puis l'amitié. Dans tous les autres Tintin, le héros, a bien des partenaires, des gens qu'il sauve, des gens qui l'aident ou qu'il aide. Des alliés en somme. Mais c'est seulement dans Tintin au Tibet qu'il est véritablement question d'amitié, voire d'amour.
Enfin, le yéti. Evitez donc de voyager avec moi dans l'Himalaya. Le jour où on le rencontrerait, j'aurais bien du mal à en avoir peur, tant il a fait partie de mes rêveries d'enfant !

On va se boire un café ?

11 juin 2008

Zip

Cha-cha, Milky way, Mars, Bounty. On connaissait tout ça. Je préférais les Zip !

Est-ce qu'ils ont changé la formule ? En tout cas, les Zip d'aujourd'hui ne sont plus ce qu'ils étaient. Ou alors, c'est juste dans ma tête que ça se passe. Plus durs. Plus caramélisés. Plus ceci. Plus cela. Franchement, l'expérience n'est plus la même.
Serait-ce la faute au réchauffement climatique ? Qu'il faisait alors plus froid qu'aujourd'hui ? Un bon conseil, si vous avez la nostalgie des Zip d'alors, mettez le vôtre au surgélateur. Il y a peu de chance que vos enfants l'y trouvent (ils font rarement la cuisine), et, si vos dents résistent à l'épreuve du matériau surgelé, vous y retrouverez un peu plaisir d'antan !

Dans la pluie, y'avait deux souliers…

12 juin 2008

Aufray (Hugues)

Inoxydable ! Hugues Aufray est inoxydable !

Son premier disque date de 59. Avant ça, c'est sûr, je ne l'aurais pas écouté !
Connu ? On peut difficilement l'être plus. Même mes parents – qui n'en avaient pas vingt – avaient un disque de lui : Stewball sur une face, Céline sur l'autre. A moins que ce ne soit l'inverse puisqu'il y avait bien une face A et une face B sur les vinyls.
Mais – comme d'autres chez les scouts – c'est au patro que j'en ai entendu d'autres. Santiano par exemple, et Stewball à nouveau. Et à s'en casser les oreilles. A en avoir marre… et pourtant, on continuait. Des paroles, une histoire, qui coulent de source. Une mélodie facile à caser dans l'oreille et dans la bouche. Ce sont plutôt de ces chansons que l'on chante que de celles qu'on écoute ! A la veillée, dans le bus ou le car, en marchant.
Et la voix d'Hugues Aufray a quelque chose d'étrange. Qui pourrait la rendre rebutante. A moins qu'elle ne soit seulement de son époque. Ce fond de vibrato. Ce son un peu nasillard. Dans son genre, elle me fait penser à celle de Christophe (Aline … pour qu'elle revienne !). Pas identique, pas du tout, mais décalées toutes les deux. Hors format.

Une explosion de rouge

13 juin 2008

Bonnes sœurs

La sœur Marie-Bernard nous donnait cours de religion. Avec elle vivaient une ou deux autres bonnes-sœurs.

Les bonnes-sœurs. On disait aussi qu'on allait chez les chères sœurs. Qui avaient parfois un (ou deux) prénom(s) – mais de nom, jamais –. Qui n'était pas le leur évidemment, mais celui dont on les avait affublées quand elles avaient quitté la vie civile.
Quand j'étais vraiment gamin, certaines portaient encore la cornette. A croire qu'elles voulaient s'envoler. Ou paraître moins sévères qu'elles ne l'étaient.
Sœur Sourire chantait Dominique (nique nique !) et cartonnait au hit-parade.
Au collège, il parait qu'elles étaient encore présentes. Qu'elles habitaient de l'autre côté de la cour. Qu'elles travaillaient un peu dans la cuisine. Si discrètes, si invisibles, qu'on aurait pu les prendre pour des elfes de maison.
Elles semblent avoir disparu. S'être dissoutes dans l'air du temps en même temps qu'elles quittaient leur habit.

La chute d'une étoile

14 juin 2008

Claudine (Merckx)

Claudine faisait les frites pour Eddy avec de la graisse Résí !

Claudine qui ? Mais Claudine Merckx voyons ! Le 4ème personnage de l'Etat – juste après le roi (Baudouin), la reine (Fabiola) et Eddy (Merckx) –. Claudine Merckx faisait donc bien de la publicité pour de la graisse à frites.
Imagine-t-on aujourd'hui la reine Paola dans une pub, qui annoncerait qu'elle lave les caleçons d'Albert avec Dash ? Ou Carla (Bruni) assurant que les assiettes de Nicolas (Sarkozy) sont plus brillantes avec Dreft ? Barbara (Bush) certifiant que George (W) exige que les sols de la Maison Blanche soient nettoyés avec Monsieur Propre ? Angelina (Jolie) prétendre que son Brad (Pitt) ne se torche qu'avec du papier WC Lotus ?
C'est que nos héros étaient aussi nos familiers. Qui ne vivaient pas vraiment différemment de nous. Mangeaient les mêmes choses. Roulaient dans (presque) les mêmes voitures. Avaient les mêmes activités. Qu'il n'était pas impensable de les croiser dans la rue, ou chez le boucher. Que de suggérer même qu'ils pourraient avoir besoin de gardes du corps vous aurait mené tout droit à l'asile. Ils n'avaient pas pour seule gloire de nous exhiber, dans les journaux à scandales, leurs amours aussi tumultueuses que passagères et leur luxe insensé !
Mais maintenant, j'ai des doutes : ne me dites pas que vous ne connaissez pas Eddy Merckx !

Morts au champ d'honneur

15 juin 2008

Dinitrol

Dinitrol, Rutex, simoniser… et quand ça ne suffisait pas, le mastic, ou pire, changer le plancher. La rouille était la hantise de l'automobiliste.

A peine sa voiture achetée, le propriétaire filait au garage pour faire traiter le châssis. Il y retournait tous les deux ou trois ans pour un traitement de fond, un nettoyage, des injections. Mais, peine perdue, au bout du compte, la rouille venait quand même. S'attaquait au châssis. Rongeait le plancher, la carrosserie. Par temps de pluie, on roulait les pieds dans l'eau. Et quand on y regardait bien, on pouvait voir la route défiler sous soi… Les garde-boue se faisaient la malle. Les plus petits trous étaient soigneusement traités, au mastic. Les plus gros se couvraient d'autocollants : Standard champion ! Cercle royal mandoliniste. Malmundaria. Un tigre Esso. Et d'autres encore. Plus la voiture pourrissait, plus elle se couvrait d'illustrations.
Jusqu'au jour où le contrôle technique prononçait le verdict définitif. L'engin était bon pour la casse !
La rouille, c'était la peste. C'était le cancer. Et si certains y survivaient, aucun n'y échappait.

Le soleil se glisse dans mon bureau

16 juin 2008

Elisabeth (Reine)

La mémoire me joue des tours. J'étais persuadé que la reine Elisabeth était morte en 66 ou 67.

Sûr et certain que j'étais alors en troisième primaire, dans la classe de monsieur Vaneste. En haut de l'escalier à gauche, avec la vue sur la cour de récréation.
Eh bien non. C'était le 23 novembre 1965. Dans une autre école, celle du quartier des grands prés. Et avec un autre instituteur, monsieur Bragard.
Mais ce qui est sûr, c'est qu'on a découpé une photo, qu'on l'a collée dans notre cahier – un de ces grands cahiers quadrillés je crois, à couverture souple, vert d'eau; recouvert de papier bleu –. Qu'on a tracé des lignes, sur la photo, comme pour figurer un mortuaire. Que ce devait être au cours de religion. La photo ? Celle de la veille sur son lit de mort. Macabre ? On ne le ferait plus aujourd'hui ? Eh bien, à l'époque, ça se faisait. Et ça ne gênait personne. Allez-donc me dire pourquoi c'est juste ce souvenir là qui me revient ?

Celui d'une reine que nous ne connaissions pas, sauf par les dessins de nos livres d'histoire, tout pleins encore de l'exaltation de la figure du roi Albert – 1er évidemment ! –. Sans doute parce que, en ces cinquante années qui viennent de passer – en coup de vent – c'est bien la seule reine qui soit morte. Des rois ? Il y en a eu deux (Baudouin et Léopold). Des papes ? J'en ai vu une flopée : j'ai juste raté Pie XII d'une semaine ! Et puis Jean XXIII, Paul VI, Jean Paul I et II. C'est dire si les morts de papes, ça me connaît !
Mais, pour en revenir à Elisabeth, ce qui me réjouit, c'est qu'on a oublié sa guerre !
Alors qu'elle nous était présentée comme la seule guerrière vivante – mortes les Gabrielle Petit, Edith Cavell et autres Mata Hari ; ignorées de tous les résistantes, vivantes, de la seconde guerre mondiale –.
Et qu'on ne retient plus d'elle que son amour de la musique. Bel héritage finalement… vous ne trouvez pas ?

Le nez au mur

17 juin 2008

Fagne mangeuse d'hommes

Les hautes fagnes sont dangereuses. On s'y perd. On s'enfonce dans leurs tourbières. On s'égare dans les brouillards et les tempêtes de neige. La fagne est une mangeuse d'hommes !

Il y avait bien les vieilles histoires. Celle de la croix des fiancés – de celles qui finissent mal, dans la nuit et dans la neige – de la chapelle Fischbach et de la baraque Michel – et de la cloche qui devait permettre au voyageur égaré de retrouver son chemin –. Mais tout cela datait de bien avant la naissance de mes grands-parents. Nous n'avions pas plus peur de nous perdre en fagne que de rencontrer le loup du chaperon rouge quand nous parcourions les bois ! Il fallait que cela change !
En 1969, le feuilleton « Les galapiats » y contribua. Le mauvais tombe dans les tourbières et ne doit son salut qu'à l'intervention du cow-boy de service. Les tourbières, c'est en effet terrible ! La marée du Mont St Michel, comparée aux tourbières, ce n'est rien du tout. On se fait avaler en moins de deux. En plus, il y a des plantes carnivores ! Ce n'est sans doute pas pour rien. Avec toute la viande de touristes perdus qui s'y trouve…
Vers la même époque aussi, il faut noter la contribution remarquable de l'université de Liège à une plus juste et plus complète connaissance de l'endroit. Un groupe d'étudiant s'est en effet perdu, en hiver. Perdus pour perdus, au lieu de suivre les vallées – vers les villes – ces idiots ont tenté de rejoindre leur point de départ. Ils furent retrouvés, frigorifiés, dans la nuit. La petite histoire racontait qu'ils n'avaient dû leur salut qu'à un étudiant vietnamien qui avait emporté de la viande séchée (gardée à même son corps, prétendait la rue).
Un feuilleton kitsch… une bande d'idiots en balade… et toute la confiance que nous pouvions avoir dans la fagne s'effondrait – pour les plus crédules en tout cas –. Et la légende est tenace.
Mais, au moins, elle a le mérite de garder la plupart des promeneurs sur les sentiers balisés et d'en tenir éloignés les moins téméraires ! Continuez donc à raconter ces terribles histoires. La fagne vous en sera reconnaissante !

Le temps des cerises

18 juin 2008

Galapiats

On n'est plus le même homme après avoir subi, de 63 à 66 Thierry la fronde et en 69 les Galapiats !

Les Galapiats. Je me demande franchement qui a pu les inventer.
Le club des cinq – pardon si vous ne connaissez pas, c'était dans la collection verte, ou rose – revus à la sauce post soixante-huitarde – c'est Jean-Loup je crois qui à la fin du feuilleton regarde Marion, qui va retourner au Canada, avec des yeux de hareng saur, pour lui exprimer combien elle va lui manquer –.
Le ridicule ne tuant absolument pas, à la fin, on comprend enfin pourquoi il fallait un cow-boy dans la bande. Bruno, dit Cow-boy, sauve le chef des bandits en le tirant d'un marais – la fagne mangeuse d'hommes ! – avec son lasso.
Il tue encore moins le réalisateur qui a choisi d'utiliser des lieux de tournage tellement connus des téléspectateurs belges (l'abbaye de Villers la Ville, Beersel, Stavelot, les Hautes fagnes) qu'on ne pouvait qu'éclater de rire quand au bout d'une course de 100 mètre l'un ou l'autre héros débouchait 100 ou 150 kilomètres plus loin !
Et enfin, il y avait évidemment une chanson générique. Inoubliable. « Ohé les gars, c'est nous, l'aventure nous attend » ou quelque chose du style.
Du grand art je vous dis !

Romantisme : se rouler dans le foin !

19 juin 2008

Hans Krouf

Si tu n'es pas sage, Hanskrouf va venir te prendre !

Hanskrouf, Hans Kruff, Hans Truff ? C'était le père fouettard chez nous !
Saint Nicolas était terrible évidemment – pour ceux qui y croyaient – puisqu'il ne récompensait que les enfants sages. Et quel enfant pouvait-il prétendre avoir toujours été sage ? Et l'on aurait volontiers voulu nous terroriser à l'idée de rencontrer son assistant. Qui n'avait pas grand-chose pour lui. Il était noir, à une époque où tout le monde ici était blanc. Il avait – du moins dans certains coins de la Belgique – ce nom à consonance allemande, à une époque où l'évocation de la guerre, et de la cruauté des Allemands, était encore dans tous les esprits. Le père fouettard avait pour lui son qualificatif et ses outils – bâton ou martinet – alors que les châtiments corporels étaient encore d'application dans les écoles et plus encore dans les familles.
Mais au bout du compte, il finissait par nous être bien sympathique. Au moins, il bougeait. Il paraissait vivant, et c'est lui qui faisait tout le boulot de distribution ; Saint Nicolas se contentant de prononcer des âneries qui démontraient qu'il ne nous connaissait pas plus que ça et qu'il s'en foutait complètement.
Et si le père fouettard était chargé de punir, qui pourra prétendre l'avoir jamais vu faire ? Il se contentait de rouler de gros yeux blancs dans sa face noircie. De plus, derrière ses dehors terribles, il semblait qu'il soit un joyeux drille. La preuve ? L'arrivée du bateau de Saint Nicolas aux Pays Bas, que nous avions tous vu à la télévision. Des pères fouettards – qui a dit que les Hollandais ignoraient la démesure ? –, il y en avait des dizaines… se balançant dans les cordages. Et ça ne manquait jamais. Au moins un tombait à la flotte. Ajoutant à l'ambiance de fête et à l'absence de sérieux du personnage.
On voulait nous faire peur avec Hanskrouf, comme avec les histoires d'ogres et de loups. Pas plus, pas moins.
Mais, dans le même temps, personne ne trouvait bizarre à l'époque qu'un monsieur tripote toute la journée des petits garçons et petites filles sur ses genoux !

Et au fait. Je me rends compte maintenant. Il était bien un moment où l'on proclamait : « Je ne crois plus à Saint Nicolas ! »
Mais bizarre, je n'ai jamais entendu personne dire : « Je ne crois plus au père fouettard ! »

Interdiction de sortir

20 juin 2008

Italie et Espagne

D'Espagne, ils ramenaient une affiche de corrida à leur nom, d'Italie du verre de Murano. Ceux qui partaient en vacances.

Les vacances ? La plupart préféraient faire le carnaval, et tout le budget loisirs de l'année y passait. Envoyer leurs enfants en colonies de vacances ? Ils n'y pensaient même pas.
Les autres. Ceux qui avaient encore de quoi après le carnaval. Ils regardaient vers le Sud. Ignoraient la France. S'arrêtaient en Italie – qui n'était donc pas seulement le pays d'où venaient nos immigrés – ou en Espagne – où ils fermaient les yeux sur les horreurs de la dictature de Franco –. L'année suivante, ils y retourneraient. Chaque année en Italie. Ou chaque année en Espagne.
Le plus étrange : à part les arènes, l'Espagne, c'était juste une plage, la mer. L'Italie, une plage, la mer aussi. Et la côte belge ? Une plage, et la mer. Mais c'était moins loin, et moins prestigieux !

Hier : guerre et religion / Aujourd'hui : guerre de religion

21 juin 2008

Colombophilie et batellerie

Barcelone, ciel dégagé, lâcher à cinq heures trente. Bordeaux, couvert, les convoyeurs attendent.
Grands malades, trois poutrelles levées ; Hastière, deux vantelles ouvertes.
Les disques choisis, la météo marine, les communiqués colombophiles et ceux pour la batellerie me manquent !

Les cérémonies religieuses avaient leur litanie des saints – Saint Charles… Priez pour nous ! Sainte Martine… Priez pour nous ! Saint Quirin… Priez pour nous ! – ; les cérémonies patriotiques leur litanie des héros – Camille Lemaire… Mort pour la patrie ! François Bovesse… Mort pour la patrie ! Clément Hubert… Mort pour la patrie ! –. La radio avait les siennes ! Les disques choisis ? De Martin pour Viviane, à l'occasion de son anniversaire. De bon-papa José pour sa petite Monique à l'occasion de sa communion. De tonton Louis pour sa nièce préférée… De Lulu pour Bertha : merci pour ton cadeau. Et ça continuait. Dix, quinze personnes avaient choisi le même disque – très quelconque la plupart du temps –. Et la présentatrice lisait ces messages l'un après l'autre. Comme pour enfiler un chapelet de personnes. Ou pour en faire une chanson. Au point que l'on écoutait celle qui suivait de manière distraite. Seuls importaient ces noms, toutes ces personnes qui, d'une certaine manière, passaient à la radio.
Les communiqués colombophiles, eux, comme ceux pour la batellerie, nous faisaient voyager. Loin avec les pigeons : Nantes, Bordeaux, Amiens… Bien plus près avec les bateaux : Hastière, le canal Albert… Et là aussi, c'était comme une chanson qui disait le voyage. Toute une géographie et une poésie de lieux connus ou pas. Les pigeons qui reviennent. Qui arriveront ou pas au pigeonnier. Les bateaux qui s'en vont, qui partent ou qui passent.
C'était enfin, avec ces derniers, une langue mystérieuse. De poutrelles et de vantelles, qui pouvaient être levées ou abaissées, ouvertes ou fermées ! Et cela semblait être important. Comme des messages codés de radio Londres. Le brouillage en moins !

Le communisme, c'est le socialisme plus l'électricité (Lénine)

22 juin 2008

Karine et Rebecca

J’ai toujours détesté Karine et Rebecca !

Karine et Rebecca chantaient – entre autres, mais je ne me souviens que de celle là – « Moi je dors avec nounours dans mes bras ». Voix fluettes de gamines, de bébés presque. Un des hits des disques demandés du dimanche – ou bien était-ce le samedi – matin.
La récompense pour les enfants vraiment sages – ceux qui restaient stupidement à la maison ou jouaient gentiment dans la cour plutôt que de courir les bois et les champs – ? Le droit d’entendre une fois de plus la sirupeuse mélodie avant d’aller se coucher. Nul ! Tellement énervant que plus de quarante ans après mes tripes se nouent à cette pensée.
Et difficile à décrire aussi. Mais essayons les comparaisons.
Karine et Rebecca c’était comme « J’aime la vie » pendant les deux années qui ont suivi la victoire de Sandra Kim au concours Eurovision de la chanson. La tarte à la crème.
Ou bien, comme Folon depuis son retour en Belgique (pardon, en « Valonnie » comme il disait) et plus encore depuis sa mort.
Comme les appels des agents de télémarketing qui voudraient vraiment vous vendre – ou plutôt, offrir à des conditions exceptionnelles – un salon en cuir dont vous n’avez ni besoin, ni envie. Ou ceux des vautours de télé 2 au sujet de votre abonnement téléphone qu'ils peuvent vous remplacer à des conditions particulièrement avantageuses.
Comme la visite hebdomadaire des témoins de Jéhovah si vous avez eu le malheur, une seule fois, de leur ouvrir votre porte.
Karine et Rebecca, c’était tout ça à la fois !

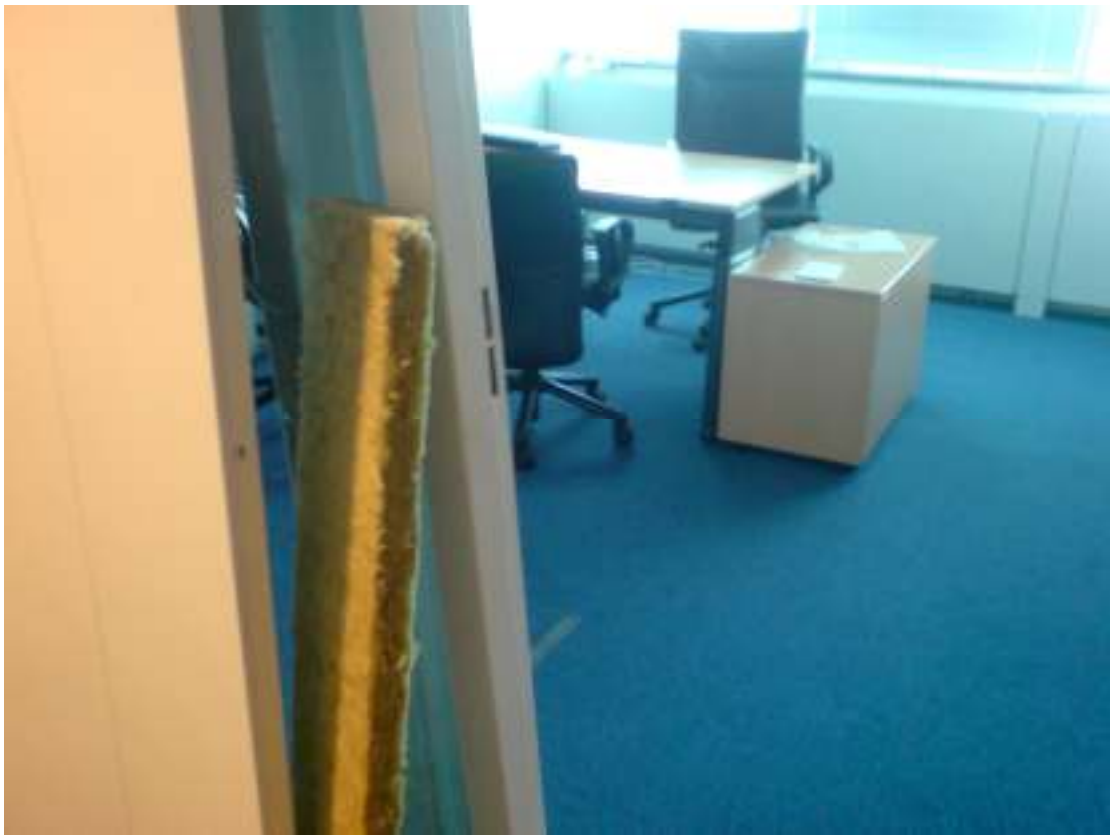
Coucher de soleil campagnard

23 juin 2008

Loriot (Jean-Pierre) et Lenain (Christiane)

Jean-Pierre Loriot et Christiane Lenain nous ont fait passer tant de bonnes soirées.

Ils ne jouaient certainement pas les œuvres les plus intelligentes du répertoire théâtral – pas plus stupides en tout cas que les films et les feuilletons que la télévision nous inflige aujourd'hui –. Mais je leur dois des soirées particulièrement agréables alors, et quelques bouffées de nostalgie aujourd'hui. Du rire. Des sourires. L'impression – magie de la télévision d'alors – d'être dans la salle. Ou que les acteurs venaient jouer dans notre maison.
Le théâtre à la télévision c'était un truc totalement hybride. Mais on aimait !



Cambriolage

24 juin 2008

Martin (Saint)

Le 10 novembre au soir, c'était, à Malmédy, les feux de la Saint Martin.

Il y en avait un à Outrelepont, un autre à Floriheid, et le dernier dans le quartier des Grands prés.
Traditionnellement, on y brulait tous les déchets avant l'hiver… mais les temps avaient changé et il était surtout fait de bois (ce n'est pas grave) et de vieux pneus (j'entends d'ici les hurlements de réprobation dans la salle !).
La nuit tombée, tout le quartier se dirigeait vers son bucher, au son de la fanfare. Les garçons portaient des torches. Les plus petits des lampions. Pas question quand on avait un peu grandi de se promener avec un lampion, on aurait eu l'air de quoi devant les copains !
Le feu mis, les chansons chantées (« C'est'u lu veuye do saint martin, nos ava fini scol'a tin »), les rondes faites, chacun retournait chez lui. Les enfants recevaient un paquet de biscuits et de friandises du comité de quartier. Prélude de ceux qu'ils recevraient à la Saint-Nicolas, un peu moins d'un mois plus tard.
Le feu, quant à lui, continuait de brûler, et c'était, pour nous les gosses, à celui qui brulerait le plus longtemps. Deux ? Trois jours ? Ou plus encore.
Il se racontait que lors de la construction de la cité – vers 60 je crois – notre feu brûlait encore en janvier !

Poisson rouge

25 juin 2008

Nicolas (Saint)

La fête à cadeaux, c'était la Saint Nicolas. Uniquement.

Aujourd'hui c'est cadeaux à la Saint Nicolas, cadeaux à Noël, et re-cadeaux pour l'anniversaire. Les plus assidus n'oublient pas non plus les cadeaux de Pâques en attendant qu'un jour on en offre encore pour Halloween et la fête nationale !
Pour nous, Saint Nicolas, c'était la fête. J'entends, celle où on recevait des cadeaux.
Pour les anniversaires ? Une voiture modèle réduit, un animal miniature pour notre zoo. Mais surtout un gâteau. Un quatre quart pour moi.
A Noël ? Des mandarines – on n'en avait pas à d'autres moments –, des printen – un délicieux biscuit fabriqué en Allemagne –, un cadeau collectif aussi – un jeu de société par exemple –, et c'était tout.
Des cadeaux aussi pour les grands événements de la vie : la première communion (la petite communion, ou communion privée comme on disait), la communion solennelle (la grande communion). D'événements importants, il n'y en avait pas d'autres pour les enfants.
Aux autres fêtes ? Quelques bonbons. A Pâques on recevait des œufs – je veux parler principalement de ces choses ovales que pondent les poules. A l'époque, à Pâques, on mangeait surtout ça. Pas tellement d'imitations en chocolat ! – ; le nouvel an, on se rendait à peine compte que c'était une fête ; Halloween n'avait pas encore été importée.
Il nous restait donc Saint Nicolas. Le 6 décembre pour ceux qui l'auraient oublié !
Souvent, nous l'avons fêté la veille au soir. Pour de simples raisons pratiques, mais mes parents s'arrangeaient toujours pour créer quand même la surprise. Pour pouvoir mieux en profiter surtout. Passer surtout une bonne nuit sans l'attente du matin.
L'école commençait ce jour là un peu plus tard… et sur un rythme et un ton qui n'étaient pas vraiment ceux de tous les jours. Le 6 décembre, c'était une sorte de jour de vacances en classe.

Laid comme un dahlia

26 juin 2008

Oncle Paul

Relire l'Oncle Paul, c'est comme entrer dans une machine à remonter le temps !

Le papier, un peu rêche. Pas le papier glacé d'aujourd'hui. L'encre qui sentait. Et puis ces histoires, comme racontées par un prof, par un oncle – évidemment – ou comme ces émissions historiques en radio et en télévision. Vite lu. Et on en retenait pas mal…
Mais, si vous voulez vraiment vous replonger dans l'ambiance, je vous conseille Jerry Spring et Buck Dany. C'est radical ! Vous rajeunirez de trente ou quarante années au moins !

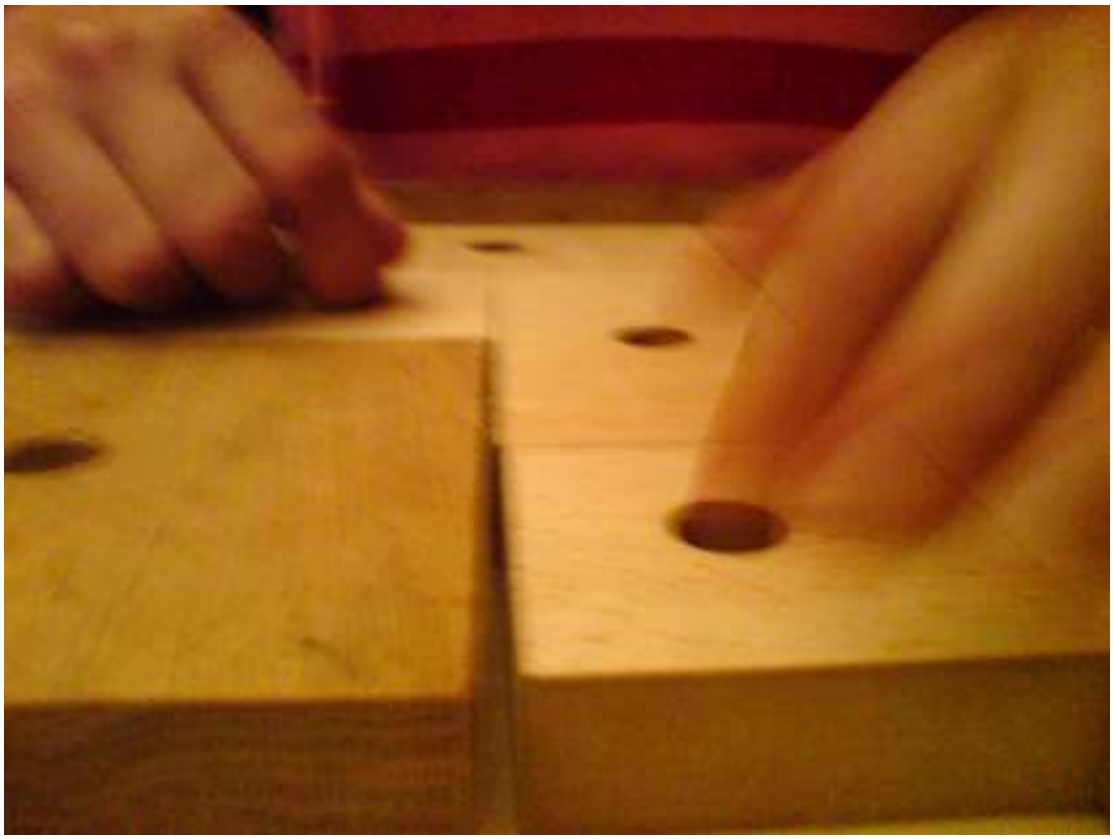
L’école est finie

27 juin 2008

Pousseur (Henry)

Henry Pousseur, né à Malmédy, a l’âge de ma mère.

Visitez Malmédy. Rencontrez ses habitants. Et vous imaginerez difficilement comment un Henry Pousseur peut en être issu.
Faites en de même à Charleville, et essayez, dans la rue, comme ça, de trouver de futurs Rimbaud. Mais au moins, à Charleville, j’imagine que la plupart aura lu, ou entendu, un poème au moins d’Arthur.
Oserais-je imaginer qu’à Malmédy, un jour, tout le monde aura entendu, à défaut d'écouter, toute une œuvre de Henry Pousseur ? Ou serait-il encore trop tôt ? Une bonne gloire locale est-elle nécessairement une gloire morte ? Ou bien la malédiction serait-elle éternelle qui fait que nul n’est prophète en son pays ?
Entre 1961 (il était un peu tôt il est vrai, à trois ans, pour nous abreuver de musique sérielle ou dodécaphonique... mais pourquoi pas ?) et 1972 – mes années d'école là bas –, je trouve bizarre qu’aucun de mes instituteurs, puis de mes professeurs – de musique par exemple ! – ait jamais eu l’idée de nous entretenir d’un fils de la cité qui faisait parler de lui ailleurs.
Les seules fois où j’en ai entendu parler, c’était par plaisanterie. Chacun imaginant une symphonie pour sachets de pain ou un concerto pour nouvelles chaussures et batterie de cuisine.
Résultat. A près de cinquante ans, je n’en sais pas plus sur mon concitoyen !



Jeu de mains

28 juin 2008

Quirin

Quirin ? Qui voudrait s'appeler Quirin ?

Et pourtant, il y a bien un Saint Quirin. Mais bon, il y a aussi les Saint Innocents, et la Saint Glinglin… Alors ?
Pour ma part, j'ai souvent – faudrait-il dire toujours – entendu parler d'un certain « Tchâ Quèré Lemère » (Jean Quirin Lemaire). Au point qu'il est devenu une sorte d'ancêtre mythique. Comme si l'on me disait descendant de Rabelais, de Charlemagne… mais eux sont trop connus, figés et figurés dans l'histoire. Plutôt descendant alors de Tchantchet, de Tijl Uylenspiegel ou du Manneken-Pis…
De ces ancêtres qu'on ne tente pas d'inscrire dans le temps – né en telle année, mort en telle autre – ni dans l'espace – habitait à tel endroit –, mais qu'on laisse vagabonder dans l'imaginaire, à toutes les époques (c'est juste un Lemaire), entre ville et campagne (un nom pareil sent la glaise, la tourbe, les bœufs que l'on mène sur la fagne) et nationalités (Belge, Allemand ?).
De ces ancêtres qui, rien que pour cela, mériteraient de transmettre leur prénom aux générations futures !

Priez pour nous !

29 juin 2008

Richard

Richard, c'était Richard ! Le fou. Promenant sa longue silhouette et sa tête de rouquin dans les rues de la ville. Faisant rire tout le monde. Et moqué par tous.

Pitoyable. Ridicule et inhumaine. Même bien habillé et nourri comme devait l'être Richard, la vie d'un malade mental dans une petite ville pouvait être terrible !
Pour moi, gamin, il était là depuis toujours. Que ce soit en haut ou en bas de la ville, je le croisais souvent. Et sa démarche, caractéristique, le faisait un peu ressembler au Monsieur Hulot de Jacques Tati. Comme s'il tombait en permanence vers l'avant. Et ne marchait que pour ne pas chuter.
Portant un long manteau. Je vois un loden. Mais ce ne devait pas être le cas. Trop beau. Trop chaud. Mais pourquoi pas ? Laissons-lui donc ce loden que je lui imagine.

Au carnaval, il couronnait sa tête d'un chapeau ridicule. Tyrolien peut-être. Jouait d'une flute ou d'une trompette en plastique, ou bien du mirliton, dans l'une ou l'autre fanfare. Le public riait. Le plaisantait.
Richard était sans âge. La moitié du cerveau d'un enfant de dix ans dans un corps presque vieux. Mais il marchait, marchait.
Puis je l'ai vu quelques fois en colère. Pris d'une rage folle. Marcher plus vite encore. Tenté de frapper le premier enfant à sa portée.
J'ai entendu dire que certains – et certaines – s'étaient mis à le plaisanter de plus en plus grassement, de plus en plus crûment. Le commissaire de police était même passé dans les classes pour expliquer aux enfants qu'ils ne devaient pas suivre l'exemple des adultes.
Je ne sais pas ce qu'il est devenu. Si sa fin aura été meilleure ou pire que le reste de sa vie. Mais, je ne peux m'empêcher quand j'entends Reggiani changer « Priez pour le pauvre Gaspard » – sur un texte de Verlaine – de penser à Richard.

A l’arrêt du bus

30 juin 2008

Scierie

On disait juste la scierie. Je vais à la scierie. Ou parfois, à la scierie Closson.

On montait, par la laiterie. Puis à gauche, vers Floriheid et la ville. Pas tout droit, on serait alors arrivé aux trois bosses, puis à la grosse bosse. Et ça, c’était pour l’hiver seulement, pour le traineau. Donc, à gauche ! Il y avait encore un autre bâtiment, avant. Mais ma mémoire me joue des tours. Pas moyen de lui redonner forme. Une usine de machines à laver ? Je rêve peut-être. De machines à coudre ? Il me semble y voir encore « Singer ». Inactive en tout cas. Depuis toujours.
Juste après le coude, séparée de la voie ferrée par la route, c’était donc la scierie. De longs bâtiments plats à droite et au fond. Et puis, juste devant, le paradis des enfants. Une montagne de déchets !
Des cintres de bois – le modèle tout simple, l’équivalent des stupides cintres en plastique de nos supermarchés – par centaines. Deux cintres cloués ensemble faisaient un cimeterre. Un cintre tout seul pouvait constituer la garde d’une épée.
Des moulures rondes – clouées au bas du cintre, elles en constituaient la partie droite – dont nous faisions des fleurets ou des flèches pour nos arcs.
Des dosses – la dernière planche de sciage, présentant l’arrondi du tronc – et autres déchets plats, nous tenaient lieu de boucliers.
Ainsi équipés, nous étions prêts pour nous lancer dans la fabrication de nos armes… et le lendemain, c’était la guerre enfin. Entre cow-boys et indiens… mousquetaires… chevaliers et templiers… Entre templiers et cow-boys s'il le fallait. Au mépris de l'histoire et pour notre plus grand plaisir.
Pour le prix de trois clous et deux bouts de ficelle, nous avions fabriqué nos jouets. Recyclables et biodégradables !

Une armée de spectres

1 juillet 2008

Tanneries

A leur retour, les touristes semblaient n'avoir retenu que la puanteur des tanneries marocaines. La Warche n'était pas si loin que le Maroc !

A Malmédy, il y avait d'abord les anciennes tanneries. Marquant l'entrée de la ville, comme une muraille historique, elles exhibaient leurs colombages et leur ruine. Spectaculaires. Historiques. Je comprends difficilement aujourd'hui qu'on ait autorisé leur disparition. C'est une tout autre ville qu'on donnerait aujourd'hui à voir. Reste donc le souvenir seulement.
Les tanneries en activité ensuite. Laides comme des usines de ce temps là. Sales aussi. On n'en voyait pas grand-chose. Quelques charriots de peau parfois. Un camion qui entre ou qui sort. Des déchets surtout. Entre vert et bleu. Dégageant une odeur obsédante de bassin de décantation. Tout autour de la tannerie la même couleur… sur les quelques fleurs rachitiques qui survivaient… sur les ponts… sur les murs… Dans la rivière et sur ses rives. La Warche prenait des apparences de cours d'eau d'après cataclysme : au lieu de fleurs, des rhubarbes sauvages ; au lieu de poissons, quelques lambeaux de cuir ; et pour tous oiseaux des corneilles à la chasse aux rats !
Aujourd'hui enfin, il n'en reste plus rien. L'odeur est partie. La couleur avec elle. L'emploi, l'espoir de quelque richesse aussi. Bientôt, tout le monde aura oublié !

Iiiiiiiiiiih ! Une souris !

2 juillet 2008

Unigro

Le catalogue Unigro était indispensable ! C'était le seul qui permettait de faire de bonnes flèches de sarbacane.

Arrachez une feuille du catalogue. Roulez-la autour de votre index de la main droite, tout en maintenant de la main gauche son autre extrémité pour en faire une pointe. Ni trop fine – elle ne profitera pas de tout votre souffle – ni trop grosse – vous serez obligé de la couper – léchez le bord de la feuille pour sceller votre cône de papier.
Enfilez votre flèche dans les précédentes et recommencez.
Avec une vingtaine de flèches, vous êtes prêt pour le combat. Il sera toujours possible de ramasser celles des ennemis pour les leur renvoyer.
Bien rangées dans votre carquois. La sarbacane – un tube pour câble électrique coupé à la bonne longueur – en main, vous vous lancez sur le sentier de la guerre.

Fleur de lin

3 juillet 2008

Velours

En hiver, nous portions des pantalons de velours.

Comment aurais-je pu imaginer alors qu'il me faudrait expliquer ce qu'est le velours ? Imaginez-vous aujourd'hui devoir expliquer à vos enfants et petits enfants, dans trente, quarante ou cinquante ans, ce qu'est un jeans ? un string ? une télécommande ? un changement de vitesse ? Et bien, préparez vous !
Parce que le velours, c'était important ! On trouvait ça beau. C'était chaud, mais pas trop. C'était doux. Je parle bien du velours côtelé. De celui avec des rayures.
Ma mère nous en faisait parfois aussi des plaques de rat. Nous appelions ainsi les appliques de tissus pour renforcer les coudes de tel ou tel pull à la laine un peu fatiguée – prétendant qu'elles étaient faites en peau de rat –.
Il y avait du velours un peu partout.

Sur un p'tit air d'accordéon

4 juillet 2008

Warchenne

Warche et Warchenne n'étaient pas les bienvenues. Utilisées par l'industrie, sans doute. Pour le reste, craintes, et tolérées seulement.

A Saint-Louis, sur mon île du milieu du fleuve Sénégal, je me suis émerveillé de vivre, non seulement au bord de la mer, mais surtout au bord – et au milieu – d'un fleuve. Et au cours de mes voyages, je ne peux m'empêcher de trouver toujours un charme particulier aux villes qui se mirent dans un cours d'eau. Malmédy, elle, tourne le dos à ses deux rivières !
La Warche, elle ne peut – ne pouvait – trop l'ignorer, qui baignait ses papeteries et tanneries.
Mais la Warchenne ?
Furtive. Venant de nulle part. D'une vallée, au bout de l'avenue Montbijou, qu'on s'étonne presque de trouver là. Trop verte. Trop naturelle. Et puis, entrant dans la ville sous ce pont cassé. Cassé depuis toujours aussi. N'intéressant personne. Disparu peut-être avec la construction du supermarché. Il y a deux décennies au moins. Hésitant ensuite. Se résignant enfin, la Warchenne n'irait pas vraiment en ville. Se faufilerait entre les maisons, derrière l'école, derrière le parc. Toujours derrière. L'école, les maisons, le parc, la ville lui tournent le dos !
Battue enfin, se jetant dans la Warche sans gloire et sans témoins. Son embouchure n'intéresserait personne.
Mais laissez la donc à sa discrétion naturelle. En pleine ville j'y ai encore vu cette année la truite et le cincle plongeur. J'ai même vu des gamins y pêcher !

Sacrées lunettes

5 juillet 2008

Xhoute Si Plout

Il habite à Xhoute si plout !

Prononcer « Hoûte si ploût ». Ecoute s'il pleut ! Quel nom bizarre pour un lieu...
Habiter à Xhoute si plout… aller à Xhoute si plout… venir de Xhoute si plout… c'est quand même plus joli qu'habiter (aller à, venir de) « je ne sais où » ou « n'importe où »… Plus couleur locale que « le bled ». Même si l'intention était la même.
Ce que nous ne savions pas alors – ou ne voulions pas savoir – c'est que le lieu existait bien. Les lieux faudrait-il dire. Puisqu'il y en avait deux au moins à moins de cinquante kilomètres de chez moi…
L'expression m'est d'autant plus chère depuis que j'ai appris qu'il y avait des Xhoute si plout un peu partout en France : Escota si plau dans le Béarn, Escoute s'il plot en Ardèche. Et qu'ils font tous référence à la nécessité pour le propriétaire d'un moulin à eau d'attendre la pluie.
La poésie du langage se cache derrière les exigences les plus triviales.

Une petite pièce pour mon chien, s'il vous plait !

6 juillet 2008

Yo-yo

Hula hop, osselets, yoyo, cerceau, toupie… bizarre comme certaines époques peuvent échapper à certains jeux éternels. Nous avons à peine joué aux billes !

Aurais-je vécu une époque si particulière, ou bien étais-je aveugle alors ? Mais aucun de ces jeux, que l'on dit éternels parce qu'ils reviennent régulièrement, n'a eu son heure de gloire lorsque j'étais gamin.
Le vélo. Comme moyen de déplacement d'abord. Comme jeu parfois.
Les voitures miniatures. Nous avons passé des journées, qui font sans doute des mois et des années si on les additionne, sur les bordures à leur faire faire la course.
Les armes. Elles n'étaient pas interdites alors… et armés jusqu'aux dents, lorsque nous ne faisions pas de courses – de voitures ou en vélo – c'est que nous faisions la guerre.
Le foot, évidemment. Au milieu de la rue. Prêts à nous replier lorsqu'apparaissait, rugissant, le camion de la laiterie.
Mais, j'ai beau chercher… mon petit frère a ramené des osselets de colonies de vacances. J'étais trop vieux pour apprendre. J'ai bien eu un yo-yo, mais je n'ai jamais fait école… pas plus que d'autres n'auront pu me montrer qu'il y avait moyen de faire bien mieux que de – stupidement – le faire monter et descendre sur son fil. Hula hop ? Trop rock des sixties. Le cerceau ? Ridicule. On se serait cru dans une histoire de Bécassine. La toupie ? Pour les bébés. Les billes ? Je ne me souviens pas avoir assisté à une seule compétition entre gosses. On en avait, et puis c'était tout.
Non, franchement… c'est à se demander ce qu'avait mon époque pour avoir échappé à tous ces classiques !

Ruban rouge

7 juillet 2008

Zoo d'Anvers

L'excursion au zoo d'Anvers était incontournable. Mais qu'en retiendrait-on ?

Oublions la boutique, voulez-vous. Elle n'a rien de plus, ou de moins, que n'importe quelle boutique de lieu touristique. On s'y arrête. On y achète. Juste parce qu'on est là. Parce qu'on est en excursion et qu'acheter à la boutique de l'endroit visité fait partie du rituel.
Restent alors, des couleurs, et des odeurs.
Par exemple, celle des singes – obsédante –. Je pourrais d'ailleurs m'arrêter là. Terminer ainsi ma visite du Zoo d'Anvers. Le résumer à la seule odeur des primates.
Mais continuons. Celles de la maison des éléphants, des girafes. Un zoo se visite au moins autant avec le nez qu'avec les yeux. Crottin et urine font partie de l'image que nous nous faisons de ses habitants. Même les cages des oiseaux ou l'enclos des flamants (roses) laissent une trace olfactive dans nos mémoires.
Odeur encore au delphinarium. C'est le même bleu qu'à la piscine. La même humidité. Les même plaisir et presque les mêmes cris. Ce sont des plongeons plus spectaculaires. Mais, c'est aussi une odeur. Une odeur d'eau bleue avec du soleil dessus. Chaude. Pas comme celle des ours blancs. Au delphinarium aussi, on entre avec son nez.
Des couleurs enfin… toutes résumées dans le pavillon des girafes. Ces décorations arabisantes. Exotiques. Avec des échos art nouveau.
Somme toute… au zoo d'Anvers, les animaux ne sont pas l'essentiel !

Guten Appetit!

8 juillet 2008

Aniline

Ignorant le danger, avec un peu de salive, le facteur humectait son crayon à l'aniline.

Indélébile, c'était l'instrument du facteur. Pour les documents importants. Les recommandés. Les colis… Toxique surtout. Le facteur savait qu'il ne fallait pas le mettre en bouche. Mais le faisait quand même. Finalement, on l'a interdit.
Moins spectaculaire quand même que la cire à cacheter. Elle aussi a disparu. Même pour les paquets de bulletins de vote, après le dépouillement des élections, on ne l'utilise plus depuis récemment.

Un soir à l'aéroport

9 juillet 2008

Belgavox

Les actualités Belgavox, c'était notre Radio Londres à nous !

Difficile à faire comprendre à l'amateur de cinéma d'aujourd'hui qu'on allait voir le cinéma dans une salle. Toujours ! Pas de vidéo, pas de DVD. La télévision, c'était surtout pour les vieux films. Les westerns par exemple.
Un peu plus difficile encore de faire comprendre qu'on avait plusieurs films. Et pas de publicité ! Un court métrage. Ou bien les actualités Belgavox. Une sorte de journal filmé. Avec un commentaire lénifiant. Rien que d'y penser, j'ai l'impression de venir d'une autre planète ! Je me pincerais presque pour être certain de ne pas avoir rêvé ce souvenir !

Parlez-moi d'un été !

10 juillet 2008

Caniche

Un caniche, c'est un chien qui serait coiffé comme une femme !

Un certain type de femme évidemment. Et d'une certaine époque.
Le milieu du corps rasé… les pattes aussi, mais pas les pieds. Des tas de poils autour de la tête… et comme des bottes de fourrure.
On regardait toujours la propriétaire ensuite – jamais un propriétaire, ou alors c'était juste monsieur qui sortait le chien de madame –. Une vieille souvent. Pas bien comique. Mais quand c'était une plus jeune, ça ne ratait jamais : la propriétaire ressemblait à son chien. Une boulle de cheveux bouclés, de grandes lunettes, et les vêtements qui vont avec.
Bizarre. On ne rase plus les caniches !

Et ça continue !

11 juillet 2008

Dos

Le curé tournait le dos au public. Distant. Presque méprisant pour l'assemblée. Le rite le voulait !

A la messe, il y avait d'abord le latin. Ne me demandez pas comment – moi qui n'arrive pas à retenir un numéro de téléphone –, mais j'ai encore dans la tête des phrases complètes que j'ai entendues alors… Du temps de la messe en latin. Il y a donc très, très longtemps. Sans doute avec bien des fautes. Celles que fait un gamin qui entend quelque chose à laquelle il ne comprend rien. Mais des relents phrases entières, avec l'intonation qui les accompagne. J'aimais en particulier la musicalité du « est tibi Deo Patri omnipotenti, in unitate Spiritus Sancti, omnis honor et gloria… »
La soutane ? Ce n'était pas différent. Pour les acolytes et autres adjoints sans doute. On les voit le plus souvent en civil maintenant, ce qui n'était pas le cas.
Le sexe des assistants ? Evidemment, à l'époque, les femmes étaient juste bonnes à prier et à nettoyer. Quant à servir la communion ou assister le prêtre dans la cérémonie, il n'en était pas question. Il a fallu sans doute que les églises se vident pour qu'on les en juge enfin dignes !
Il y avait la barrière aussi… On s'agenouillait devant, pour recevoir la communion. Elle marquait aussi clairement la distance qu'il y avait entre le prêtre – et ses acolytes – et le peuple. Les uns dans un monde sacré, les autres dans le monde terrestre.

Mais franchement, comme si la barrière ne suffisait pas, fallait-il vraiment que l'autel se trouve encore bien loin, tout au fond du cœur. Et que, non content de ne pas participer à la communauté, le prêtre lui tourne aussi le dos. Rétrospectivement, il me fait l'effet d'un officiant Aztèque, sur sa pyramide sanglante, et l'or du calice celui d'un couteau sacrificiel.

Orange intense

12 juillet 2008

Expo 67

Evidemment, l'expo 58 a été importante. Mais je ne me souviens que de celle de 67, à Montréal !

Les deux ont marqué ma vie. La première par ma naissance. La seconde, par l'arrivée de la télévision.
Je me souviens seulement vaguement des images de l'époque. De ces bâtiments futuristes. De ces travellings interminables dans un monde plus étrange encore que les rares films de science fiction de l'époque.
Mais franchement, ce n'était pas notre premier souci !
Nous regardions plutôt la télévision elle-même. Ce mastodonte de bois et de verre. Sur une table à roulettes hyper moderne, aux pattes d'insecte. Tellement haute et tellement moderne qu'au bout d'une semaine – mais peut-être sont-ce six mois – la table, et la télévision avec elle, s'est cassé la figure.
En fait, j'ai longtemps cru qu'on avait acheté la télévision pour l'expo 67 !

Ave Maria, gratia plena…

13 juillet 2008

Foins

Les foins : on était plus nombreux à les faire plutôt que d'en avoir le rhume !

Le petit fermier d'en face d'abord. Que je vois encore sur son petit tracteur. Ou son fils. A la barre faucheuse longtemps. Plus tard à la faucheuse à disque. Tondre leurs minuscules prairies et y ériger quelques meules quand le foin y serait à peu près sec.
Plus tard, alors que nous habitions sur les hauteurs de la ville, ces visites impromptues du fermier voisin. A la recherche de bras lorsque la pluie menaçait. Il faut dire qu'il ne suffisait pas à l'époque d'un tracteur ou deux de plus, pour charger d'immenses balles ou des rouleaux – quand on ne les laisse pas simplement sur la prairie, enrobés de plastique – à la force hydraulique. C'est bien d'huile de bras qu'il fallait alors. Pour parcourir la prairie d'un pas rapide. Planter sa fourche dans un ballot. Le lever pour le passer à ceux qui chargeaient le char à foin. Lever de plus en plus haut. A bout de bras enfin, le souffle court, les jambes tremblantes, des ballots des plus en plus lourds.
Mais la fin du travail arrivait toujours. Alors que la poussière du foin était comme du papier de verre sur nos fronts et nos bras. Nos mouchoirs – de tissus évidemment – s'emplissaient d'une morve presque aussi noire que celle d'un mineur. Le repas du soir se prenait à la ferme. D'énormes tranches de pain couvertes de charcuteries et de fromages. De grandes goulées de sirop de sureau et de bière. D'eau aussi. Pour tenter de rendre à notre corps tous ces litres qu'il avait sués sous le soleil brulant. Dans la touffeur d'avant l'orage. Qui viendrait ou qui ne viendrait pas ! Mais peu importe, puisque les foins étaient rentrés.

Tu la veux comment ta viande ?

14 juillet 2008

Garde barrière

Je suis arrivé trop tard. La barrière était encore là. La maison du garde barrière aussi. Mais lui avait été remplacé par un système automatique.

Là où la route rencontrait la voie ferrée, il avait la croix de Saint André. Ses feux rouges qui clignotaient pour annoncer la fermeture de la barrière. Rouge et blanc. La sonnerie du signal aussi.
La voiture s'arrêtait dans la campagne. Le regard se tournait alors, au bord de la route, vers la clôture blanche, la maison, blanche aussi. Petite, comme une sorte de maison de poupée. Les bacs de fleurs aux fenêtres. Le pignon surplombant les rails.
J'aurais voulu en voir sortir la garde-barrière. Par tous les temps, à heure fixe, descendre à grands tours de manivelle, la barrière. Puis, le train passé, la remonter. La saluer de la main. Je l'ai peut être fait !

Tout le monde est satisfait.
Nous avons obtenu notre réfor-
me fiscale », dit Didier Reynders
(MR). « Nous avons obtenu no-
tre réforme sociale », dit Laurette
Onkelinx. Une seule incertitude
était bon. »

Tout le monde est satisfait… dit Didier Reynders

15 juillet 2008

Hanneton

Bruns, comme une châtaigne, des antennes comme des râteaux,… si j'ai vu 5 hannetons de ma vie, c'est beaucoup !

Et pourtant on disait qu'il envahissait parfois les arbres – les hêtres je crois –. On le disait nuisible. Je ne l'ai trouvé que sympathique. Amical. Un corps de scarabée, et puis ces antennes bizarres. Design !

Les copines au bar

16 juillet 2008

Insecticide

Plaques Vapona, bombes… j'ai vécu l'âge d'or de l'insecticide je crois !

Avant nous, il y avait eu le DDT. Poison, mais salvateur aussi. Pour des populations qui sortaient de la guerre couvertes de poux. Affaiblies et attaquées par des nuées de parasites. Mais bon, on s'était quand même rendu compte que le DDT n'était pas aussi bénéfique qu'il n'était toxique. Et qu'il devait y avoir moyen de faire mieux.
Avant nous aussi, le vaporisateur à pompe ! De la bande dessinée seulement. Un peu comme le train à vapeur – sauf que le train à vapeur, lui, on l'avait vu, on le voyait encore occasionnellement – juste comme une icône, un symbole. Une sorte d'idéogramme. De logo dirait-on !
Non, aucun des deux, mon époque fut celle de la plaque Vapona et de la bombe insecticide. La plaque Vapona, jaune orange, rectangulaire. Pendant dans les maisons. Dégageant un fort parfum de propre et d'interdit aux mouches. Et ça marchait. Mais apparemment, ça marchait un peu trop bien. Et ce n'étaient pas seulement les mouches qui prenaient leur plein de Vapona ! On l'a vue partout… et puis, un jour, on ne l'a plus vue nulle part. Sauf dans les magasins. Où je ne sais quel spécialiste du marketing obstiné continuait à vouloir l'imposer. La bombe surtout… avec plein de gaz destructeurs de la couche d'ozone en prime. La bombe ? Des bombes. Plein de bombes vidées à la poursuite des mouches, moustiques, abeilles et guêpes dans toutes les maisons. Bombez, bombez… La bombe à la main on se sentait justicier. On poursuivait le moustique hors la loi. La guêpe terroriste. On s'en prenait plein les narines, de cet insecticide… On se sentait fier et fort dans une maison débarrassée de ces intrus.
Dans le même temps, les rapaces, même les plus communs se raréfiaient. Il fallait aller dans les Vosges pour rencontrer le premier faucon pèlerin – qui niche aujourd'hui au centre de Bruxelles – qui – fatigué sans doute de pondre et couver pour rien – en oubliait même de nicher. Chaque année, on observait avec horreur, le trou dans la couche d'ozone s'élargir, s'étendre comme une peste, de plus en plus vers le sud.

Aujourd'hui pend dans ma cuisine, un de ces horribles papiers tue mouches, que nous trouvions archaïques alors. La seule différence ? On a jeté la plaque Vapona aux oubliettes de l'histoire. Vapona vend aujourd'hui le papier tue mouches !

Courbes et droites

17 juillet 2008

Jeans

Imagineriez-vous un monde sans Jeans ?

Il me semble pourtant que j'ai du attendre au moins mes douze ans pour porter mes premiers Jeans. Et encore étaient-ils blancs. Pour travailler au restaurant de ma tante. De mes premiers blue Jeans, je ne m'en souviens pas vraiment. Sauf qu'ils étaient horribles. Un vêtement de travail. Pas du tout l'objet de mode actuel.
Mais je vous l'assure. La vie était possible sans Jeans !

Football sur cour

18 juillet 2008

K-nex

Mécano, Lego… ça c'étaient de vrais jeux de construction ! Comme le Scalextrix, presque une culture.

Lego et Mécano étaient les derniers d'une génération. Sur la base de quelques pièces très simples, une dizaine au maximum, et de deux ou trois couleurs, l'enjeu était de représenter le monde ! de le rejouer ! d'en décrire l'infinie variation. Comme on le fait avec un alphabet en occident, où nos 26 lettres nous permettent de dire tous les mondes passés, présents, à venir ou à imaginer !
Nous étions Lego à la maison. Et j'ai du passer des centaines d'heures, au moins, à monter et démonter le monde au gré de mon imagination. Souvenir dramatique aussi lorsque – prélude d'un 11 septembre à venir – la foudre s'abattit à côté des la maison de mes cousins… et que notre tour, qui dépassait alors le mètre, vacilla, de gauche et de droite, s'effondra finalement. La foudre ne nous avait rien fait… mais à la chute de la tour, nous avons dévalé l'escalier quatre à quatre. Conscients de la gravité de l'instant et du danger !
D'autres étaient Mécano. Et chez eux nous avons sans relâche boulonné, déboulonné, assemblé des dizaines de mètres de métal. Au mépris de toutes les tentatives de records. Montant et démontant. Sans soucis d'efficacité. Pour notre seul plaisir.

Nous avons toléré la tuile Lego. Censée représenter un toit. Il n'y en avait jamais assez. Ou bien alors, pas de la bonne taille. Mais, au pire au moins, on pouvait en faire autre chose. L'avant d'un brise glace. Le chapeau d'un géant. Le rail aussi, nous l'avons apprécié. Bleu. Il introduisait un peu de variété dans notre palette limitée. Et par sa longueur il ouvrait à d'autres représentations. Mais nous en avons surtout fait des missiles. Qui franchissaient réellement l'espace par la puissance d'un élastique.
Ma tête, mon cœur et mes mains se sont fermés quand sont apparus les jeux de construction modernes : K-nex, Lego technix, et tous leurs avatars. 353 pièces, pas une de plus, pas une de moins. 45 éléments différents. Suivez le plan. Suivez le guide. Fermez vos esprits.

Abandonnez l’imagination. L’idéogramme a remplacé l’alphabet. 40.000 pièces différentes, assemblées suivant des règles prescrites, permettront de faire ce qu’il est prescrit, là où il est prescrit de le faire !

Culture du riz en Hesbaye ?

19 juillet 2008

Lamproie

La lamproie marine est un agnathe (n'a pas de véritables mâchoires, mais seulement un disque buccal garni de nombreuses pointes cornées), un vertébré marin primitif qui vit dans l'Atlantique Nord. Elle se reproduit en eaux douces.

Je m'en souviendrai toujours. C'était à la première carrière. Là où mes parents nous emmenaient parfois nager le dimanche. La Goffe était trop loin. La voiture n'y arrivait pas.
Un jour donc, une pierre était couverte d'anguilles aurait-on dit. Une pierre couverte de lamproies, comme une tête de gorgone chevelue de ses vipères. Des centaines d'animaux, plus fins que le petit doigt, agités par le courant de la rivière.
Les plus intelligents auraient prétendu qu'il s'agissait d'anguilles. Vaguement logique. Crédible. Pas tout à fait idiot.
Certains – encore faudrait-il admettre qu'ils étaient la majorité – auraient cru à des serpents, n'auraient rien vu, ou insisté pour que leurs enfants ne les embêtent pas avec des choses sans queue ni tête – et pourtant, la lamproie a une tête bien puissante ! –.
Il aura fallu ma mère – seule entre tous – pour me parler d'un animal que je n'avais vu dans aucun livre. Le nommer. Et donner du sens à une rencontre tout à fait exceptionnelle. Qui d'entre vous a vu une lamproie ? Et la mère de qui d'entre vous, aurait-elle été capable de la nommer ?

La voie est toute tracée

20 juillet 2008

Mâchefer

« Le mâchefer est le résidu solide de la combustion du charbon ou du coke dans les fours industriels ou bien encore de celle des déchets urbains dans les usines d'incinération. »
Wikipedia

Wikipedia oublie que – du temps du poêle à charbon – les foyers domestiques produisaient aussi leur lot de mâchefer. Régulièrement. Etait-ce une fois par semaine ou moins ? Il fallait nettoyer le foyer. En arracher la croute solide qui se formait au fond. Le seau à charbon devenait seau à déchets. Et le mâchefer terminait sa carrière dans le jardin.
Proprement concassé, il constituait l'essentiel des chemins qui parcouraient plates bandes et potagers. Il avait une odeur. Une certaine acidité. Comme celle d'une tôle rouillée. Et un son particulier. Un crissement entre pierre, verre et métal quand on tentait de le concasser. Quand on voulait l'organiser.

Ultime drache nationale ?

21 juillet 2008

Nuits d'été

Si William Shakespeare a ses songes d'une nuit d'été, personne ne m'enlèvera mes odeurs d'une nuit d'été !

C'était entre Rocherat et Bullange.
En 1964 peut-être. Sinon, à l'été 1965.
Nous faisions un jeu de nuit dans un de ces terrains vagues couverts de ronces, de muriers, d'épilobes et de fougères aigles.
Il y faisait si nuit et si chaud. C'était en juillet sans doute.
J'ai encore le nez plein de ces odeurs de plantes. Une odeur qui habille le nez. Une odeur qui pourrait être celle d'aisselles, de sexe et de sueur. De parfums trop lourds et d'alcools trop forts.

Allo police !

22 juillet 2008

Odeurs

Fermez les yeux, laissez aller votre mémoire. Arrêtez de vous souvenir avec votre tête. Souvenez-vous avec votre nez !

Souvent, il m'arrive de me trouver en éveil. Comme un chien de chasse. De tendre la narine gauche. Puis la droite. D'entrouvrir la bouche. De tenter de capter tel arôme qui vient de passer.
Ou quand je mange, ou que je bois, de fermer les yeux. De sentir ma perception qui bascule de l'avant, de mes yeux et de ma pensée, vers quelque chose qui se trouve bien en arrière. De très animal.
Sentir mes doigts, à l'instant. Imprégnés de fumée. Souvenir de cigarettes. Poisson, jambon fumé. De feux de camps.
Boire une bière. Etre frappé par un goût. Ne pas pouvoir le nommer tout de suite. Les yeux fermés, aller de gauche et de droite. A travers des mémoires proches et d'autres bien plus lointaines. Trouver finalement. Le houblon tout simplement. Ou bien la pêche. Là où d'autres nommaient la vanille.
Entrer dans une maison parfois. Et laisser notre nez évoquer les souvenirs. Le moisi de tel immeuble. L'odeur de vieux – d'urine, de merde et de vieille sueur – ailleurs. Le bois ou la cire. Le pavé ou la dalle de schiste. Et voyager. Retrouver des moments si passés qu'on ne s'en souvenait plus. La descente de l'escalier de la cave de notre grand-mère… L'odeur que dégageait celui du grenier lorsqu'on posait ses pieds sur chaque marche… Celle de la haie du voisin… Reconnaître avant de l'avoir vue une personne qui n'est déjà plus là.
Dire un mot, et l'instant d'après, le naseau frémissant, avoir l'impression que le nez pourrait encore sentir ce qui n'est que dans la mémoire. Toute une histoire et une géographie en parfums.
Rouler en voiture et dire la menthe sauvage, puis l'ail, ici un animal mort, la ville et maintenant la mer : vase et iode.
Il faudrait pouvoir écrire les odeurs, ou les photographier !

Jeux de verre et de lumière

23 juillet 2008

Papier buvard

Théoriquement, le papier buvard servait à éponger l'encre… En pratique, il en allait bien autrement !

Artistique… Posez la pointe de votre stylo sur un papier buvard, et observez le boire l'encre. La tache se répandre. Essayez d'en faire quelque chose d'esthétique. Essayez de contrôler la vague bleue qui parcourt le rose du papier. N'oubliez pas de laisser assez d'encre quand même dans votre stylo pour pouvoir écrire quand le maître recommencera sa dictée…
Médical… Il parait que le buvard humide dans les chaussures donnait la fièvre. Qu'il permettait ainsi, au moment opportun, d'éviter un examen ou une interrogation redoutée. Le seul problème est que la posologie et le mode d'application sont bien vagues. Et que je n'ai jamais réussi à appliquer une recette, soi-disant, infaillible.
Cancre… Dépourvue de colle, la cellulose des papiers buvards fait les meilleures boules de papier mâché dont on peut rêver. Roses, elles se détachent particulièrement bien sur le plafond blanc de la classe où les cancres les ont projetées. Plus elles sont grosses, plus grande est la gloire… Un jour peut-être, le ciel de la classe, sera-t-il entièrement rose !
Tactile… Doux, ou presque…. Mais il y avait des fibres plus dures dans le papier buvard. Comme des éclats de verre. Qui faisaient qu'il n'était pas si agréable que ça à manipuler. Qui fait qu'on n'aurait pas posé sa joue contre – juste pour le plaisir – alors qu'il ne devait être fait que de cellulose.
Nasal… Acide. L'odeur du papier buvard n'était pas agréable. Comme le toucher. Un peu paradoxale… On aurait attendu une odeur plus en harmonie avec le rose de sa couleur… Non, le buvard était un jeu… mais un jeu un peu bizarre… et pas tout à fait aussi agréable qu'on aurait pu l'espérer.

Basket ball

24 juillet 2008

Quincaillerie

Aujourd'hui, on va au brico,… on allait alors à la quincaillerie !

Une sorte de caverne d'Ali Baba.
Avec son gardien d'abord. Une sorte d'ogre peut-être. Aimable comme une porte de prison. Ou bien si lent. Trainant ses savates d'un rayon à l'autre. Plus fatigué à chaque commande. Ou alors agité, agile et sautillant. Si rapide que notre imagination ne le suit pas : une vis à pas droit ou à pas gauche ? d'acier ou de laiton ? Indispensable en tout cas. D'ailleurs, rien n'était en libre service alors. Et ce n'était pas plus mal. En un instant ou en cent, il vous trouvait l'objet rare. L'outil inimaginable. Résolvait en une seule visite ce qu'il vous aurait fallu des semaines à concevoir.
Le quincailler c'était une sorte de docteur des choses !

Premiers reflets du jour

25 juillet 2008

Rasprutcher

Il m'a tout rasprutché !

Juste pour le plaisir du mot en bouche. Rasprutcher, c'est arroser, éclabousser… avec un pistolet à eau par exemple. Ou mieux, au tuyau d'arrosage.
Vous ne l'avez jamais fait peut-être ?

Elégances bovines

26 juillet 2008

Sprôtchi

C’est todi lu p’tit qu’on sprôtche !

Pour ceux qui ne parlent pas le Belge : « C’est toujours le petit qu’on écrase. »
Sprôtchi, c’est un des plus beaux verbes de la langue wallonne. Un de ces mots qui s’accompagne nécessairement d’une rotation du doigt sur la table ou du pied sur le sol. Porteur d’une infinité de nuances dans l’intonation, au point qu’on pourrait croire qu’une mesure précise de la longueur du « ô » pourrait nous dire la sévérité de l’écrasement et de l’étalement de la victime…
Un chat sur la route ? Sprôtchi ! Le hamster sous le tapis ? Sprôtchi de même ! La voiture du voisin, après la tempête et ses chutes d’arbres ? Sprôtchie…
Laissez voguer votre imagination au gré du mot. Vous verrez que vous en trouverez bien d'autres usages.

Ford Mustang

27 juillet 2008

Télégramme

Télégramme et télex ont rejoint le musée où le fax les rejoindra bientôt !

Le télex, c'était pour les entreprises, pour les banques. Pour des communications super importantes. Pas pour le peuple.
Le télégramme, c'était aussi important. Le messager des grands moments : une naissance, un décès. Celui des urgences aussi. Il atteignait même ceux qui n'avaient pas le téléphone. Un statut d'autant plus particulier qu'il figurait dans tous les types de récits : dans la bande dessinée, dans les romans, dans les sketches et dans les chansons…
Tout le monde connaissait le télégramme. Mais combien en ont effectivement reçu ? Pour ma part, j'en ai seulement une fois tenu un en main… Qui ne m'était même pas destiné et que je n'ai donc jamais lu. Mais, plus étrange encore, il me semble me souvenir d'en avoir un jour envoyé un. Raté encore... celui là non plus, je ne l'ai ni reçu, ni lu !

Retour à la nature

28 juillet 2008

Univers (Tout l')

« Tout l'Univers » était à l'Encyclopedia Universalis et au dictionnaire Larousse ce que « la tour de garde » est à la Bible : rien qu'une divagation pitoyable sur le même thème.

Pas plus que des rumeurs, l'Internet n'a été la première à enfanter d'approximations douteuses. Elles étaient là bien avant. Pour notre plus grand malheur, certains de nos instituteurs avaient de bien piètres lectures. Et dans le monde agité par la tornade du modernisme des années 50 et 60, où la télévision ne prenait pas grand place encore, les lectures, et leur choix, faisaient évidemment l'homme.
Il y avait ceux qui ne se rendaient pas compte que le monde changeait. Qui, du fond d'un grenier, d'un coin de remise dans l'école communale, extrayaient un bout de livre qui, croyaient-ils, expliquait tout. Le monde. La vie. Les choses. Pour peu que le livre soit de qualité, ce n'était pas bien grave. Ils se rendaient vite compte, avec nous, que Malmedy n'était plus en Prusse depuis longtemps et que leurs manuels ne nous livreraient aucune explication sur le fonctionnement de la locomotive diesel. Et s'ils parlaient d'un monde un peu couvert de poussière, encore celui-ci était-il solide et véridique. Un peu trop peuplé d'exemples anciens, d'objets et de personnages qui voguaient vers l'oubli. Mais, reconnaissons-le, les baignoires qui fuient et les robinets qui coulent ainsi que les trains qui roulent l'un vers l'autre n'ont pas, du jour au lendemain, changé les lois de la mathématique sous l'effet de l'apparition du vinyl, du diesel ou de la généralisation de l'eau chaude dans les salles de bain.
Il y avait ensuite ceux qui ne juraient – déjà – que par la vulgarisation. Parce que, le plus souvent, c'était la seule qu'ils comprenaient. Ils étaient faciles à reconnaître eux aussi, s'enthousiasmant, au fil des parutions de Science et Vie ou d'un article dans la presse, pour tel ou tel nouveau sujet. Tête baissée, ils fonçaient vers le futur. Déliraient tout éveillés, avec les auteurs d'alors, sur cet an 2000 qui nous semblait si éloigné. Mais finalement, ils n'y comprenaient pas grand-chose. Tout juste attachés aux épiphénomènes – le poids du téléphone bracelet, la taille de la fusée qui nous emmènerait sur la lune et le nombre exact

des passagers, la vitesse du train –, ils en oubliaient de nous enseigner l'essentiel : quelle technique ou quelle loi de la physique permettrait ces futurs et si prochains miracles. Semblaient tenir pour négligeable que nous serions de ces temps, qu'ils décrivaient dans leur folie anticipationniste, pour leur donner un jour tort ou raison. Au moins leur passion valait-elle la peine d'être transmise à la génération montante.
Les derniers enfin – il y a prescription, mais permettez-moi de ne pas citer de nom –, imbus de leur ignorance, le mégot fumant au coin de la bouche, la baguette à la main – qui claquait sur le tableau, sur une table, sur une main parfois –, pitoyables missionnaires de l'approximation, répétaient – mal – ce qu'ils avaient lu dans des publications douteuses. Et, si par hasard le doute émergeait malgré tout d'une tête ainsi quotidiennement lobotomisée, l'argument d'autorité était toujours le même : c'était écrit dans « Tout l'Univers ». C'était donc vrai ! De même qu'avant eux, et aujourd'hui encore, de stupides censeurs de toutes les religions ont toujours prétendu dicter les formes du monde au gré du grand livre de leurs propres ignorances !

La nature en ville

29 juillet 2008

Visa pour le monde

Tous les dimanche après-midi, la Belgique regardait « Visa pour le monde » !

Chaque semaine on voyageait avec les candidats du jeu concours. On tremblait avec eux. On rêvait comme eux de ce prix incroyable : un tour du monde. Un vrai. Comme celui de Jules Verne, ou de Magellan. Un de ces cadeaux énormes, formidables et – somme toute – totalement inutiles. Qui en faisaient donc encore plus rêver !
Quand le candidat ne connaissait pas la réponse, il pouvait faire appel au téléphone. Demander pour ce faire une valise. « Maryse, une valise ! » entendrai-je encore résonner dans un coin de ma tête, chaque fois que je penserai à « Visa pour le Monde ».

Ordre et méthode

30 juillet 2008

Les portes du pénitencier

C'était du temps de Ceausescu.

Nous avions, je crois, débarqué du côté de Chilia Veche – sur le Nord du delta du Danube –, et on reprendrait le bateau à Sulina – sur les rives de la mer Noire –. C'était en Roumanie, du temps de Ceausescu, il y a 30 ans au moins.
Avec une bande de copain, nous nous étions enfoncés dans le delta. Dans la benne d'un tracteur, qui faisait transport public. Jusqu'à un village plus loin. A proximité des marais. Et des oiseaux sauvages. Nous campions au cœur du village, sur un espace ouvert, qui devait servir à tout. De place du village parfois, de terrain de foot, de salle de bal même.

La nuit tombée, les musiciens sont arrivés, et les danseurs. Un joueur de grosse caisse, l'autre d'accordéon. Je ne sais lequel a commencé. Ce devait être la grosse caisse : boum-boum, boum-boum, boum-boum. Comme un cœur qui bat. Boum-boum, boum-boum, encore et toujours. Puis l'accordéon de démarrer sur « The House of the Rising Sun » (Les portes du pénitencier pour ceux qui préfèrent Johnny Halliday), et de continuer sur le même air, sans fin. Les portes du pénitencier et le boum-boum du tambour dans la nuit du delta… Enfin, les danseurs qui s'y mettent. Quelques femmes, et bien trop d'hommes, chaloupant deux à deux – mais ils ne devaient pas être bien nombreux – dans leurs pauvres vêtements de paysans communistes. Piétinant doucement le sable de la piste de danse improvisée.
La nuit était totale. Et le village n'avait aucun éclairage. Ce bal improvisé non plus. Dans ma tente, la valse de l'accordéon – jouant et rejouant sans fin le même morceau –, le grondement de la grosse caisse, le frôlement des danseurs que l'on devine, ont servi de berceuse à un sommeil lourd, si lourd.
Leur danse était aussi sincère et pathétique que celle de l'ours enchainé et muselé par le Rom. Marchant tristement sur les routes de l'Est derrière la carriole à deux roues des nomades.

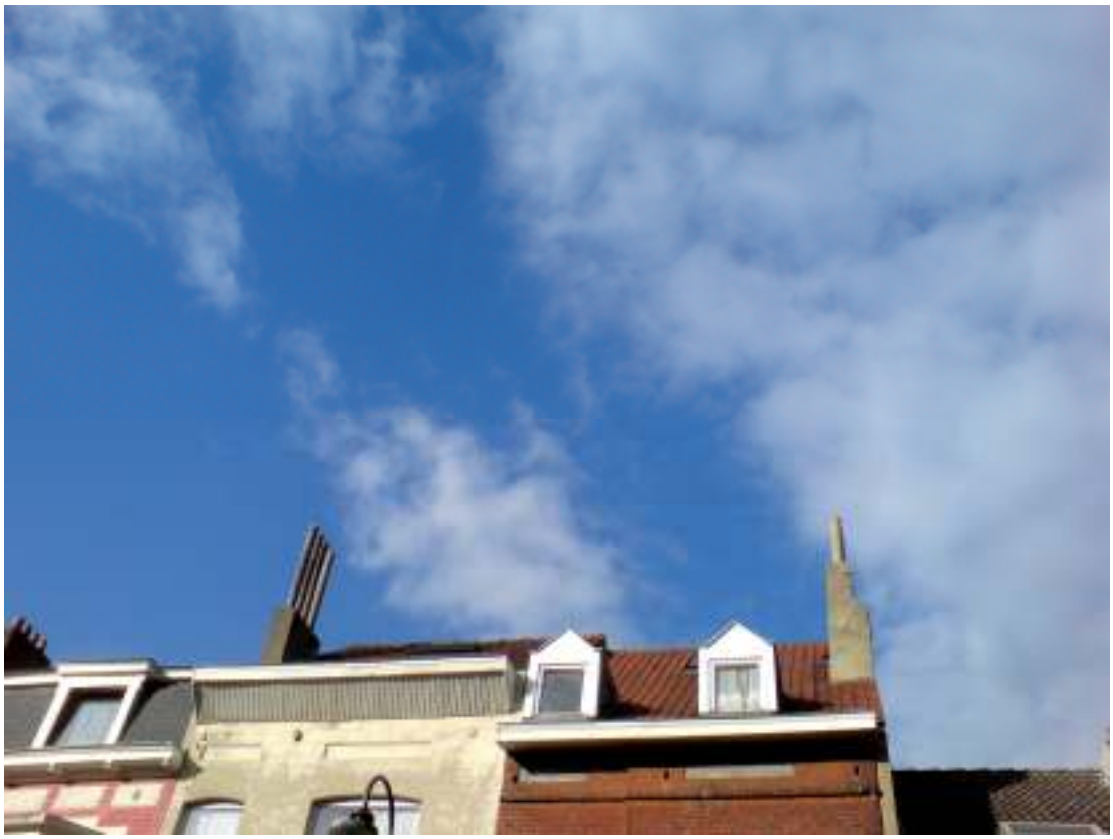
Allier l'inutile à l'agréable

31 juillet 2008

Via Secura

C'était du temps où la sécurité routière était nationale, et s'appelait Via Secura.

Un temps où les voitures étaient faites de tôle légère. Où les 4x4 étaient l'exception plutôt que de devenir la règle. Où les voitures étaient bien moins nombreuses, et la vitesse bien moindre. Où les enfants allaient encore tous à l'école à vélo ou à pied – et si la route prenait parfois son tribut, c'était encore assez exceptionnel pour que cela serve de leçon aux autres –. Où la rue, pourtant bien droite sur quelques centaines de mètres, nous servait de terrain de football.
Le plus étrange, rétrospectivement ?
La ceinture de sécurité. D'abord il n'y en avait tout simplement pas. Avant qu'elle ne soit installée sur les voitures. Mais personne ne l'utilisait. Puis qu'elle devienne obligatoire à l'avant. Mais la police ne contrôlait pas. Puis seulement à l'arrière. Combien de centaines de morts aura-t-il fallu avant qu'on ne prenne cette décision toute simple ? Et combien en faudra-t-il encore avant que les bus, les trams et les trains en soient aussi équipés.
Le casque moto ensuite. Imaginez-vous donc que, lui non plus, n'était pas obligatoire. Que beaucoup de motards roulaient sans. Et que la plus grande fantaisie régna ensuite sur les différents types de casques que l'on rencontra. Le bol avec sa garniture de cuir sur les oreilles est bien loin de la sécurité des casques intégraux actuels.
Sans parler du casque vélo. Et n'allez pas y voir les choses modernes et fluorescentes que portent nos cyclistes aujourd'hui. Que non. Un casque vélo, c'étaient simplement une série de boudins de cuir, remplis de je ne sais quoi. Par contre, comme sa version actuelle, alors que les cyclistes en reconnaissaient l'utilité – toute relative –, ils ne voulaient pas le porter. Trop chaud. Gênant. Et peu leur importait déjà la perspective de répandre leur cervelle sur le bitume.



Le ciel de Bruxelles

1 août 2008

Bleu de méthylène

L'infirmière du collège avait un truc infaillible pour distinguer les faux malades des vrais : le bleu de méthylène !

Collège catholique oblige, elle n'avait rien d'une pin-up, rien qui risque d'échauffer les sangs des élèves. Sans parler de celui des quelques curés qui y vivaient encore – quand leur goût ne leur faisait pas préférer les jeunes garçons –. Chargée de la bonne santé de la population, mais surtout de veiller à chasser les resquilleurs. Il est vrai que les maladies se déclaraient souvent le matin d'une interrogation, ou celui d'une activité physique redoutée : un cross dans la neige, un travail de bucheronnage avec les ainés de l'école. A l'occasion d'un devoir pas fait ou d'une leçon pas apprise.
Simuler la fièvre n'était pas vraiment dans nos cordes. Trop aléatoire. La vieille fille ne nous aurait laissé aucune chance à ce petit jeu. Et sans nul doute aurait-elle été capable d'inventer quelque remède cent fois pire que la corvée que nous voulions éviter. Nous étions souvent téméraires, fous jamais !
Alors, quel que soit le mal, il fallait ouvrir grand la bouche, laisser voir notre gorge – il est vrai, admettait-elle – un peu rouge. Garder la bouche ouverte, juste par sécurité… Et elle de saisir une longue pince d'acier, avec la pince un bout d'ouate, de l'imbiber de bleu de méthylène, et de nous en badigeonner le fond de la gorge.
Le plus souvent, la maladie s'en arrêtait là. Si le traitement était déjà aussi cruel pour un mal qui n'existait que dans ses propres yeux rougis par la vieillesse et la solitude, qu'allait-elle imaginer pour les vrais maux ? Nous retournions à notre interrogation ou aux autres corvées. Soupirant, tentant de nous faire plaindre du professeur et de nos copains, mais certains en tout cas d'avoir de justesse échappé au pire. Sincèrement plaints même par certains enseignants qui savaient ce que nous venions d'endurer. N'aurions-nous pas été souffrants avant cette visite funeste, nous l'étions à coup sûr après !
Pendant une longue année, toute la semaine durant, j'ai donc soigneusement évité d'être malade. Et je dois reconnaître que, le jour où mes copains m'ont amené à elle les yeux

gonflés par un jet de formol, le sens de l'urgence – et peut-être l'impression de vivre enfin un instant d'exception – lui a heureusement dicté d'éviter de suivre son protocole habituel. Me soignant pour ce que j'avais réellement plutôt que de veiller à entretenir une réputation déjà bien établie par plusieurs générations d'élèves.
L'année suivante, atteinte par la limite d'âge, elle n'était plus là.

Morgue et misère

2 août 2008

Zéros

« Liberté, liberté, tes zéros sont arrivés » – Les poppys.

Les enfants n'entendent peut-être pas bien les paroles des chansons, mais ils semblent avoir de l'humour.
C'est mon petit frère à qui l'on demandait ce qui lui ferait plaisir – il devait avoir commis un acte exceptionnel, à moins qu'il n'ait été particulièrement malade ou que ce ne soit son anniversaire – qui a demandé le 45 tours des zéros.
Avis donc aux héros et candidats au martyre : avant de vous lancer dans la carrière, prenez un instant et voyez la manière dont les gosses vous tiennent en considération ! Peut-être changerez-vous subitement d'avis.

Traversée dangereuse

3 août 2008

Artis

Avec les albums Artis, ce n'était pas seulement de la lecture qu'on s'offrait.

D'abord, il y avait les joies de la collection de timbres. Parcourir les emballages des produits à la recherche du précieux point qui pourrait nous manquer. Veiller peut être à se faire aider par des amis, des voisins, de la famille. Les rassembler ensuite – c'est fou comme ce genre de petites choses a tendance à se trouver n'importe où, dans le vide poches du salon, le tiroir de la cuisine, l'armoire de la salle à manger, parce qu'on n'a jamais vraiment décidé de l'endroit où il faudrait les ranger ou, qu'au moment de les récolter, on n'a ni le temps ni l'envie de faire l'effort d'un déplacement –. Les trier et les compter ensuite. Jusqu'à avoir le nombre de points requis.
Ensuite le plaisir du voyage. Jusqu'au centre Artis, à Verviers je crois. Le bus d'abord. Puis un long trajet à pied. Pour y échanger la précieuse récolte contre les albums et leurs images. Précieusement enrobées de papier cristal. A pied à nouveau jusqu'à la gare. Puis le bus encore.
Pour suivre, celui du bricolage. Que ma mère se réservait. Consciente que, si elle nous laissait agir, le résultat final risquait – au mieux – d'être médiocre. Et tout l'effort de la collection et l'argent perdus. Enduire le bord de la photo de colle blanche. L'appliquer précautionneusement à sa place réservée. Et passer à la suivante.
Associé à celui de l'odorat. Car ma mère utilisait de cette colle blanche semi-solide, délicieusement parfumée. Qui fleurait la vanille, ou quelque chose de similaire.
L'extase de la découverte enfin. Celle des images surtout. Que les livres illustrés d'aujourd'hui n'égalent pas nécessairement. Le texte d'un côté. L'image de l'autre. De ce texte aussi. Auxiliaire précieux pour les élocutions à venir. Un seul album Artis nous donnait toujours matière à au moins un exposé pour l'école. Suffisait pour toutes les explications... débordait de trop d'illustrations.
Croyez-moi. Je les ai tellement relus que je n'étais pas loin de penser que j'avais vraiment voyagé au Siam, au Népal et dans tant d'autres régions du monde.

Quand la mer monte

4 août 2008

Bouchon de porcelaine

Comme le Weck, le bouchon de porcelaine avait son anneau de caoutchouc orange ou rouge. Mais il avait ce petit plus, ce petit bruit que faisait la ferraille en s'ouvrant ou se fermant.

Les bouteilles de vin étaient bouchonnées. Rien d'étonnant.
Celles de lait étaient capsulées. Mais il est vrai qu'aujourd'hui on n'achète plus le lait en bouteille. Certaines bouteilles de bière – les petits modèles seulement – aussi.
Mais la plupart portaient ces bouchons de porcelaine qu'on ne trouve plus que dans les boutiques design et sur quelques marques de bières étrangères. Les amateurs les recherchent en brocante et bientôt ils seront sans doute dans les vitrines des musées !
Le bouchon de plastique était inconnu.

Un prince charmant certainement

5 août 2008

Cartes magiques en relief

Vous les aurez sans doute déjà vues, ces cartes magiques, en relief ou animées. Aujourd'hui, elles semblent kitsch. Alors, elles avaient un véritable air de modernité.

Pour le relief, nous n'avions pas vraiment le choix.
La stéréoscopie, presque aussi vieille que la photographie, restait bien vivante, grâce au Viewmaster et à Walt Disney… Mais elle exigeait de s'appliquer sur les yeux le dispositif adéquat.
L'hologramme n'était pas encore inventé. Et il faudrait longtemps encore pour qu'il se généralise, puis se banalise.
Nous restait donc la carte magique. Soit qu'elle tente de donner l'illusion du mouvement (en la tournant, l'animal ou le personnage changeait de position) ou du relief (les différentes vues présentaient le même objet sous différents angles). Les sujets étaient les plus stupides : une fille qui clignait de l'œil… une plage dont les palmiers se balançaient… une perruche sur son perchoir… Rien d'étonnant à ce qu'ils le soient devenus plus encore : la vierge Marie dans la grotte de Lourdes et autres sujets religieux semblent avoir aujourd'hui pris l'exclusivité sur cette technique !

S’éblouir de soleil

6 août 2008

Dernière guerre

Ils nous parlaient d’une autre époque. Ils disaient que c’était juste avant, pendant, ou juste après la dernière guerre !

Ils parlaient tous de la dernière guerre ! Mais de laquelle ? De celles d’Irak ou d’Afghanistan ? De laquelle de toutes les guerres israélo-arabes ? Ou bien des guerres de libération ? Et que faisaient-ils encore de celles de Corée, du Vietnam, du Cambodge ? De toutes celles qui ont fait éclater la Yougoslavie ? Pour eux, sans aucun doute : la dernière guerre, c’était celle de 40-45.
Mais ils avaient de qui tenir. La génération qui les précédait n’en avait, dans ses bouches depuis longtemps édentées, que pour la « der des der ». Celle de 14-18, la grande guerre comme ils disaient aussi, devait arrêter le cycle de la violence. Tant de boucherie aurait suffi enfin à combler tous les appétits de sang et de chair à canon. On sait ce qu’il en est advenu.
Pensée magique ? Certains ont repris le flambeau de la myopie. Cherchez sur internet : « dernière intifada », « dernière guerre du golfe »… et vous en trouverez qui n’ont pas appris vraiment. Qui croient peut-être arrêter les chars et les bombardiers avec les seules lettres d’un adjectif. Eponger les rivières de sang avec les pages des dictionnaires.
Je crains qu’ils oublient un peu vite que dernier ne se conjugue vraiment bien qu'avec cigarette et verre... et pour autant encore qu'il s'agisse de ceux d’un condamné !

Un ciel gonflé de colère

7 août 2008

Estrade

Le maître sur l'estrade, les élèves un étage plus bas, dans la classe.

D'un côté – et en bas – la classe, l'ignorance, la rébellion possible, la jeunesse. De l'autre – en face et en haut d'une marche – l'estrade, le tableau noir et la craie blanche de la connaissance. Et à droite, le coin de la honte – le pilori où étaient exposés les punis –. Plus haut encore – d'une marche au moins – dans le demi contrejour de la fenêtre qui l'auréolait de lumière –, le siège et la table du maître : maître de la connaissance, de l'ordre et de l'autorité !

L'estrade était un mirador d'où un maître chasseur ou geôlier menaçait son gibier de potence.
Une chaire de vérité, d'où devaient s'écouler le miel de la connaissance et la lumière de la compréhension des choses.
L'autel chrétien des sacrements pour le bon élève en même temps que celui, païen, du sacrifice humain pour le mauvais.
Un banc des accusés, où montait la victime pour des interrogations qui pouvaient tourner à l'interrogatoire.
Le pilori du seigneur des lieux, y exhibant le dos de l'ignorant, du malchanceux ou du bouc émissaire à la populace. Cruelle pour la victime ou craignant pour son propre sort, la classe saurait bien en retenir quelque leçon.

Il y avait bien une révolution à faire dans l'école !

08/08/08 08h08

8 août 2008

Femmes à gauche

L'église pratiquait la séparation des sexes. A la messe, les femmes se tenaient à gauche, les hommes à droite.

Nous, les enfants, suivions nos mères – évidemment –. Mais la ségrégation était la règle. Le troupeau se divisait en deux.
Ainsi, pendant la cérémonie, les regards de chacun des deux sexes ne serait-il pas troublé par la vue de l'autre. Les pensées resteraient pures. Seule la religion habiterait les esprits.

9 août 2008

Gendarme

Disparue la gendarmerie. Oubliez donc l'expression ! Effacez-la de votre mémoire. Il ne sert plus à rien en Belgique désormais de parler de « la peur du gendarme ». Et la peur du policier fédéral ne sonne pas avec la même force – d'ailleurs, mieux vaut ne pas trop prononcer le mot fédéral dans ces temps politiques agités –. Il faudra donc choisir : inventer une nouvelle expression ou définitivement craindre que chacun méprise sans vergogne lois et règlements. Mais il faudra encore quelques années sans doute – toute une génération peut-être – pour qu'on ne parle plus de gendarme et de gendarmerie. Les rôles étaient si bien définis qu'on retrouve encore, sous leurs nouveaux déguisements, les anciens pandores.
Le gendarme, grosse différence, était un militaire. Il vivait dans une caserne. Mieux équipé. Il vivait dans un autre monde. Plus large que notre petite ville. La caserne d'ailleurs n'était pas vraiment dans la ville. Légèrement sur les hauteurs, c'était comme si elle voulait un peu s'en éloigner. Et puis mieux la surveiller aussi, et la regarder de haut.
Le policier, c'était un voisin. Un enfant de la ville. Ou s'il n'en était pas, on s'attendait à ce qu'il le devienne, et qu'il y prenne racine. C'était aussi quelqu'un à qui l'on pouvait parler – le gendarme, lui, avait la rigueur et la froideur du planton de garde au palais royal – et que l'on pouvait même plaisanter. La venue d'un policier dans l'école ne signifiait pas – encore – un contrôle antidrogue ou l'expulsion du territoire d'un candidat réfugié. Il serait tout juste question de sécurité routière. De recommandations pour l'éclairage de nos vélos ou de rappels à la vigilance lorsque nous traversions la route. Tout juste de conseils paternels ou amicaux. Jamais de menace.
Et puis il y avait aussi le « champette » – le garde champêtre –. Le policier chargé des matières rurales. Pour nous, les gosses, c'était assez flou. On ne pouvait qu'imaginer. Qu'il nous poursuive sur son vélo alors que nous revenions de maraude. Courir derrière nous, à grand bruit de godillots, dans les prés parce que nous aurions arraché les barbelés de telle clôture, qui gênait nos jeux. Apparaître à la porte de la maison pour signifier à nos parents qu'il n'était plus question de mettre le feu au talus de chemin de fer, sous peine d'application des peines prévues par l'arrêté royal du… Rien que des idées de gosses finalement. On ne

l'a jamais croisé !
Plus tard seulement – dans les manifestations – nous ferions connaissance enfin avec les moustachus de la BSR. Chargés d'observer – avec leur discrétion de Dupont et Dupond – les extrémistes de tout poil !

Acier, verre et stuc

10 août 2008

Hirondelle

D'un coup de balais rageur, la voisine faisait éclater les nids d'hirondelle – excédée du manège des volatiles qui conchiaient, prétendait-elle, sa façade –.

En dehors du centre-ville, chaque bloc d'habitation abritait quelques nids d'hirondelles de fenêtre. Frêles ouvrages de maçonnerie. Qu'on aurait pu croire faits de ces boulettes de papier mâché dont nous maculions les plafonds des classes et réfectoires. Ballet incessant des parents exhibant l'éclat de leur cul blanc comme un jockey sa casaque d'or. Stridulation incessante.
Les hirondelles de cheminées, elles, plus discrètes et plus dignes – un rien prétentieuse avec leur costume de gala –, se réservaient les étables des fermes.

L'hirondelle des champs – queue de pie et masque de sang, comme pour un bal de la haute – semblait ainsi mépriser l'hirondelle des villes – ouvrière endimanchée –.

Elles nous disaient la saison, comme l'horloge dit l'heure. Leur apparition, au printemps – l'hirondelle de cheminée précédant de plusieurs semaines celle de fenêtre – était synonyme de beaux jours et de floraisons. Et leur danse nous faisait souvent ne pas remarquer l'arrivée tardive du martinet, leur cousin.

Bien trop tôt aussi, les congrégations d'oiseaux semblant s'entrainer sur les fils électriques au chant choral nous faisaient sentir qu'il était grand temps de profiter des beaux jours avant l'automne. Qu'il serait bientôt trop tard pour courir les rues en manches courtes. Que les soirées se feraient de moins en moins longues, et de plus en plus noires.

Lieu de mémoire

11 août 2008

Coucou

Quand avez-vous donc, pour la dernière fois, entendu le coucou chanter ?
Pour ma part – hasard – c'était il y a quelques semaines seulement, du côté de Brugge… et la fois d'avant, il y a dix ans au moins, quinze peut-être, dans mon jardin !

Je ne parle pas de l'horloge suisse ou de la forêt noire. Savez-vous que dans le temps, il y avait un oiseau qui s'appelait comme ça ? Quand le coucou chantait, on ne manquait pas – et je le fais encore – de vérifier qu'on avait bien de l'argent dans les poches : des pièces si possible – la tradition ne s'est pas encore vraiment habituée aux billets de banque –. Il parait qu'à cette condition seulement il portait chance et fortune !

Le chant du coucou était aussi synonyme de beau temps. En mai ou en juin. Par grand soleil. Les deux notes résonnaient. Se répétaient. Mais rares sont ceux qui pouvaient affirmer l'avoir vu. Le coucou ne se montrait pas. Dans son discret costume gris, malgré sa taille respectable, il préférait se cacher des hommes. Etonnant pour cet oiseau que tout le monde connaissait. Le seul dont, à coup sur, les plus incompétents en matière de nature – et n'importe quel citadin – pouvaient imiter le chant. Une vedette des magazines et de la télévision aussi, dont les reportages nous montraient les habitudes bizarres, cruelles et parasites de reproduction.

Hirondelle, moineau, coucou… à eux trois ils étaient les plus forts symboles de la vie ailée d'alors.

Bernard Pivot ?

12 août 2008

Jonquilles

La jonquille c'est le printemps !

Le muguet, c'est bien beau. Ca sent bon. Le seul problème – et de taille – c'est que le client l'attend pour le 1er mai. Et que, sous nos latitudes, et encore plus à l'altitude où je vivais alors, le 1er mai, il n'y avait pas vraiment trace de muguet. S'enrichir de sa cueillette était donc exclu.
Des jonquilles, par contre, il y en avait. Et, finalement, peu importait la date. Quand elles apparaissaient, nous allions en cueillir. Juste un bouquet pour notre mère. Pour la maison. Le plus gros possible. Les tiges et les feuilles bien serrées. Qui ne fassent pas sentir qu'une heure après déjà, elles n'étaient plus aussi belles, plus aussi vivantes qu'elles ne l'étaient dans le sous bois. Mais au moins, faisaient-elles entrer un peu de printemps dans les maisons.
Et, puisqu'elles étaient si simples à cueillir. Nous en ferions donc le commerce. Il y en avait pour des centaines de bouquets. Que les milliers d'acheteurs de la ville se battraient pour acquérir. La fortune était à portée de main.
Partis donc pour une belle carrière commerciale. Prudents tout de même. Avant de nous lancer à grande échelle, nous faisions notre étude de marché. Quatre ou cinq bouquets chacun seraient suffisants comme échantillons. Et les voisins représentatifs de notre cible. Il ne fallait évidemment pas exagérer sur les prix. Vingt francs – nous comptions alors en francs belges – serait-ce trop ? Quinze ne seraient-ils pas mieux ? Les premiers clients – bien que souriants – plutôt que de participer à un commerce promis au plus bel avenir, semblaient nous faire l'aumône. Et dix maisons plus loin, nous bradions déjà ce qu'il nous restait de marchandise. Deux bouquets pour le prix d'un. Puis trois pour la même somme. Pourvu que la chose finisse.
Evanouies les illusions de fortune facile. Abandonnées toutes les ambitions d'une brillante carrière dans les affaires, de succursales à Bruxelles, Liège et Verviers. Mais au moins, nous avions passé une excellente journée dans les bois puis dans les rues.

Que pourrions-nous bien inventer pour le lendemain ?

Palais de l'industrie

13 août 2008

Soirées diapositives

Si votre beau frère – celui là qui rit si bêtement et dont vous ne comprendrez jamais comment il a fait pour épouser votre sœur – insiste pour vous montrer ses vidéos de vacances, dites-vous que l'époque a changé, et que vous n'avez échappé – de dix années au moins – aux soirées diapositives que pour tomber dans pire encore !

Les soirées diapositives, c'était comme les maladies d'enfance. Pénible, douloureux parfois, mais il suffisait d'attendre que ça passe.

La forme la plus courante : les diapos de vacances.
Ca, c'est notre départ. La famille devant la voiture. Avec tout le chargement. Ca, c'est le premier parking où on s'est arrêtés. Martine était malade. Elle ne supporte pas la voiture. Trois images, et trois parkings plus loin, c'était enfin l'entrée du camping. Et l'impression qu'on allait devoir revivre – image par image et en temps réel – l'ensemble des vacances stupides et banales au camping de Blankenberge de la famille Dupneu. En plus, pas question de pause publicitaire, pour chercher asile à la toilette – non, les toilettes, c'est pour les Français –. Faites mine d'avoir un besoin pressant et le projectionniste compatissant patientera le temps qu'il faut pour que vous ne ratiez pas une image de l'expédition. Et encore, s'il y avait des chips en quantité. Que nos papilles et notre tube digestif puissent au moins nous communiquer des signaux, des informations positifs au lieu de ces platitudes, de ces alignements de lieux communs et ces visions de paysages et personnages sans charmes qui défilent à l'écran.

Déjà, on pense stratégie. Vaudra-t-il mieux y aller aussi l'an prochain – pour pouvoir dire qu'on connaît – ? Ou bien proclamer son amour exclusif de la montagne, son allergie à la mer – même sur pellicule, qui, sait-on, pourrait aussi être porteuse d'un excès d'iode – ? La cause, il fallait se l'avouer, était toujours désespérée. Mieux valait rêver à des issues plus réalistes : le divorce – et couper tous les ponts évidemment avec le beau-frère –, le veuvage

– apparemment élégant et définitif, mais ma sœur pourrait se remarier avec pire ! –, le vol du matériel – mais le beau frère est bien assuré –,… Et enfin, à rechercher une issue, notre esprit était libre. Les diapositives pouvaient continuer de défiler. Il nous suffisait de dodeliner de la tête. D'émettre quelque grognement au gré de pensées qui n'avaient rien à voir avec les images. Le plus grave était passé.

Plus raffiné : le montage audio-visuel.
Et c'est bien de raffinement qui s'agit ici. De celui qui permet que l'épreuve en devienne presque un plaisir – rarement –. De belles images, de manière rythmée, sur une musique appropriée. Et pas trop longtemps. Ajoutez-y un commentaire intelligent. Et vous sortiez d'un tel montage avec l'impression d'avoir reçu, sinon appris, quelque chose. Apaisé, détendu.

Mais ne vous faites aucune illusion. Ces expériences étaient aussi rares que précieuses. Car le raffinement pouvait être celui de la torture. Vous assommant de musiques toujours les mêmes (Popcorn et Oxygène neuf fois sur dix). Multipliant les images banales, ratées et répétitives; et montrant en cinquante photos ce que deux vous avaient déjà fait comprendre : il n'y avait rien à comprendre ni à espérer ! Vous vous agitiez sur votre chaise. Cherchant un peu de ce confort qui ne venait pas de la projection. Soupiriez. Tentiez d'étendre vos jambes. Ressentiez l'étouffement déjà – cette salle manque d'air, il y fait trop chaud – ou l'engourdissement par le froid. Comme une chape de béton qui descendait sur le public. Votre seul espoir : que le projecteur tombe. Que l'ampoule éclate. Une panne de courant. Un incendie s'il vous plait. Non, surtout pas. Seigneur, que votre volonté soit faite. Laisser ces moments de douleur s'achever. Que leur auteur ne se doute de rien et n'ait aucun prétexte – surtout – à prononcer la sentence fatidique : "Puisque tout le monde semble avoir apprécié, il nous reste le temps de repasser le montage une fois encore !"

Juste un nuage flou

14 août 2008

Lapin de Pâques

Les œufs de Pâques sont apportés par le lapin de Pâques !

Cloches ou lapin ? Les informations que nous recevions des adultes étaient contradictoires. Les cloches étaient bien parties pour Rome. Il était facile de s'en rendre compte puisqu'elles ne sonnaient plus ni les heures, ni l'appel à la messe. Mais, techniquement, ni le transport – la cloche est, par définition, ouverte vers le bas, et peut difficilement servir, à moins d'être tenue à l'envers, à transporter quoi que ce soit – ni la distribution – les œufs paraissant en relativement bon état au moment où nous les ramassions, il était peu crédible qu'ils aient été largués du ciel – ne penchaient en faveur de cette hypothèse.

Par contre, la façon dont certains œufs étaient cachés, et le fait que cela se passe dans le jardin, pouvaient faire pencher vers l'hypothèse de l'action du lapin. Restait là aussi la difficile question du transport. Un lapin ne se tient pas sur deux pattes. Ne porte pas de hotte. Et aucune de ces représentations ne suffisait à nous faire imaginer l'acte technique d'un lapin livrant de telles quantités d'œufs, véritables ou en chocolat.
Comment dans ces conditions aurions nous pu croire très longtemps à ces fables ?

Un château en Bohème

15 août 2008

Machine à écrire

Rythmée la frappe de la machine à écrire. Tac, tac, tac !
Ting faisait elle en bout de course.
Trrt on la ramenait à sa place et en même temps le rouleau faisait avancer le papier d'une ligne.
Puis la frappe reprenait.
C'était tellement une chanson qu'un compositeur s'en est emparé.

Ecoutez donc « Typewriter » de Leroy Anderson, et vous saurez un peu ce que représentait la machine à écrire dans notre univers sonore. Ce n'était évidemment pas aussi musical. Pas aussi rythmé, ni aussi construit. Mais tout y est. Nous avions alors des machines qui semblaient chanter. Ecoutez aussi « Pacific 231 » de Honegger. Nous étions les enfants de la musique urbaniste des années 20. Ecoutions des machines, les entendions élaborer leur mélodie. Le moteur de la Panhard. Le murmure du moteur de la machine à coudre Singer, ou le cliquetis et les chuintements du pédalier sur les modèles plus anciens.
Si les musiques d'aujourd'hui battent – égoïstement et violemment – au rythme de notre cœur, celles d'alors tenaient le leur de ce qui les entourait.
Mais la machine à écrire c'était aussi le ruban bicolore… c'était le papier carbone… Et une odeur de métal bien propre.
Et tant pis pour ceux qui n'ont connu que l'ordinateur !

L’homme au parapluie rose

16 août 2008

Tour de la Baraque Michel

En face de la Baraque Michel, il y avait une tour. On ne voyait qu’elle.

La Baraque Michel, pour nous, c’était la tour. Il y a une vingtaine d’année, elle était encore là. Son étrange silhouette se découpant sur le ciel du plateau des hautes fagnes. Quant à l’escalader, il n’en était plus question depuis longtemps. Si longtemps que je ne me souviens pas vraiment de l’avoir jamais fait !

Sur la route

17 août 2008

Stavelot

Juste au dessus du Flamand – ou à côté peut-être –, tout juste humain selon nos traditions, il y avait le Stavelotain !

Les haines villageoises d'alors étaient tenaces. Héréditaires en même temps que contagieuses. Même si elles étaient bien bénignes, ne portant de coups que de langue.
Le Stavelotain était bête, sale, méchant, stupide, tout ce que vous voulez. C'était avéré. Presque scientifique. Ou si la science n'avait pas réussi à le démontrer, c'est qu'elle était donc faillible. Qu'elle était peut-être même manipulée par les Stavelotains !
Rien de bon ne venait de Stavelot. La preuve, même les nuages de pluie en venaient. Savez-vous d'ailleurs qu'il était question de raser Stavelot ? Pour faire un parking pour le GB de Malmédy, ajoutait-on en s'esclaffant.
Le carnaval de Malmédy ? Incontestablement plus authentique, ancien, amusant que cette Laetare des Stavelotains. Même pas capables de faire leur carnaval au carnaval, il fallait qu'ils le fassent à la mi-carême. Aussi, ils manquent d'imagination : ils n'ont qu'un seul masque traditionnel ; Malmédy en a quinze. Leur Blanc moussi n'est qu'une pâle imitation certainement de notre Djoup'sène et de nos Longs nez.
Aller à l'école à Stavelot ? Hors de question. Ou alors, il fallait se faire discret. C'était bien le seul collège catholique à proximité. Mais était-ce une bonne excuse.
Une fille de Malmédy fréquenter un gars de Stavelot ? ou l'inverse. Vous n'y pensez-pas ! Quelle famille tolérerait-elle semblable mésalliance. Roméo et Juliette, eux au moins, avaient un peu de bon sens, ils n'ont jamais envisagé d'aimer de Stavelotain !
Faire des achats à Stavelot ? Plutôt courir à Verviers, trois fois plus loin, que de s'abaisser à cela.
En faire une visite touristique ? Comme tant d'autres belges ? Aucun intérêt. Le Malmédien devenait aveugle dès le moment qu'il s'agissait de voir que la ville voisine aurait pu être jolie. Pittoresque même. Que, contrairement à Malmédy, elle avait vraiment quelque chose à montrer.

Même un match de football Malmédy-Stavelot éveillait bien peu d'intérêt. Parlez-moi de Malmédy-Xhoffraix : c'était la grande foule garantie. Mais franchement, que voulez-vous attendre d'une petite équipe comme ça.
L'histoire et la géographie ? Falsifiées. Les bouquins parlaient-ils de la principauté de Stavelot-Malmédy ? Il fallait bien entendu lire Malmédy-Stavelot. Et nos maîtres ne manquaient pas de le corriger à la lecture. Une coquille sans doute. A moins qu'il ne s'agisse de la manipulation vicieuse de la vérité par un correcteur stavelotain infiltré chez l'éditeur.
La mauvaise foi régnait en maître. Pour regarder Stavelot, et tout ce qui en venait, le Malmédien chaussait nécessairement – ne fut-ce que par jeu – ses lunettes déformantes.
Régnait ? Venait ? Chaussait ? Le Malmédien se serait-il donc trouvé un nouvel ennemi héréditaire ? ou bien le Stavelotain reste-t-il inégalé tout autant qu'irremplaçable ?

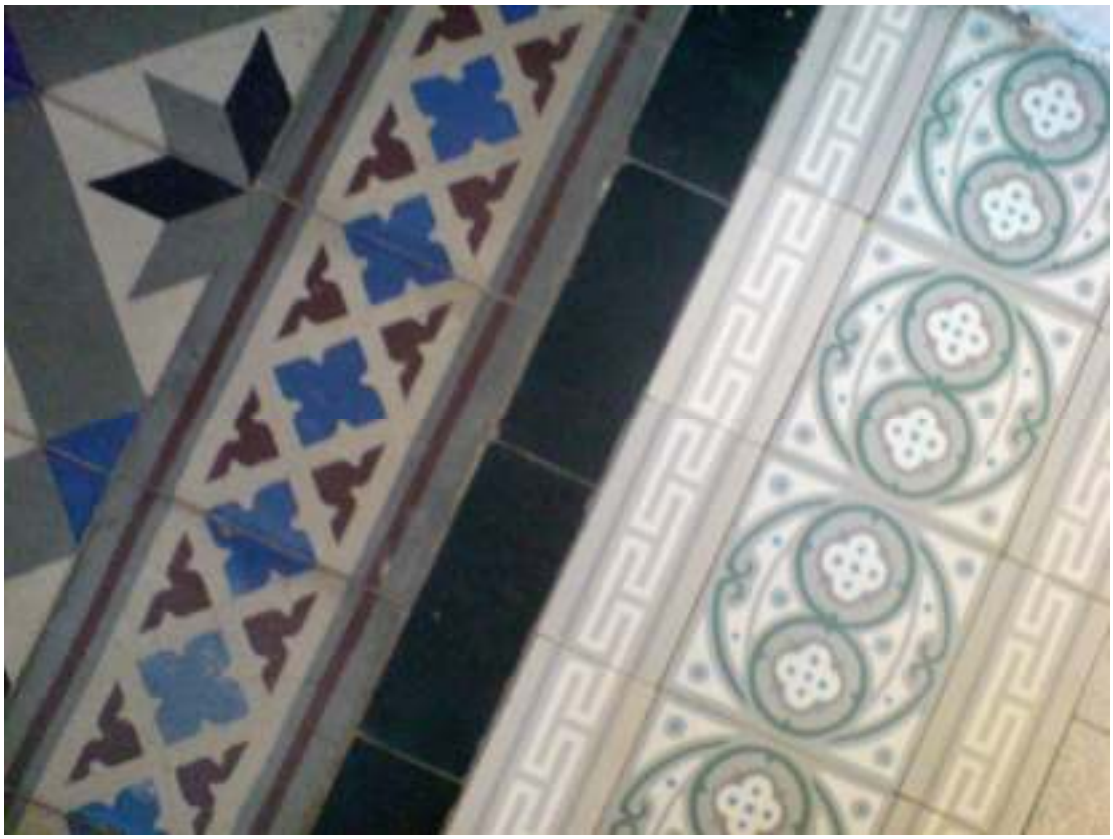
Meule de foin

18 août 2008

Phosphorescent

Pour ma communion j'ai reçu une montre avec les chiffres phosphorescents ! On les voit même dans la nuit la plus noire.

C'était le genre de magie dont nous ne nous lassions pas. Eclairer notre montre à la lampe de poche. Puis, éteinte, dans le noir en voir briller les marques horaires. D'ailleurs, notre montre, peut-être était ce sa principale utilité, alors que le flux et reflux des habitants, d'un côté à l'autre de la ville, suffisait bien à nous dire l'heure. Presque à la minute près.
La mode des montres à quartz, sans cadran alors, a tourné une page. Seuls de vieux réveils nous permettaient encore de répéter ce tour. L'obscurité n'était définitivement plus le lieu d'aucun miracle.
Sans doute l'un ou l'autre nostalgique en a-t-il eu assez, pour inventer ces étoiles phosphorescentes à coller au plafond. Né bien des années plus tard, c'est sûr, j'en aurais été fou ! Moi aussi j'aurais voulu faire entrer la voie lactée dans ma chambre à coucher.



Juste le même carrelage que chez nous !

19 août 2008

Chaleur charbon

Pas moyen de me souvenir de ce slogan publicitaire – de la réclame disait-on alors – qui terminait sur une incomparable « chaleur charbon ». Ne restent que les derniers vestiges d'un âge d'or : les quelques briquettes et boulets qui sont encore en vente dans certains magasins, sans oublier les terrils, comme un décor de théâtre pour le pays noir.

Pourtant, il y a cinquante ans, et quarante encore, presque tout le monde je crois se chauffait au charbon. Pas de chauffage central. Juste un poêle dans le living. Et parfois aussi – chez les plus modernes –, un chauffe-eau dans la salle de bain. Pour le charger, le seau et la pelle à charbon – si caractéristiques l'un comme l'autre avec leurs figures carrées –. Indispensable aussi, le tisonnier, pour activer la combustion quand le feu baissait, qu'il fallait démêler la cendre de ce qui pouvait encore bruler. Et inévitable, la corvée de nettoyage : cendrée et mâchefer qui terminaient sur les sentiers des jardins. Au dessus de chaque maison montait la fumée caractéristique, jaunâtre, qui donnait à l'air en hiver son odeur caractéristique.
Evidemment, il fallait que le charbon vienne de quelque part. De la mine, du charbonnage, naturellement. Il y en avait encore en Wallonie… et puis il n'y en avait plus. Il en est resté quelques temps encore en Flandre. Et puis, ce fut fini là aussi. Mais il n'y avait presque plus personne pour s'en inquiéter. On ne se chauffe plus au charbon. Il n'y eut plus de mines et plus de mineurs.
Il fallait donc qu'il vienne de quelque part, qu'il soit livré. Imaginez-vous qu'il y avait en ville un magasin, ou presque, – le comptoir charbonnier malmédien (CCM) – dont la vitrine présentait les différents produits : charbon gras, mi gras, boulettes, briquettes. Au moins une dizaine de bacs qui me fascinaient. Presque comme la boutique d'un confiseur, où tout est sucré… mais avec tant de goûts différents. Un camion livrait donc les ménages. Les hommes déversaient par le soupirail le contenu des sacs dans la cave à charbon. Tout le monde avait une cave à charbon. Pas moyen de faire autrement. Difficile de partager le stockage du combustible en vrac avec celui de conserves, le séchage de vêtements ou la présence d'une lessiveuse.
Le charbon a disparu, doucement. Il est resté, et reste encore, présent ça et là. Certains

vieillards ne voudront jamais rien d'autre.
Il parait que, pendant les trente ou quarante années qu'elle est restée inoccupée avant sa démolition, dans la caserne de Malmédy, chaque chambrée avait son poêle et son seau de charbon prêts. C'est en tout cas ce que nous racontait l'adjudant, de garde à la porte. Pour en cas. La consommation massive de charbon aurait ainsi été un des premiers signes d'une guerre imminente.
Il y a vingt ans encore, alors que le charbon n'était déjà pratiquement plus utilisé nulle part, il restait pourtant dans une administration à Bruxelles un bureau où deux ou trois fonctionnaires s'activaient – si l'on peut dire – à l'achat du précieux combustible pour tous les ministères. Faut-il préciser que le lieu ne ressemblait à rien d'autre qu'au château de la belle au bois dormant ! Peut-être y sont-ils encore.

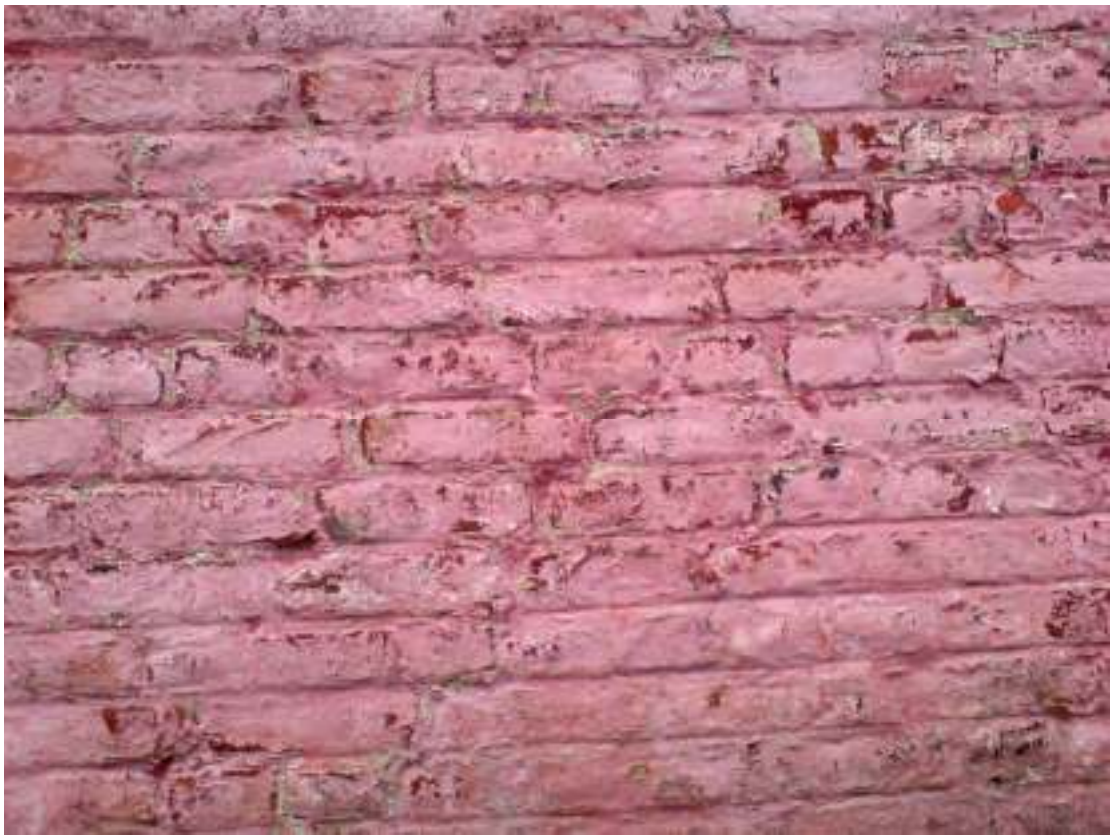
Usines à fromage

20 août 2008

Radio pirate

Radio pirate, radio libre, tout cela avait un furieux parfum de révolte, de conspiration et de clandestinité. Il n'aurait fallu que le brouillage pour se croire à nouveau en guerre.

De radios, il n'y en avait que d'officielles : la RTB (pas encore F), RTL… On allait en chercher plus loin : d'abord dans les ondes longues, puis dans les ondes moyennes et enfin, pour les courageux, dans les ondes courtes. Mais ça ressemblait toujours au menu de la cantine : la viande ou le poisson, des patates ou des frites – et si on a de la chance aussi le choix des tagliatelles –, et une ou bien deux cuillères de légumes.
On a entendu parler alors des radios pirates. Eh oui, pirates, comme Barbe noire. D'autant plus pirates qu'ils émettaient à partir de bateaux installés dans les eaux internationales. Très romantique. Amusant à raconter. Mais bon, ce n'est pas ce qu'on écoutait. Ca ne nous intéressait pas vraiment.
Puis sont apparues subitement les radios libres. Libres et clandestines. Quelques heures par jour, elles émettaient à partir d'un kot de Bruxelles ou de Louvain-la-Neuve. De plus en plus. De mieux en mieux. Quelque chose était en train de bouger. Et, franchement, la qualité n'était pas mauvaise du tout. Si certains savaient… la plupart ignoraient d'où se faisaient les émissions.
Ce fut donc le branle bas – tous à vos postes de combat, la marine du roy en vue ! – qui fut crié sur les ondes de radio Louvain-la-Neuve un jour, à la fin des années 70. Le véhicule de détection… et la police qui suivait… étaient dans le quartier de la tour. Quelques minutes plus tard… et quelques centaines d'étudiants en plus… et l'autorité renonçait. La radio pirate pouvait enfin avoir pignon sur rue…
On sait ce qu'elles sont devenues. La publicité a fait son chemin… Les grands groupes on fabriqué leurs réseaux de radios dites libres… et l'esprit de la révolution des ondes s'en est allé. Alors, on réécoute la RTB (devenue F depuis), et on se console en allant sur le net !



La vie en rose

21 août 2008

Skis en bois

A l'époque, il fallait farter ses skis chaque jour, au moins. Parfois le matin et l'après-midi, parce que la neige changeait. Il semble bien que ce ne soit plus le cas !

D'ailleurs, les premiers skis que j'ai eus aux pieds étaient en bois. C'étaient ceux de mon père. De beaux skis de bois beige et brun. Un peu plus tard, nous avons eu une paire pour enfants. Bleus. En bois eux aussi. Nos premiers skis de fonds ? En bois aussi.
Et le rite était toujours le même. Sélectionner la cire en fonction de la température de la neige… et puis, au travail.

Vendredi : jour du poisson

22 août 2008

Touche

L'ardoise, avec la touche qui permettait d'écrire dessus, faisait partie de nos jeux.

La touche, c'était un crayon bizarre – d'ardoise en fait –, qui permettait d'écrire sur l'ardoise. L'un et l'autre avaient fait partie de l'arsenal des enfants de la génération précédente. Pratiques pour apprendre les lettres et répéter à l'infini des exercices que l'on effaçait ensuite. Je n'aimais pas l'ardoise. Comme d'autres détestent le grincement de la craie sur le tableau, mes doigts avaient eux aussi leurs détestations. Je préférais le papier !

L'horloge du salon

23 août 2008

Mur du son

Un avion qui passe le mur du son, c'était vraiment terrifiant !

Quarante ans et plus après ma dernière expérience, j'en reste encore à craindre la suivante. Et à me demander ce qu'il prenait aux militaires d'ainsi nous mépriser, pauvres civils, à jouer au dessus de nos têtes leurs jeux dangereux. Le hurlement des tuyères des jets qui déferlaient sur la vallée, se croyaient à la guerre, fonçaient, toujours plus vite et franchissaient sans prévenir le mur invisible dans une grande explosion.
Et quand j'apprends qu'il s'agit aujourd'hui d'une arme de guerre classique – destinée à terroriser les populations civiles – je ne peux pas m'en étonner. Nos militaires alliés l'ont testée sur nous !

Restons bien à l'abri

24 août 2008

Plaque de vélo

Chaque année, le vélo recevait sa nouvelle plaque, confirmation du payement de la taxe provinciale.

Regardez attentivement les plus anciens des vélos encore en circulation. Sur la fourche gauche il y avait un pas de vis, où l'on attachait la plaque. Et, si vous ouvrez les yeux mieux encore, vous verrez que certains, fiers de l'âge de leur monture, exhibent une plaque parfois pas si vieille que ça. Le Brabant n'a abandonné la pratique qu'en 1998.

Les escaliers quatre à quatre

25 août 2008

Calicot

De gauche à droite, longeant la plage, l'avion traine son calicot.

Ces avions publicitaires que l'on voyait alors à la côte belge (« côte flamande ») me fascinaient. Avec les boules de Berlin (« boules de l'Yser »), les cuisse-tax et le sable qui nous collait aux pieds au moment de rentrer à notre lieu de résidence, ils constituent le squelette de mon expérience de gamin à la côte.
Leur arrivée, de loin, longeant parfaitement la plage. Leur passage, si lent, mais si bref à la fois. Permettant normalement à chacun de bien prendre la mesure du message qu'ils portaient. Puis leur disparition, si lente, vers le Nord ou le Sud, selon la direction du vent.
En réalité, même si j'ai lu chacun de leurs messages, je pense n'en avoir retenu aucun. Certain que, même si j'en déchiffrais sans peine le texte, seule importait la magie de cet avion lui-même. Comme dans un cerf-volant, on ne regarde pas tellement les couleurs, ou la figure – ou alors un instant seulement – tant on est pris par la qualité de leur vol, ou simplement par l'étonnement.
Cette année, en janvier, le miracle s'est renouvelé. A Miami Beach… un avion est passé. Trainant à son tour son calicot. Fonçant vers le Nord. Et c'est sûr… si j'ai bien lu le texte qui y figurait… dix secondes après, je ne m'en souvenais plus. Bouche bée. Gamin fasciné à nouveau par l'avion publicitaire.

Dur dur, les retours de vacances !

26 août 2008

Béret

Avant d'enfourcher son vélo, mon père coiffait son béret.

Le Français : béret sur la tête, baguette sous le bras. L'image est connue. Mais des bérets j'en ai bien vu sur d'autres têtes que celles des Français. Et alors qu'aujourd'hui c'est surtout une coiffure pour dames, à l'époque, beaucoup d'hommes le portaient. Le préférant au chapeau – trop cher – peu pratique pour faire du vélo – risquant toujours de s'envoler –.

Entrechats

27 août 2008

Chicorée

La chicorée, c'est comme du café. Pas vraiment la même couleur, sans la bonne odeur et surtout, un goût affreux ! Mais il paraît que c'est meilleur pour la santé !

Habitude bizarre que celle qui consiste, en temps de paix, à continuer à consommer des produits de guerre, et en temps de richesse – même relative – ceux auxquelles nous contraignaient la pauvreté.
Certains n'en avaient, au sujet de la guerre, qu'à propos de tous ces ersatz qui leurs étaient imposés : le café aux glands, le pain à la sciure et les rutabagas à n'en plus finir pour les plus chanceux.
Se pourrait-il qu'en buvant cette chicorée infecte, ils veuillent seulement ranimer leur machine à souvenirs ? Se plonger à nouveau pour un instant dans un temps révolu, en ayant recours au moindre de ses mauvais côtés. Pour en exhumer les quelques bons instants et trop de chers disparus.

Culture belge

28 août 2008

Marchand de cliquottes

Marchand de cliquottes ! Marchand de cliquottes ! criions nous dans la rue, comme le ferrailleur s'annonçait marchand de vieux fers.

Les cliquottes, c'étaient des chiffons, même si on utilisait parfois le mot pour parler – en plaisantant – des vêtements : range tes cliquottes ! Et si le marchand de vieux fers n'a pas disparu, je dois avouer n'avoir jamais vu trace d'aucun marchand de cliquottes. Les achetait-il ? Ou les vendait-il ? Le marchand de vieux fers et le marchand de poubelles étaient bien là pour nous débarrasser de celles-ci comme de ceux là.
Raté encore pour cette réponse. J'ai dû naître un poil trop tard !

Araignée du soir, espoir !

29 août 2008

Alouette

Une alouette, c'est un hélicoptère ! Un hélicoptère, c'est une alouette !

Bon, d'accord. L'alouette, c'est aussi un oiseau. Mais, franchement, dans notre haute Ardenne, elle n'était pas particulièrement fréquente. Ou bien on ne la voyait pas.
Et tous les hélicoptères étaient des alouettes ! Tous ? Enfin, juste ceux qu'on voyait. Ceux de la gendarmerie surtout. De l'armée parfois.
Les plus gros, ce n'était pas pour chez nous. Il y en avait bien à la mer, pour le sauvetage. Et puis, parfois on voyait aussi passer l'un ou l'autre OVNI : une banane volante de l'armée américaine par exemple.
Non. Je le maintiens. Un hélicoptère, c'était une alouette !
Fascinante cette bestiole. On avait l'impression qu'elle était toute vitrée. Que pilote et passagers flottaient ainsi dans l'air, retenus par presque rien, et spectateurs de tout. Des gnomes dans une bulle de savon.

De l’huile sur les rouages

30 août 2008

Briquet à essence

Un briquet, c’était lourd. Fort. Et cela sentait l’essence.

Ne me parlez pas de Zippo. Connais pas ! Jamais vu. Jamais entendu. Les marques et nous, vous savez ! Un briquet, c’était un briquet. C’est tout. Mais un briquet à essence de toute façon.
Un briquet à essence, c’est lourd, si lourd. Et ça sent l’essence évidemment. Il en reste toujours un peu à l’extérieur. Et ensuite sur les mains quand on l’a manipulé. Dans la poche du fumeur. Il y a la pierre à briquet aussi, qu’il faut régulièrement changer. Attaquée par l’acier de la roulette, elle jette des étincelles en même temps qu’une odeur caractéristique d’orage. Vers une mèche, imbibée d’essence. La mèche aussi, il faut la remplacer régulièrement. Rien d’étonnant à ce que les fumeurs préfèrent les briquets jetables.
Mais un briquet d’alors, ça semblait puissant. Tout plein de force et de violence contenue. Comme celles d’un pistolet ou d’une moto.

Seau à charbon

31 août 2008

Cirer les chaussures

Chaque jour, cirer ses chaussures, et en hiver les graisser : quelle corvée !

Un peu par élégance. Mais si peu. Surtout lorsque les chaussures n'étaient pas trop anciennes. Ou héritées d'un frère ou d'un cousin. Pas pour leur donner l'impossible apparence du neuf. Juste pour qu'on en reconnaisse encore la couleur : noires ? brunes ? beiges ? Il n'y avait, pour les garçons – et les hommes en général –, pas d'autre couleur. Ah si. Blanc. Pour les chaussures de gym en toile. Qui, elles aussi, une ou deux fois l'an – ou bien à la veille d'une compétition – recevaient leur couche de blanc.
Beaucoup par économie. C'est bien connu, le cuir qui n'est pas nourri sèche et casse. Et comme nos souliers avaient vocation de durer – sinon à nos pieds à ceux d'autres enfants –, il fallait donc nourrir les bêtes ! Chaque jour, c'est beaucoup dire, et nous croire bien plus soigneux que nous l'étions. Mais une fois la semaine sans doute. Une couche de cirage. Prendre son repas. Et ensuite faire briller. Par vraiment pour que ça brille… mais bien pour être sûr qu'on ne s'en mettra pas plein le bas du pantalon.
Mais aussi par confort. Surtout lorsqu'il s'agissait de les graisser en hiver. Le cirage devenait accessoire. La graisse indispensable pour aller à l'école en pataugeant dans la neige et la gadoue. Ne pas oublier les coutures et la jointure entre le cuir et la semelle. Et bien procéder au tartinage la veille… pour que cela ait le temps d'imprégner le cuir et de sécher ensuite.

Ce qu'on faisait avec nos Nike, Reebok et autres Adidas ? Vous rêvez ? Vous imaginez peut-être qu'on portait des chaussures de sport en rue ? Tout le monde se serait moqué de nous. D'ailleurs, nous n'en avions pas ! Trop cher !

Les nuages sont de retour

1 septembre 2008

Dimanche sans voitures

Vous vous rappelez les dimanches sans voitures ? Les vrais ! Ceux de la crise pétrolière.

Ces jours ci, on joue au dimanche sans voitures ! En ville uniquement. Et encore, seulement dans quelques unes d'entre elles. Mais rien n'empêche non plus de faire 200 kilomètres pour s'y rendre. Et puis, juste une fois. Comme ça. Pour s'amuser dirait-on. Pour faire comme si !

J'ai adoré, et beaucoup avec moi, ces dimanches d'exception du choc pétrolier de 1973. Le calme rendu aux rues. Les cyclistes et les skieurs sur les autoroutes. Les patins à roulettes – non pas encore de rollerblades – et les trottinettes qui ressortent des placards.
Un jour par semaine nous nous amusions d'encore moins consommer !

Une bonne petite vaisselle

2 septembre 2008

Epidiascope

Faire un exposé, c'était bien. Mais c'était mieux encore si l'on faisait bon usage de l'épidiascope !

Episcope, épidiascope ? D'abord on trébuchait sur le nom.
Ensuite on veillait bien à ne pas trébucher en le transportant. C'est qu'il était lourd comme un cheval mort. Qu'il pesait bien sa vingtaine de kilos d'acier et de verre. Un monstre de ferraille et de lumière qui servait à projeter pour la classe n'importe quel document, n'importe quelle page de livre.
Aujourd'hui on scanne et on utilise ordinateur et projecteur numérique.
Une forme étrange aussi. Des formes de ce temps là, qui n'arrivaient pas à se décider entre les angles droits et les courbes. Une couleur de char d'assaut ou de milicienne Est-allemande : gris sombre, grenu. De ces couleurs qu'on n'ose plus.
La plupart des classes avaient le leur. Ou au moins les classes de sciences, qui faisaient grand usage de documentation.

L'épidiascope, c'était finalement le seul outil audio-visuel dont disposaient nos professeurs de l'époque. Le simple fait de l'allumer était pour nous un début de détente : le professeur s'arrêtait de dicter, et nous de noter. Dans la pénombre, il racontait, nous écoutions. C'est tout ce qu'il demandait.

Et personne ne répond …

3 septembre 2008

Firlon

Nous avions bien des arcs, mais ils étaient tout à fait inoffensifs. Par contre, avec un firlon, on pouvait faire bien des dégâts !

Le firlon, c'était le lance pierre. Une arme parait-il ! Nous étions donc tous, un jour ou l'autre, armés !

Comme des rails électriques

4 septembre 2008

Goffe

On passait d'abord devant le moulin Kalbusch, puis la 1ère carrière, la 2ème carrière ensuite, la Goffe enfin.

La Goffe c'était une sorte de grande piscine naturelle dans le lit de la Warche.
Tous les étés, on pouvait y nager. En tout cas les plus courageux, car cela faisait bien loin de la ville. Pour notre part, nous nous arrêtions à la première carrière. L'eau y était peut-être moins profonde mais personne d'autre ne s'y arrêtait. Nous avions la rivière pour nous seuls ! La Goffe ! J'adore ces mots que l'on a toujours prononcés et dont on ne connaît pas la signification !

Sympathique embouteillage

5 septembre 2008

Piscine

Comment voulez-vous apprendre à nager dans une piscine glacée ?

De 19 à 21 degrés, c'était habituel pour les piscines.

Je me souviens de leçons de natation, bien vaines, à la piscine de Malmédy. Une jolie piscine tout de même… mais bien trop tôt dans la journée couverte par l'ombre de la colline. Je me souviens de mes membres qui s'ankylosent dans le froid. De ma respiration qui se fait de plus en plus désordonnée. Et puis de la constatation par tous – ma mère, le maître nageur, moi je le savais déjà depuis longtemps – que ça ne servait à rien, qu'on n'arriverait à rien… que le gamin ne nagerait pas aujourd'hui, ni cette année probablement.
Plus glauque encore, l'ambiance de celle de l'école communale. Une piscine dans une cave. Eté comme hiver, la lumière qui nous arrivait par les soupiraux faisait penser à la pluie, nous faisait frissonner à l'avance. Construite hors sol, il nous fallait – comme un suicidé le fait d'une balustrade – escalader la paroi et nous jeter enfin dans une eau qu'aucun soleil ne réchaufferait jamais. Là non plus, rien d'étonnant, je ne suis jamais arrivé à rien.

Et puis… mes parents ont décidé d'aller voir plus loin. En Allemagne d'abord, à Montjoie (Monschau). 26 ou 27 degrés dans l'eau. De quoi se sentir enfin bien, par tous les temps.
Et Spa aussi, plus tard, aux mêmes températures. A l'intérieur en hiver, à l'extérieur – et en piscine olympique chauffée s'il vous plait – en été.
Certains nous prenaient pour des fous, de faire autant de kilomètres pour aller nager… Les gosses des voisins qui nous accompagnaient en redemandaient. Les autres ne nageaient pas, ou alors si peu, seulement en été et bien à contrecœur !

Qu'est-ce qu'il y a au fond ?

6 septembre 2008

Chemin de derrière les maisons

Au bout des jardins il y avait le chemin de derrière les maisons !

Mitoyennes deux à deux, les maisons déroulaient derrière elles un long jardin, le plus souvent potager. Au bout on arrivait sur le chemin de derrière les maisons. Pour entrer parfois, juste en face, dans le jardin du voisin de derrière que l'on aurait pu traverser pour se retrouver sur la rue de l'autre côté du bloc. Il se dessinait ainsi des chemins de traverse : pour les familiers, à travers les jardins ; pour les autres entre les rangées de maisons, bien loin du trafic de la rue. Mais jamais d'un jardin à l'autre : chacun tenait à sa clôture et n'accueillait le visiteur que par l'avant ou l'arrière !
L'un ou l'autre avait bien une voiture, et un garage. Et le passage était bien carrossable. Mais si peu fréquenté – il y avait d'ailleurs bien peu de voitures – et les automobilistes s'y engageaient comme en s'excusant, sortes d'intrus dans un espace habituellement réservé aux jeux et aux piétons.
Passer par derrière les maisons, c'était comme les surprendre dans leur intimité : le linge qui sèche, les parterres et le potager plus ou moins bien entretenus, les objets qui trainent éventuellement ça ou là. Surprendre aussi par les fenêtres le mouvement des habitants : on vivait à l'arrière, laissant la pièce du devant – de toute façon masquée par des voiles – pour les grands jours.
Le chemin de derrière les maisons était enfin la porte vers l'aventure : ici, un terrain vague entre deux maisons et une grande prairie ou s'exhibait parfois un cirque ; là, le monde magique du talus de chemin de fer ; à un autre endroit encore, des prairies. Choisir l'un ou l'autre déciderait de nos jeux de la journée.

Artistique ou inquiétant ?

7 septembre 2008

Jahrgang 58

Je suis du Jahrgang 58 !

Encore une de ces expressions allemandes qui ont percolé dans la langue de Malmédy.
Le Jahrgang 58, ce sont tous ceux qui sont nés en 1958 à Malmédy. Comme le font les copains de classes terminales, ils se retrouvent parfois… 30, 40 ou 50 ans plus tard.
Ce qu'ils se racontent et quelles sont leurs activités ? Je n'en ai aucune idée. Demandez-le plutôt à ceux qui auront déjà participé à l'une ou l'autre de ces réunions.

La glace d'anniversaire

8 septembre 2008

Toile

Le camping, c'est gai. Ce qui l'est moins, c'est de se trimballer une lourde tente de toile de coton.

Avant le nylon ultra léger et les piquets de tente en fibre de carbone… il y avait la toile de coton et les tubes d'aluminium.
Ils avaient bien du courage les campeurs d'alors. Du moins ceux qui circulaient à pied ou en vélo, en transportant leur logement sur le dos ou le porte bagage. D'accord, tous les cotons n'étaient pas aussi rébarbatifs ni lourds que celui des tentes SNJ. Il en était de bien doux, et bien légers. Mais, au bout du compte, il en allait toujours de quelques kilos de plus à porter que de nos jours.
Mais le coton avait pour moi un autre avantage, celui de donner au camping une odeur particulière. Au pire, celle d'un peu de moisissure et de pas très frais d'une toile qui aura passé des mois dans un grenier, au mieux, celle d'une toile fraichement nettoyée et imperméabilisée, pas très éloignée du parfum des draps de lit d'alors. Se couchait-on, il n'y avait pas seulement les bruits de l'extérieur, mais aussi ce parfum très particulier qui nous rappelait, les yeux fermés, où nous dormions.
Aujourd'hui, seuls les Hollandais semblent avoir conservé un attachement certain aux tentes de toile.

Nouveau mobilier urbain !

9 septembre 2008

Laque

Vous souvenez vous des choucroutes qui surmontaient les cranes de nos mères et de leurs copines ? Des tas de bigoudis et des kilos de laque aboutissaient à ces échafaudages périlleux !

Question de style, il fallait aimer. Et manifestement, à parcourir les photos anciennes, cela plaisait. Les dames s'aspergeaient le crane de laque comme elles trempaient leurs draps dans l'amidon : la fermeté était alors la seule qualité à l'ordre du jour. Faire ainsi gonfler la chevelure, lui donner une légèreté apparente qu'elle n'avait pas dans la réalité était impératif. Une impression qui disparaissait d'ailleurs dès lors que la dame bougeait la tête. Car, s'il y avait bien du mouvement, la chevelure n'était pas concernée. Pas un poil ne bougeait. L'édifice restait bien aligné, comme s'il était fait de roc ou de métal. Comme s'il était osseux et faisait partie intégrante de la boite crânienne. Et si par hasard votre main s'y hasardait – je l'ai fait plus d'une fois dans les cheveux de ma mère – le sentiment devenait plus paradoxal encore : ce n'était pas vraiment dur, un peu comme un nid d'abeilles ou de guêpes… une légère pression des doigts suffisait à en changer les formes, à en percer les parois…
Mais c'était rêche ! La bombe de laque posait comme une couche de papier émeri là où l'on attendait le soyeux d'une toison vivante et chaude.
Les hommes ? Ils s'y sont mis à leur tour – au moins certains d'entre eux – dans les années 70, avec une certaine mode des cheveux longs. Avant ça, il parait qu'ils utilisaient bien la brillantine – le gel de l'époque – mais nos petites villes étaient épargnées. La brillantine, c'était un truc qu'on voyait dans les films, chez les voyous et les bellâtres, pas chez gens normaux !

Il portait des culottes, des bottes de moto, un blouson …

10 septembre 2008

Mopette

Avoir une mopette ? Un rêve inaccessible pour la plupart d'entre nous !

Il parait que ça s'écrit « moped » normalement, mais pour nous c'était bien une mopette. Pour les plus dignes : une mobylette. Scooter, scoot, cyclo, moto ? Que disent les jeunes maintenant ? En tout cas, ils ne parlent plus ni de mobylette, ni de mopette il me semble. Evidemment, ça faisait du bruit. D'autant plus qu'elles n'étaient pas nombreuses… Tout le monde savait donc quand le fils machin s'en allait… et aussi à quelle heure il revenait… Et dans une ville qui était toute consacrée au vélo – chacun en avait un – les mobylettes étaient comme des intruses.
Tout juste tolérées à l'école. Pas besoin de frimer quand on va en classe… On y va bien pour étudier. Surtout utilisées le week-end et en soirée.
Le plus marrant – on en aurait acheté une rien que pour ça – c'est quand il fallait faire le plein : de mélange deux temps. Pomper à la main l'huile et l'essence dans la colonne vitrée du mélangeur. Et seulement alors pouvoir remplir le réservoir.
Trop chères de toute façon. Mais surtout, trop dangereuses. Elles fonçaient évidemment à près de 60 kilomètres heures. Trop dangereux avaient décidé la plupart de nos parents ! Qui ne pouvaient pourtant pas ignorer que parfois, sur nos vélos, nous dévalions les routes en pente à des vitesses au moins aussi déraisonnables. Mais bon, ce devait surtout être un prétexte !

Calligraphies végétales

11 septembre 2008

Chou rouge

Qui mange encore du chou rouge ?

J'aime le chou vert et la choucroute. Un peu moins le chou fleur. Je ne raffole pas des brocolis. Le chou blanc en salade ou en potée n'est pas mauvais du tout. Ne me parlez pas des choux de Bruxelles, je les déteste. Mais je me méfie du chou rouge !
Ce n'est qu'un chou pourtant. Malgré cette couleur qui en ferait douter. Et si aujourd'hui on se contente de quelques feuilles finement tranchées pour colorer un plat, nous avions à subir le chou rouge comme légume. L'odeur ? Indéfinissable. Tout autant que le goût. Mais en tout cas : pas bon ! Acide si je me souviens bien. Malgré les morceaux de pommes que certaines cuisinières y mettaient.
Bizarre non cette aversion ? Mais elle doit être partagée : sinon, pourquoi le chou rouge a-t-il pratiquement disparu des étals de nos magasins ?

Les quinquagénaires sont impayables

12 septembre 2008

Capoules

Ma mère refaisait régulièrement les capoules de ma sœur !

Faut-il donc, en changeant de région, oublier à jamais certains mots ? Ma mère rafraichissait donc régulièrement les capoules de ma sœur – en français de France, on parlerait sans doute de la chienne de ma sœur –. Mais du côté de Liège – et plus loin – on parlait donc des capoules.

Que fait un chien dans la vitrine ?

13 septembre 2008

Poteau de téléphone

Le béton a fait sa place. Les billes de chemin de fer sont en béton. Les poteaux de téléphone aussi !

Et pourtant : quoi de plus poétique qu'un poteau de téléphone en bois ?
Il y a bien longtemps, c'était le cas. Alors que les pylônes électriques étaient déjà de béton, ceux de téléphone restaient encore en place. Ils étaient même parfois remplacés.
Après ? C'est comme une maladie contagieuse. Un disparaît après l'autre. Si lentement qu'on ne s'en rend pas compte. D'abord, il en reste encore assez pour qu'on ne s'en rende pas compte. Puis vient le moment où l'on s'habitue : les poteaux de bois cohabitent avec leurs frères de béton ! Enfin, il n'en reste plus que quelques-uns : on a déjà oublié que quelques années plus tôt, ils étaient la règle… Et quand disparaît le dernier, tout le monde ignore qu'il s'agissait du seul survivant : d'un monument historique somme toute !
Les nostalgiques en sont donc réduits aux voyages lointains : j'espère que – par exemple – l'Andalousie et l'Orégon garderont les leurs. Et qu'ils permettront ainsi à mes petits enfants de se croire au temps du télégraphe !

Le vilain petit canard

14 septembre 2008

Bodet à linge

Qui n'a pas mis son linge dans le bodet ?

Ne dites pas panier à linge : dites bodet ! Du moins si vous habitez du côté de Liège (et même un peu plus loin).
Encore un de ces mots que l'on entend toutes les semaines pendant des années. Un jour on s'éloigne de quelques pas… de quelques autres encore… Un avion, un boulot, un mariage et des enfants plus loin, même revenu tout près de son point de départ, le mot est oublié !
Un peu comme le subjonctif. Ou bien les mouchoirs en tissus. Les moineaux ou les meules de foin. Qui donc s'occupera un jour des mots en voie de disparition ?

Les enfants partent, leurs jeux restent…

15 septembre 2008

Rémouleur

A peu près en face de la maison, le rémouleur s'était arrêté et aiguisait quelques lames.

Encore une de ces images anciennes. Si anciennes qu'il est impossible de les dater, même approximativement.
Il s'était arrêté de l'autre côté de la rue et du carrefour de la rue Lebière. Sur son drôle de vélo qui, à l'arrêt, devait un établi, équipé d'une meule qu'actionnaient les pédales. Je crois du moins. C'est ce que – de loin – je croyais voir. Je ne me suis pas avancé : il faut dire que les métiers ambulants n'avaient pas meilleure presse à l'époque qu'aujourd'hui. Les romanichels vendent des paniers, réparent les casseroles et sont rémouleurs… ça, c'est pour la partie officielle… Pour le reste, nous ne doutions pas qu'ils enlevaient les enfants – ce qu'ils en faisaient nous préoccupait peu ou ajoutait, par le mystère, la crédibilité que trop de détails auraient pu gâcher ! –.

Le retour des brumes matinales

16 septembre 2008

Saucisson au jambon

Et pour les enfants, le boucher découpait toujours une belle tranche de saucisson au jambon !

Etonnant non que les enfants se tenaient toujours bien chez le boucher. Jamais un mot plus haut que l'autre. Jamais de crise de colère, même chez les plus caractériels. Des enfants parfaits, de vrais échantillons pour un livre de la Comtesse de Ségur.
Et pourtant. C'était bien un endroit bien peu agréable. Eté comme hiver, il y faisait froid. L'étalage et les frigos pulsaient leur morsure glaciale que réverbéraient sans pitié les carrelages blancs. Et la lumière crue mettait en évidence toutes les horreurs que certains projetaient d'ingurgiter : des foies répugnants, des pieds de porc, des langues gigantesques. Mais en fait, nous n'en voyions rien. Les yeux fixés sur le boucher ou la bouchère. Et cela ne manquait jamais. Quelle que soit l'importance de la commande, le saucisson au jambon était amené sur la machine à trancher. Le boucher réglait sa machine : pas question d'une fine tranche ! Non, un bon demi-centimètre conviendrait. Il en coupait une tranche par enfant. Il prenait le plus souvent encore le soin d'en retirer la peau. Et un grand sourire éclairant sa face, il nous distribuait la récompense attendue.
Rien que pour le souvenir de ce sourire éclatant, je crois que j'aimerai toujours le saucisson au jambon et l'atmosphère des boucheries !

Vestige d'avant le GSM

17 septembre 2008

Tourniquets

Les sentiers parfois étaient interrompus par une prairie. Il y avait alors des passe-barrières : une chicane, le plus souvent, ou alors un tourniquet, bien plus élégant !

Le monde d'aujourd'hui tend à tout séparer : les voitures sur les autoroutes… les vélos sur les pistes cyclables… les piétons sur les trottoirs… les TGV dans de profondes tranchées et les métros plus bas encore… Chacun chez soi semble être la règle. Et si cela est vrai à la ville, ce l'est aussi dans les bois : chemin équestre, piste de VTT, sentier pédestre, sans parler de l'horreur de l'invasion des voies forestières par les quads et 4x4. Chacun veut avoir son chemin à lui.
Quand les forêts étaient moins peuplées – faut-il dire envahies par des hordes de plaisanciers ? – il fallait bien se garer parfois de quelque motocycliste. Toujours les deux mêmes en fait. Qui ralentissaient lorsqu'ils approchaient de piétons. De voitures ou de 4x4 ? Il n'en était pas question dans le bois. Ou alors, c'était un forestier qui s'en allait au travail. Sans fausse hâte ni illusion qu'il participait à un rallye raid. Quant aux piétons, ils allaient où ils voulaient. Pas en période de chasse évidemment. Mais, les sentiers et les chemins n'étaient qu'indicatifs : le moyen souvent le plus confortable de nous mener d'un point à un autre où nous trouverions toujours le prétexte pour quitter les voies balisées. Et quand il fallait choisir la voie la plus rapide, nous trouvions des raccourcis seulement parcourus par les animaux sauvages.
Et puis, il y avait les prés. Pas de champs. Tout juste des pâtures ou des prés à foin. Que les sentiers traversaient parfois.
Les moins accueillants des fermiers, les plus envahissants, nous forçaient à sauter les barrières, à nous glisser sous les barbelés, ou à en ouvrir le portail le temps de les franchir. Ceux dont la pâture était franchie par l'un ou l'autre sentier très fréquenté savaient où était leur intérêt – au risque autrement de voir leur barrière mal refermée et les bêtes s'égailler dans les bois – et nous offraient d'élégants passe barrières.
Les tourniquets sont peut-être plus jolis, et plus modernes. Je préférais les chicanes. Elles

affirmaient bien que la prairie était ouverte, à celui seulement qui pouvait s'y faufiler. Mais rien ne faisait obstacle au passage de nos menus corps d'enfants qui les franchissaient à toute vitesse.

La bande des quatre

18 septembre 2008

Mélodica

Croisement entre un piano et une flute : le mélodica !

Une sorte d'ornithorynque musical. Je n'ai jamais su en jouer, évidemment. A part la guimbarde et la musique à bouche, j'ai bien rarement produit des airs reconnaissables ! J'avais pourtant un certain faible pour le mélodica.
Le contact général d'abord. Du bon gros plastique comme on n'en fait plus. Presque de la bakélite. On sentait la solidité. C'était frais. Inusable. Incassable. Ingriffable. Et des années plus tard, c'était encore propre, presque comme neuf. Pas étonnant dès lors que les gosses n'hésitaient pas à le prendre en main – et en bouche – et à en tirer quelques notes.
La musique ensuite. Pas qu'elle soit belle vraiment. Simplement qu'elle était juste ! Pas moyen, je pense, d'en tirer une fausse note. Ou alors, il aurait fallu être un fameux virtuose je crois. Vous en connaissez beaucoup vous des instruments qui ne jouent jamais faux ? Mes oreilles en remercient encore les inventeurs.

Juste un peu d'automne

19 septembre 2008

Vinyl

A une certaine époque, le toit des voitures – c'était très chic – s'est couvert de vinyl. Mode incompréhensible, suivie ou précédée de près de celle des véhicules bicolores.

C'est drôle les modes. Surtout lorsqu'il s'agit de voitures, parce qu'elles laissent des traces pendant pas mal d'années. Mais surtout, c'est tellement vite démodé !

J'expose

20 septembre 2008

Westminster

En plus du tic-tac, lent mais incessant, de l'horloge, il y avait, toutes les heures le rituel du carillon Westminster : on se serait cru sur les bords de la Tamise.

Il y avait aussi l'odeur du tabac froid, ou celle du pas vraiment propre. Une odeur de vieux qui vivent tout seuls.
Le lenteur du tic-tac disait celle des occupants de la maison. Qui se laissaient tout doucement glisser vers le néant. Surtout quand aucun enfant, ni petit-enfant, n'était jamais là pour casser la routine.
Il y avait aussi – le plus souvent – sur la cheminée l'une ou l'autre posture – c'est ainsi qu'on désignait les statues – d'un goût douteux, et au mur, un cadre souvenir d'une très ancienne excursion – à la cascade de Coo peut-être et pour les plus aventureux jusqu'à Lourdes et ses miracles –.
Et sur l'appui de fenêtre, cachées à moitié par les voilettes, quelques plantes en pot : de ces horribles plantes grasses surtout, en lame de couteau, qui n'ont d'autre élégance que d'être toujours vertes ! Quant au chien de la maison, il était mort depuis des décennies, que ses propriétaires n'osaient pas remplacer, de peur de le laisser seul un jour.

Mon ultime visiteur

21 septembre 2008

Poux

Comment se fait-il que nous n'avions jamais de poux ?

Aucune école aujourd'hui n'est épargnée. Chacune à son tour appelle ses élèves, parents et professeurs à participer à la grande campagne d'éradication du petit nuisible !
Bizarre. Je ne me souviens pas qu'il ait jamais été question de poux lorsque j'étais gamin ! Seulement bien plus tard, lorsque j'avais déjà quitté la ville. Pas un enfant rasé. Pas un rappel dans les cartables. L'air de rien, avec notre bain hebdomadaire, et nos vêtements que l'on changeait au même rythme, nous ne devions pas être si sales que cela !

Coiffeur pour hommes

22 septembre 2008

Truite

Le poisson, vous l'avouerez, est meilleur quand il est frais ! Nous allions donc acheter nos truites à la pêcherie, de l'autre côté de la ville.

Manger une truite devenait tout un rituel, qui commençait bien avant le repas.
La décision prise par ma mère, il fallait prendre son vélo, et rouler quelques kilomètres dans la vallée. En amont toujours, au pied des collines de Géromont, dans un vallon se trouvait la pêcherie. La commande faite, le propriétaire s'éloignait vers les viviers, un seau à la main. Il en revenait porteur de sa récolte qu'il exécutait devant nous. Quelques belles truites arc-en-ciel qui finiraient bientôt dans notre assiette.
Et de retour à la maison – quelques kilomètres en descente plus loin – il serait encore temps de continuer la leçon de choses : parcourir du doigt les peaux couvertes de mucus… sentir la râpe des dents et de la langue… palper la chair ferme et jauger de la souplesse de l'animal…
Au bout du compte, la dégustation n'était qu'accessoire. Tant tout ce qui précède était passionnant et exceptionnel !

Du courrier ou pas ?

23 septembre 2008

Visiter les morts

La mort nous était somme toute familière : quand quelqu'un décédait, il était de coutume de lui rendre une dernière visite, et de le revoir une dernière fois avant qu'il ne disparaisse.

Mourir n'était pas moins triste, ni moins dur qu'aujourd'hui. Mais nous ne craignions pas alors que la vue d'un mort nous ferait le moindre mal !
S'il arrivait que le défunt soit exposé dans sa chambre à coucher, c'était souvent la première – et la dernière – occasion d'entrer aussi loin dans son intimité. Et même dans le salon, les quelques personnes qui l'entouraient avaient l'air de composer une famille : de plus jeunes et de plus vieux, des hommes et des femmes, liés intimement – au point de pouvoir cohabiter avec son cadavre – à celui qui n'était déjà plus là.
C'était pour nous, les gosses, l'occasion de détailler enfin un visage qui n'était déjà plus familier ! D'y voir alors certains éléments dont nous doutions parfois qu'ils aient été présents du vivant de leur porteur. D'oser regarder enfin sans crainte quelqu'un qui nous faisait peur de son vivant.
Dans la pénombre, seulement éclairée par quelques bougies – qui parfumaient doucement l'atmosphère de leur blanche odeur de cire – et par l'une ou l'autre lampe masquée de voiles, il nous venait des bâillements, et une envie irrésistible de nous asseoir. Ces veillées duraient toujours trop longtemps à notre goût. Nous aurait-on proposé de nous coucher dans un coin ou de nous assoupir dans un fauteuil, nous n'aurions pas résisté bien fort !
Même plus âgé, j'ai goûté à sa juste valeur de ce dernier instant passé avec des êtres plus ou moins chers. Et si j'ai appris à les redouter aussi, je ne peux que regretter que la coutume s'en soit perdue. Après un tel ultime face à face, je me suis toujours trouvé apaisé. Comme s'il était plus facile de consciemment laisser partir quelqu'un dont on voit le visage… que d'abandonner à de sombres projets de pourrissement ou d'incinération une caisse fermée dont on ne connaît pas le contenu avec certitude !

Le vélo de l'acrobate

24 septembre 2008

Acier froid

Le quai de la gare de Verviers sentait l'huile et l'acier froids. L'acier froid surtout !

Si certaines gares disent le passage, d'autres ont vocation de terminus. Celle de Verviers était de ces dernières. Et bien qu'un tunnel la traversait de part en part – qui devait bien mener quelque part, vers un plus loin et un autre ailleurs – on avait l'impression que le monde s'y arrêtait, tant il y faisait sombre, et qu'il semblait impossible d'imaginer plus sombre encore !
Le hall proclamait un glorieux passé qui ne vivait plus que dans l'esprit embrumé des plus vieux de ses habitants. Glorieuse architecture vantant les mérites des artisans lainiers de jadis. Mais la ville était morte. Les usines fermées. Les artisans depuis longtemps partis, retraités ou morts. Seul le buffet dégageait encore un peu de chaleur et invitait à rester un instant encore. Juste le temps de sauter dans le prochain train… ou de s'en aller avec le prochain bus.
Et puis sur le quai cette odeur typique, de roues raclant les rails, de freins arrêtant les trains, de caténaires perclus d'humidité, d'ombre et d'âge. L'on respirait à courtes inspirations des morceaux entiers de locomotives, des mètres de rails. Et ce n'était pas vraiment désagréable. Un peu comme ces tabacs de pipe, parfumés au miel ou aux épices, dont on traverse la fumée en se retenant : d'inspirer trop fort, au risque de capturer avec le miel, toute l'amertume… et d'expirer trop vite, pour garder un instant encore les notes magiques. Ou comme ces parfums qui surgissent au passage d'une dame… et qu'il ne sert à rien de tenter de respirer encore: juste d'en garder, un instant encore, le peu qu'on a pu en capturer.

Bienvenue au paradis

25 septembre 2008

Bouillon

Autant boisson que nourriture, le bouillon était le bienvenu en hiver.

Boit on encore du bouillon ? Qui demande encore un OXO ou un Viandox au sortir de la piscine ou au coin du marché ? Et qui se contenterait à quatre heure d'un cube Maggi dans une tasse d'eau chaude, seulement accompagnée d'une biscotte ? Mais n'est-ce pas la soupe elle-même, et le sens même du souper avec elle, qui ont perdu nos faveurs ?
Ne laissons évidemment pas croire que le bouillon serait un sommet de gastronomie dont nous aurions tort de nous priver. C'est tout juste l'occasion de quelques plaisirs qui me manquent parfois.
Par exemple. Celui de décider de boire tout le liquide d'abord, pour manger à la fin, pommes de terres, légumes, voire le morceau de viande que contenait le bouillon. Ou bien l'inverse… patiemment pêcher un an un tous les éléments solides pour ensuite – bruyamment si possible – vider son bol de bouillon encore chaud comme on le ferait d'une boisson quelconque. Sans oublier la variante du bouillon clair... que l'on épuise biscotte par biscotte. Ne laissant à lapper finalement qu'un ridicule fond parsemé d'écailles brunes.
Et puis aussi, aller à la découverte de trésors que seul le bouillon a jamais contenus : des vermicelles – assez banal –, de minuscules lettres en pâte – comme s'il s'agissait d'un liquide magique dans lequel aurait trempé un journal ou un dictionnaire, quelle histoire veut-il donc nous raconter, ou une formule magique, comme le font les marabouts africains –, et, miracle entre tous, y trouver des billes de tapioca – comme de minuscules œufs de grenouilles, quoiqu'en bien plus appétissant ! –.
Confort enfin, quand le corps n'en peut plus de froid et d'humidité, de se réconforter avec autre chose que du caféiné ou du sucré. La légère amertume du bouillon brisée par la biscotte que l'on y trempe. Le salé et le chaud qui s'écoulent dans notre gorge et nous ramènent à la vie. On n'en a pas moins faim après, mais au moins se sent-on prêt à passer à la suite. Même s'il s'agit de retourner vers le froid d'une marche hivernale, de jeux dans la neige ou d'un bucheronnage pluvieux !

Emplacement réservé

26 septembre 2008

Cloches

Quand nous faisions nos plus horribles et spectaculaires grimaces, ou que nous nous égarions à en faire de très anodines face à l'un ou l'autre mauvais caractère, il se trouvait toujours quelqu'un pour prétendre que : si les cloches de l'église sonnent, tu resteras comme ça toute ta vie !

Cela n'aurait été que risible si certains n'y avaient cru ! Car pour certains parents, la bonne conduite de leurs enfants passait par l'enseignement de superstitions stupides. Incapables qu'ils étaient d'imaginer d'abord que certains jeux d'enfants – bien que pas très intelligents – n'en étaient pas moins tout à fait anodins et ne choquaient qu'eux-mêmes. Obtus aussi au point de ne pas prévoir qu'un jour leurs rejetons réaliseraient peut-être que la tromperie avait été établie comme système d'éducation.
Mais sans doute n'avaient-ils d'autre ambition – avec la complicité d'une certaine frange de l'Eglise – que de produire des enfants aussi crétins qu'eux-mêmes ! Le pire étant que certains y ont sans doute réussi.

Ménagères, cuisinez à l'électricité

27 septembre 2008

Droguiste

Avec le quincailler, le droguiste fait partie des espèces en voie de disparition !

Les visites chez le droguiste étaient toujours mémorables.
Pour les produits courants, il suffisait de traverser la rue, vers l'épicerie du quartier : du savon à lessive, du savon vert, des teintures pour les œufs de Pâques. L'indispensable et le commun s'y trouvaient.
Mais sortait-on de ces produits habituels, la visite chez le droguiste était indispensable.
Une bouteille de white spirit ? Chez le droguiste. De la térébenthine ou un quelconque produit pour décaper les meubles ? Chez le droguiste aussi, rien d'étonnant.
Et puis, il y avait tout le reste. Qui faisait de la droguerie une sorte d'échoppe d'alchimiste.
Par exemple le bleu pour blanchir le linge ! Un produit qu'utilisaient nos mères et qui par je ne sais quelle sorcellerie, dont seules les femmes auront jamais le secret, faisait paraître le linge plus blanc. Je vois encore la boite : cubique, ça s'appelait le lion bleu je crois. En tout cas, il y avait un lion sur la boite, couché, majestueux.
Ou bien les capsules de teinture. Quand un vêtement avait cessé de plaire, ou que ses couleurs étaient passées. Souvenir bien plus récent sans doute, car elles étaient faites d'aluminium. Un peu à l'image des rations de lait que les restaurateurs servent avec le café.
Je me souviens d'une dose d'orange – éclatant comme celui des clavaires ou de certains lys – mais nullement de ce qu'on en avait fait.
Et aussi l'imperméabilisant, à une époque de tissus bien moins perfectionnés qu'aujourd'hui. De temps en temps, il fallait traiter l'une ou l'autre veste, certains équipements de camping aussi. Et ne croyez pas qu'il s'appliquait à la bombe. C'était une poudre, à diluer dans l'eau.
Et pour imperméabiliser, il fallait donc tremper. Là aussi, l'emballage nous était connu : une boite de carton portant le dessin d'un canard, le parapluie sous le bras. Je n'ai jamais cru utile d'en retenir le nom… l'illustration suffisait à le reconnaître et aucun droguiste ne se serait risqué à nous en fournir un autre.

Nouvelle récolte

28 septembre 2008

Estenné

Regardez moi cet estenné !

Estenné (étonné, innocent ou qui joue l'innocent), èwaré (égaré, fou, inconscient), tiestu (têtu), macté (contrariant, rétif), marticot (singe)… Alors que nous ne parlions que le français à la maison, c'est en wallon que nos bêtises trouvaient souvent leur écho dans la bouche de ma mère ! L'énervement lui rendait sa langue maternelle.
Mais, étrange, aucun de ces qualificatifs – bien que moqueurs – ne nous semblait agressif. Comme si le wallon ne pratiquait pas l'injure : seulement un diagnostic raffiné de toutes nos faiblesses d'humains !

Nature morte à la cafetière

29 septembre 2008

Fusibles

Par temps d'orage, il n'était pas rare, dans les veilles maisons, que les plombs sautent. Il suffisait alors de les ponter. Et la lumière revenait.

Inconcevable aujourd'hui : ponter un fusible ! Sécurité, sécurité et encore sécurité ! Tout doit être garanti, sans danger. Et tout ce qui n'est pas garanti ni sécurisé est illégal !
Il faut dire que les tableaux électriques d'alors étaient de beaux foutoirs. Et les câblages des maisons des sources d'étincelles.
Alors, les fusibles n'étaient qu'un détail et faisaient exactement ce qu'on leur demandait de faire : fondre ! Il suffisait alors de passer une boucle de fil de cuivre entre les broches ; de remettre le fusible en place, et le tour était joué. Rien de bien grave, et la plupart des maisons belges n'en brulaient pas.
Sauf…
Sauf quand l'électricien improvisé avait la main lourde. Et après avoir ponté dix fois de suite, garantissait son ouvrage de deux, trois ou quatre boucles de cuivre au lieu d'une. Et le fusible chauffait… mais ne fondait pas…

Madeleine ne viendra pas !

30 septembre 2008

Gants

Nous parlions de gants, mais nous n'avions pour la plupart que des moufles de laine.

Les gants, c'était utile pour le ski. Pour le traineau, les moufles nous convenaient mieux. Notre mère nous les tricotait. Comme nos pulls et bonnets, avec des laines de différentes couleurs mêlées. Aucun risque de les confondre avec ceux des autres, désespérément de couleur unie. D'ailleurs… le froid piquant nous aurait rappelé à l'ordre avant que nous nous en soyons éloigné de quelques pas.
Lorsqu'il faisait bien froid, il suffisait de frapper les mains l'une contre l'autre pour en secouer la neige… Mais lorsque le dégel était proche, il s'accumulait dessus des paquets d'une glace trempée qui nous annonçait déjà la fin de nos jeux.
Rentrés à la maison, nos gants étaient mis à sécher sur le convecteur à gaz. Il s'en dégageait une odeur chaude. Comme un soupçon de sueur enfantine. Une odeur de sortie de bain chaud dans une maison froide. Et quand la laine provenait des moutons de mon oncle, la senteur insistante du suint. Pas du tout désagréable non plus. Evocatrice de la sensation de chaleur que nous offraient nos moufles alors que l'air du dehors, la neige et la glace, étaient si froids !

Drache nationale

1 octobre 2008

H

Aveugles ou miraculeusement préservés ? Dans notre monde on ne rencontrait ni H, ni héroïne – sauf celles des aventures que nous imaginions –. A peine un peu de racket, et pas plus d'alcoolisme. Et le monde d'aujourd'hui nous parait particulièrement violent et pervers.

Et, puisqu'il m'est définitivement impossible de faire le voyage dans l'autre sens, le doute restera.

Jurassic (skate) park

2 octobre 2008

Coupe-frites

Les frites d'alors étaient faites avec des pommes de terre… qu'il fallait éplucher… et qu'il fallait couper… avec un coupe-frites dans le meilleur des cas !

Chacun faisait alors – en Belgique au moins – ses frites à la manière des professionnels.
Eplucher ses pommes de terre d'abord. Les familles nombreuses avaient parfois une machine à éplucher. Une sorte d'essoreuse dont le tambour était couvert d'aspérités. Bien pratique pour les grandes quantités. Et un bon entrainement pour celui qui, comme moi, un jour se retrouvait à l'épluchage des patates dans un hôtel restaurant.
Les couper ensuite. Au couteau, si l'on voulait. Cela faisait des frites bien irrégulières. Artisanales dirait-on aujourd'hui pour les vendre plus cher. Ou au coupe-frites. On abaissait une manette, qui poussait la patate – épluchée au préalable – à travers une grille plus ou moins fine.
Les frire enfin, en deux fois, ce qui faisait toute la différence entre la Belgique et le reste du monde. Une première fois pour les cuire… la deuxième pour leur donner leur croquant final.
Les Belges d'aujourd'hui mangent les mêmes frites surgelées que les Français, mais ils prétendront longtemps encore que les leurs sont incomparables : à cause de la double cuisson évidemment !

Matines hollandaises

3 octobre 2008

Jaquette

Mets ta jaquette, tu vas avoir froid !

Une jaquette, c'était un gilet. Et un gilet, c'était en laine. Encore un de ces mots que j'ai laissés au bord de la frontière en quittant la maison familiale. Jaquette : personne ne dit ça ici. Ou je ne l'ai plus entendu. Gilet ? Par ici, les gens ne penseront-ils pas tout de suite au costume trois pièces ? Et d'ailleurs, en ces temps de sweater, jogging, leggings, polar, porte-t-on encore de ces gilets de laine ? Les mots disparaissent en même temps que les réalités qu'ils représentent.

A revoir dans cinq ans !

4 octobre 2008

Livres d'école

Prenez votre livre de lecture à la page 154.

L'enseignement ne se concevait pas sans les livres d'école. Et le petit frère apprenait le français dans le même livre de français que son ainé, les mathématiques dans le même livre de mathématique que sa grande sœur, et l'on retrouvait parfois avec plaisir dans l'étude d'un cadet quelques échos de moments déjà bien lointains.
S'il ne fallait en retenir que trois, mon tiercé gagnant dans cette lecture imposée n'est pas bien difficile à établir.

D'abord mon premier livre de lecture, et sa première phrase : « Maintenant je vais à l'école. Je sais lire et écrire. J'ai de beaux livres d'école, et de beaux cahiers. » Ces quelques phrases, lues en septembre 1964, je ne peux pas les oublier.

Ensuite l'un ou l'autre vieux livre d'histoire, à la couverture toilée, et aux gravures d'un autre âge, qui trainait encore dans certaines classes de primaires. Clovis y fracassait le vase de Soisson avec sa francisque : nous attendions qu'un deuxième coup fracasse le crane du guerrier pris en faute. Gabrielle Petit faisait courageusement face au peloton d'exécution qui allait la mettre à mort. Les Ménapiens – vous ai-je dit que pour certains de nos professeurs, c'était le surnom qu'ils donnaient aux Flamands ? – pêchaient paisiblement sans quitter leur habitation sur pilotis. Le roi Albert, accompagné de la reine Elisabeth, visitait le front de l'Yser. Ils sentaient la poussière. Ils avaient un peu trop vécu dans les mains de trop d'élèves. Mais ils ne nous en étaient que plus chers.

Enfin, en secondaire, de très brillants manuels de français, qui nous ouvraient au plaisir de la littérature. Combien d'heures d'étude n'avons-nous pas passées à faire des lectures qui ne seraient jamais au programme. Juste pour le plaisir de la découverte. Et à cause de la magie de la langue.

Ainsi, je n'oublierai jamais le jour où j'y ai découvert ce texte, retrouvé depuis sur Internet.

Fourbissez votre ferraille
Aiguisez vos grands couteaux
Fourbissez votre ferraille
Quotinaille, quetinailles,
Quoquardaille, friandeaux,
Garsonaille, ribaudaille,
Laronnaille, brigandaille,
Crapaudaille, leisardeaux,
Cavestrailie, goulardeaux,
Viilenaille, bonhommaille,
Fallourdaille, paillardeaux,
Truandaille et Lopinaille
Aiguisez vos grands couteaux.
Fatras de Jean Molinet (1435-1507)

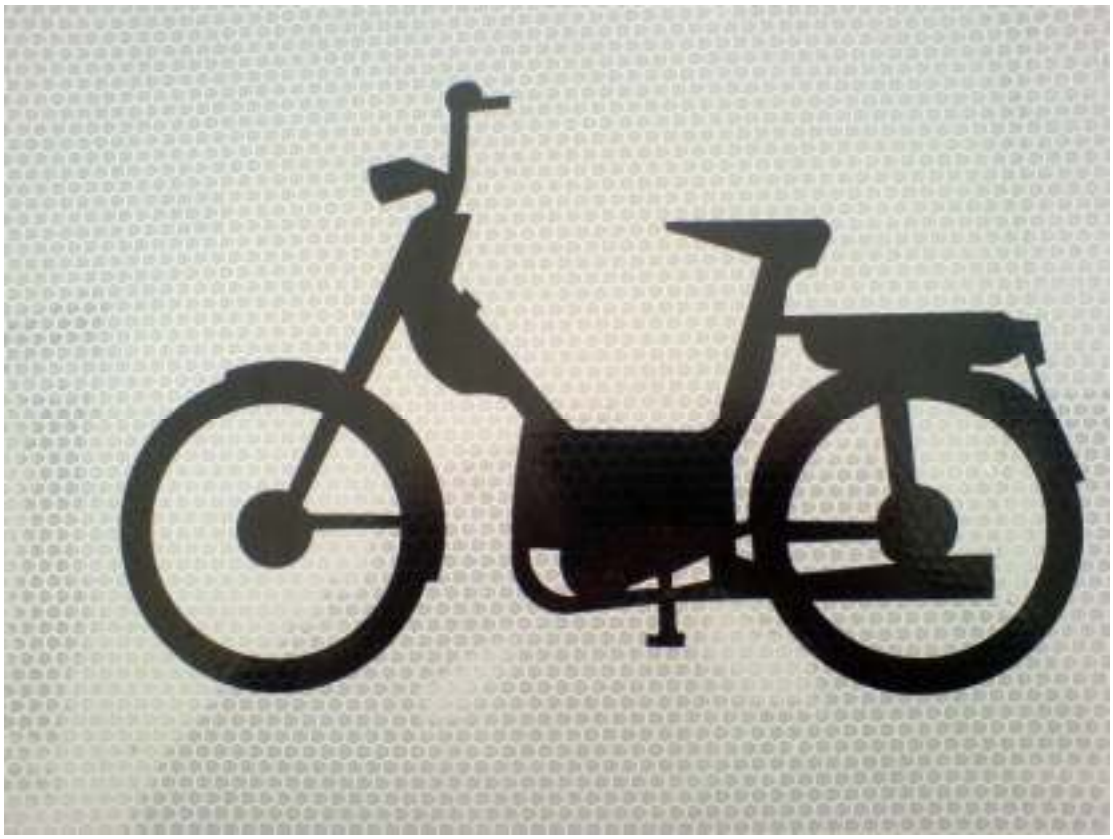
Rouges tous les véhicules de rêve !

5 octobre 2008

Matoufet

Le matoufet : je l'ai longtemps préféré sucré, avant de reconnaître qu'il était incomparable avec du lard.

Le matoufet ? Aussi appelé « mate faim » dans certaines régions de France, même si les Wallons prétendront en avoir l'exclusivité. Entre la crêpe et l'omelette. Œufs, farine, lait. Ca c'est pour la base. Sur laquelle tout le monde s'entendra.
Quant aux proportions, il y a autant d'écoles que de cuisiniers. Mais tout le monde le prétend : « ma mère – mon père dans certaines versions – faisait le meilleur matoufet de ce côté-ci de la galaxie ! »
Question de finition enfin : certains l'aimaient sucré, évoquant furieusement la crèpe ; et d'autres le préféraient au lard, beaucoup plus proche dans ce cas de l'omelette.
Et très étrangement, cette cuisine particulièrement simple et économique prenait des airs de fête : peut-être parce qu'elle survenait ces soirs d'hiver où nous nous étions tellement dépensés dans nos jeux à l'extérieur.



Mopette

6 octobre 2008

Martelange

La Belgique avait son Liechtenstein, son rocher de Monaco : Martelange !

C'était avant l'autoroute… quand la nationale 4, déroulait interminablement ses kilomètres dans la campagne ardennaise. Quand les files de camions faisaient craindre – et accomplissaient parfois – le pire dans les villages traversés. Martelange était le village le plus étrange que l'on pouvait imaginer. D'un côté de la route – vers la Belgique – la vie de tous les jours, les maisons modestes qui bordent toutes les routes nationales. De l'autre – et le Luxembourg – une suite de pompes à essence, de magasins d'alcools et de tabac.
Ouvrir un commerce du mauvais côté – belge – de la route, aurait nécessairement signifié la ruine, après des jours et des semaines d'ennui dans un magasin que personne ne viendrait jamais visiter.
Martelange, c'était le tax-free shop du peuple, qui ne prendrait peut-être jamais l'avion. Le lieu de la transgression des lois et des règlements – allez, on va quand même prendre trois bouteilles d'alcool de prune, même si la loi nous permet seulement d'en importer une – pour les fonctionnaires paisibles et d'habitude obéissants. Le point de départ de tous les héroïsmes et d'un road movie qui ne s'achèverait que la porte de leur domicile close. Suants, tremblants, passant leur nervosité sur les enfants inconfortablement entassés depuis des heures sur le siège arrière, à l'idée que les douaniers pourraient faire un contrôle inopiné. Ou pire… les avoir pris en filature !
La cigarette fumée le lendemain. Le petit verre d'alcool dégusté lors de la prochaine fête de famille n'auraient pas seulement l'avantage de peser moins lourd sur le portefeuille. Ils seraient encore bien chargés de l'adrénaline de ces moments aventureux. Et n'en seraient que plus savoureux !

Krefel aussi !

7 octobre 2008

ORTF

RTB, Eurovision, ORTF ! C'était notre trilogie télévisuelle.

Pour la RTB, n'en parlons pas. On connaissait nos émissions – pas mal de choses se faisaient d'ailleurs encore en direct – et quand on s'y était habitué, on en avait pour des années : Feu vert, A vos marques, Bonhommet et Tilapin, Visa pour le monde, Chanson à la carte, le Jardin extraordinaires,… Réalisateurs et animateurs devenaient des familiers que l'on retrouvait avec plaisir, semaine après semaine et génération après génération.
L'Eurovision, c'était pour les grandes occasions, les grands événements. Les Jeux sans frontières faisaient l'exception – pas assez sérieux – mais pour le reste, le logo et la musique de l'Eurovision annonçaient du solide. Tout juste moins solennel que les retransmissions de la conquête spatiale, annoncées par le thème de « Zarathoustra » de Wagner.
Dans ce contexte, le logo de l'ORTF avec ses orbites enlacées nous annonçait l'aventure : Thierry la fronde, Yao, Belle et Sébastien. J'ai l'impression – mais je me trompe sans aucun doute – que tous les feuilletons originaux des années soixante portaient le label de l'ORTF.

Ces quelques fleurs !

8 octobre 2008

Pronostic Prior

Chaque semaine, oncle Joseph remplissait avec application sa grille Prior.

En fait, Oncle Joseph n'était pas plus notre oncle que tante Catherine n'aurait eu un quelconque lien de parenté avec nous. C'étaient juste de ces parentés de quartier, dans lesquelles les liens d'affection sont parfois plus fort que ceux du sang. De ces délégations d'autorité et d'amour que l'on se croyait forcé d'authentifier en leur attribuant une place dans l'ordre familial.
Chaque semaine, oncle Joseph reprenait donc ses opérations cabalistiques : inscrire de mystérieuses croix sur son bulletin de participation. Jouer ses quelques francs en espérant les récupérer à la fin du week-end, pour pouvoir les rejouer la semaine suivante. Sans aucune passion ni espoir de fortune – il n'y avait pas grand-chose à gagner il me semble –. Mais avec une application et une discipline sans faille. Comme un devoir dont eut dépendu la bonne rotation de la terre : impératif et répété, mais aussi partagé avec tant d'autres que son résultat ne fait plus aucun doute, ou que la fatalité de sa fin ne fasse plus vraiment peur.
Le pronostic était comme le miroir de la marâtre de Blanche Neige : « Pronostic, joli pronostic, dis moi s j'ai encore un tout petit peu de chance et d'habileté… » Un miroir un peu fatigué, qui toujours aurait répondu que s'il y en avait peut être de plus chanceux, on n'était finalement pas si mal. Un peu comme le miroir de votre salle de bain, si vous voyez ce que je veux dire !

Attrapeurs de brumes

9 octobre 2008

Quartier

On était d'abord de notre quartier, avant d'être de notre ville !

Ceux des Grands prés y avaient leur école, et leurs amis. Ceux de Floriheid ne fréquentaient pas ceux d'Outrelepont. Et ceux de Montbijou ne jouaient pas au foot avec ceux de la place Albert.
Pas par rejet. Logiquement, tout simplement. Puisqu'il suffisait de sortir dans la rue, et de voir qui s'y trouvait. De commencer à jouer. Et de terminer quand il se faisait tard ou que nos parents nous appelaient.
Plus tard, lorsque nous étions trop grands pour les petites classes du quartier, nous montions à l'école du centre ville. Et nous faisions d'autres amis. Mais pas trop loin tout de même. Dix minutes de vélo maximum. Et ces amitiés ne profitaient pas de l'imprévu des rencontres d'avec les proches. On les réservait aux mercredi ou au samedi après-midi. Et il fallait prendre rendez-vous ou risquer de trouver porte close.
Plus grands encore, il nous arriverait d'ouvrir le cercle plus encore. De nous faire des copains à Bévercé par exemple. Et d'y passer des journées entières. D'explorer avec eux la grotte des nains et les bords de la Warche. Mais là, notre petite moitié libre d'un mercredi ou d'un samedi n'y aurait pas suffi. Nés avec l'été, ces copinages n'y survivaient pas. Nous ne reverrions probablement jamais ceux avec lesquels nous avions passé tant d'heures palpitantes.

Ami 8

10 octobre 2008

Yéyé

Yéyé, twist,… je n'ai pas grande culture musicale. Mais de ceux là, j'ai bien entendu quelques morceaux !

Etudiant, j'ai détesté le boum-boum du disco naissant et rien compris au mouvement punk. S'il fallait choisir des choses qui font du bruit, donnez moi plutôt quelques chœur d'opéra ! Quant à la variété des années 60, sans l'aimer, elle me fait voyager dans le temps. Ces voix haut perchées qui articulaient parfaitement des textes par ailleurs stupides. Ces musiques qui – diffusées dans le café de la piscine – ne nous empêchaient pas de discuter encore avec le voisin. Des morceaux entrecoupés de silences – pas comme dans notre monde actuel baigné de musique permanente – ou même, un état habituel de silence marqué parfois par des intermèdes musicaux.

C’est donc le bon chemin

11 octobre 2008

Schleuhs

Comme certains esprits dérangés aujourd’hui détestent l’immigré, certains haïssaient alors en toute démesure le Schleuh !

Schleuh, boche, frisé, fritz, fridolin, doryphore : deux ou trois guerres et tout un vocabulaire hérité des générations précédentes les rendaient poètes à leur manière. Vingt ans plus tard, ils en voulaient encore aux Allemands de l’occupation nazie, mais aussi, par droit d’héritage de la grande guerre de 14 et ce celle de 1870 – oubliant qu’à l’époque ils n’avaient jamais été belges ! –. Après un quart d’heure de récit, il leur venait des héroïsmes qu’ils avaient – très prudemment – oublié d’exercer en temps utile. Mais qu’aurions nous fait à leur place à l’époque ?
Ils n’ont heureusement pas réussi à inoculer leurs allergies et leur fiel ne nous a pas rendus amers. L’Europe est enfin là !

Une tour apparaît dans le brouillard

12 octobre 2008

Projecteur de cinéma

Vous rappelez-vous le bruit de la machine à écrire ? Et celui du projecteur de cinéma ?

Dans une rue de Prague, cet été, je me suis arrêté soudain. D'une fenêtre ouverte, résonnait dans la rue, la frappe régulière d'une machine à écrire. Quinze ans ? Vingt ans ? Plus encore ? Depuis combien de temps n'avais-je plus entendu ce bruit jadis familier ? Et qui était le (ou la) dactylographiste qui se mettait ainsi à jouer de mes souvenirs ?

Alors, entrainons-nous. De tous les sens, capturons les sensations qui bientôt ne seront plus. Allez de gauche et de droite, sans bien faire le tri : toutes les choses passent ! Concentrez vous tout de même sur les disparitions annoncées, sur les changements qui ont déjà eu lieu. Le cinéma par exemple : les volutes de fumée des cigarettes qui se déployaient dans le cône de lumière du projecteur ; l'odeur rouge des sièges empoussiérés ou alors trop humides ; la vue de la salle depuis la galerie supérieure. Mais surtout, le bruit caractéristique du projecteur, qui déroule, image après image, son récit. Les interruptions, en cours de film, pour le changement des bobines. La lumière qui s'allume et s'éteint à nouveau – la tâche terminée – dans la cabine du projectionniste. Tous les cinémas du monde ne sont pas encore assez modernes pour nous priver de tous ces incidents !

Cheveux blancs

13 octobre 2008

Fonds de tiroirs

Quoi, déjà l'avant-veille ? Et moi qui n'ai pas encore vidé tous mes tiroirs !

J'aurais encore voulu vous entretenir de tas de choses, et presque chaque jour qui passe réveille l'un ou l'autre souvenir. En la parcourant, ma mémoire m'apparaît comme ces veilles maisons, habitées par des générations successives qui y ont abandonné surtout ce dont personne ne se préoccupe, les choses qui ne feront jamais l'objet d'une vente ou d'un héritage, tous ces objets et ces instants ridicules qui font pourtant l'essentiel de notre vie.

Un vieux bâton de réglisse, déjà tout mâchouillé. Quelques emballages de bazookas. Un calendrier du petit farceur. Un blazer pour la communion du gamin. Un bocal à bonbons au couvercle transparent. Des bottes de caoutchouc. Un cahier vert avec les tables de multiplications sur la quatrième de couverture. Quelques caleçons et singlets. Une carabine à plombs. Un émetteur-récepteur de CB.

Les CCC. Une ceinture de sécurité avant qu'elles ne soient à enrouleur. La CGER. Une charge de cavalerie du côté de la place Rouppe. L'odeur du chocolat à la gare du midi et celle de chou à l'avenue Wielemans. Une cireuse électrique pour les parquets. Une friture qui s'appelait « le colonial ». Un Commodore 64. Quelques copocléphiles (pas de panique, ce ne sont que des collectionneurs de porte-clefs !). La cour qui était synonyme de toilette.

Une cuchnee. Ma dernière cutiréaction. Un ou deux doryphores dont j'admire les couleurs. Un double carburateur en tête. Une rivière pleine d'écrevisses. Une dose de Fénergan pour faire dormir les enfants. Les filigranes du papier Steinbach. Un film 110. La RTB qui quitte Flagey pour aller à Reyers. Le flash-cube.

Le franc belge. Franco. Jean Claude Darnal. Les jeux sans frontières. Une machine à laver en cuivre. Dans chaque ville au moins une maison de la sorcière. Le maître et la maîtresse

qu'étaient alors les instituteurs. La malle Ostende Douvres. Une pile de Marabout flash sur les sujets les plus bizarres (j'écris mon blog ?). La messe de minuit à minuit.

La mire annoncée par la brabançonne et rythmée par une ritournelle de Grétry. Quelques mouchoirs en tissus oubliés. Un pain blanc. Le passe vite. Une permanente qui ressemble à une choucroute. Quelques pommes de terre pètées. Le petit séminaire. Un Pif Poche tout déchiré. Des draps de pilou. Un jeu de pinces à linge en bois.

Quatre pneus à clous. Notre première poêleTefal. Le bureau de pointage et sa file de chômeurs. Un pompiste pour servir l'essence. Un paquet de Printen pour la Saint Nicolas ou la Noël. Robert Cogoy. De la rouille à n'en plus finir. L'émission les routiers sont sympas écoutée sous les couvertures. Le magazine Samedi Jeunesse des enfants sages. Mon père qui simonise la voiture.

Des cartes à jouer dans les rayons du vélo. La voisine qui trait ses vaches à la main. Les Trois Cloups. Un ou deux trotskistes égarés. Un cochon égorgé dans la cour de l'école. Une bouteille pour piéger des vairons. Les piles Varta. Et une bonne dose de vitamines pour faire passer le tout.

Mais, le tiroir ainsi vidé, n'oubliez surtout pas de prêter attention au papier qui en couvre le fond. Il peut révéler des merveilles. Ce sera un bout de papier peint peut-être : d'un motif qu'on ne fait plus, enlaçant des fleurs et des oiseaux dans une joyeuse sarabande. Ou alors, un journal, soigneusement plié, il y a cinquante ans au moins, et qui – ignorant le temps passé – répètera fidèlement les nouvelles du jour d'alors. A moins que l'on ait caché quelque chose dessous ?
Allez-donc y voir vous-même. Dans vos propres tiroirs aussi. Pour ma part, j'en ai presque fini avec mes rangements.

Autoportrait final

14 octobre 2008

Koniec

Koniec !

Ainsi tombait la fin de Lolek et Bolek, un dessin animé de mon enfance. Deux garnements – en noir et blanc évidemment puisque notre télévision n'était pas encore en couleur – s'agitaient et faisaient leurs bêtises à l'écran. C'était presque du muet : juste des rires et quelques bruitages. Un dessin animé international. Pas besoin même de traduire le texte : la preuve, nous avons bien découvert par nous-mêmes que Koniec signifiait fin !
A votre tour de le découvrir.

Koniec ! donc …

Postface

En guise de réponse à ces questions que l'on m'a posées, à quelques autres qu'on aurait pu et enfin à celles là qu'on aurait dû me poser !

Oui, Monsieur ! C'est du numérique. Des photos faites avec mon téléphone.

Non, je n'ai pas honte ! Et de quoi ? Ce sont des photos quand même. Bonnes ou mauvaises. Que vous aimez ou pas. Le numérique n'a rien à voir dans ce débat !

Oui, Madame ! Nos produits sont frais et naturels. La photo est du jour (même s'il m'a fallu patienter parfois pour la mettre en ligne…), non recadrée (ça tangue parfois sérieusement. Il y en a même une ou vous pouvez voir la pointe de mes souliers !) et à peine retouchées (le contraste et la luminosité ont été améliorés, et quelques unes avaient bien besoin d'une nouvelle balance des blancs). Pur jus, sans pesticides ni sucres ajoutés !

Non, les textes ne sont pas du jour. Si photographier exige déjà pas mal de discipline, et un minimum de temps… écrire exigerait bien plus encore de l'une et de l'autre pour aboutir au même résultat. J'ai donc enlevé la discipline – et l'exigence de produire du frais – et me suis permis de prendre un peu plus de temps ! Beaucoup plus de temps même puisque mes premières listes de mots (sans le texte associé) datent d'au moins six mois avant le début de ce projet…

Oui ! 366photos.blogspot.com et 366 mots.blogspot.com s'arrêtent définitivement le 15 octobre 2008. J'aime que ce genre de projet ait un début et une fin. Pour me permettre d'en imaginer et réaliser d'autres.

Oui ! Je me suis bien amusé !

Non ! Ne comptez donc pas sur moi pour un 366-photos-le-retour ou un 366-mots-et-plus-si-affinité après cette date.

Oui ! Je suis sincère dans ce que j'écris. Même si je ne suis pas toujours très sérieux. Ni nécessairement cohérent dans mes passions.

Non ! Ma mémoire n'est absolument pas fidèle…

Non, pas de nostalgie. Se souvenir ne signifie pas regretter un âge d'or qui serait à jamais perdu ! Ni non plus l'intention de me poser en ancien combattant de combats qui en auraient valu la peine, ressassant les mémoires d'un temps où les valeurs auraient été plus dignes de quitter son fauteuil. Le passé n'est à priori ni meilleur ni pire que le présent et le futur, seulement, et sans conteste, plus ancien !

INDEX

A

Abandon 107
Abat-jour 66
Abbaye 178
Abri 329
Accordéon 269
Acier 311, 361
Aéroport 274
Air 208
Airelle 163
Akèkèlamakè 3
Alouette 334
Amateur 219
Ami 8 ..... 78, 215, 378
An 2000 189
Ange 72
  gardien 183
Angleterre 137
Aniline 273
Anniversaire 344
Apartheid 36
Apparition 216
Araignée 334
Arbre 179
Art floral 91
Artis 14, 226, 303, 369
Artistique 343
Atomium 136
Automne 32, 356
Autoportrait 383
Ave Maria 278

B

Baise 67
Banania 100, 108
Baraque Michel 190, 319
Barreau 62
Bas nylon 39
Basket ball 291
Bateau 99
Batellerie 255
Bébé Cadum 109
Belgavox 274
Belgique
  Belgicain 8
  Culture 333
  Dynastie 152
  Tempête 100
Béret 331
Bête 174
Béton 185
Betterfood 96, 128
Bienvenue 54, 362
Bille de chemin de fer 220
Blaireau 35
Bleu 176
  de méthylène 300
Bodet 350
Bohème 318
Boite à fromage 54
Bonbon 138
Bonnes sœurs 246
Bouche d'incendie 15
Bouchon 10, 304
Bougie 56
Bouillon 362
Bouillotte 186
Boule nationale 110
Boulot 88
Bout ferrés 164
Boutique 17
Briquet 335
British pub 118
Brouillard 380
Brume 125, 352, 377
Bruxelles 300
Bus 265
Bush 173

C

Cadran 68
Café 244
Café vert 221
Calicot 330
Calligraphie 347
Cambriolage 259
Campagne 156
Canal 63, 116
Canard 350
Caniche 275
Caniveau 29
Capoules 348
Car wash 189
Caravane 73
Carnaval 115
Carrelage 323
Carrousel 135
Carte à jouer 41
Cartes magiques 305
Cascade de Coo 187
Cerise 251
Chalumeau 5
Champ d'honneur 248
Champion
  de Belgique 94
  olympique 191
Chaperon rouge 219
Charbon 323, 336
Charme 211
Charrette 53
Chaussure 92, 336
Chemin 30, 76, 342
Chevaux de frise 225
Cheveux blancs 381
Chicken run 221
Chicorée 332
Chien 349
Chique 138, 139
Chocolat Jacques 112
Chou rouge 347
Chouco 98
Chrysanthème 20
Chute 206
Ciel 33
Cimetière 21
Cinq 371
Cinquantenaire 60
Circuit 11
Cloches 317, 363
Coiffeur 130, 359
Colère 307
Colombophilie 255
Commune 64
Communisme 257

Compris 131
Concierge 44
Continue 276
Copenhague 132
Copine 281
Coprolittérature 111
Coucou 312
Coupe-frites 369
Courbe 283
Courrier 360
Coyote 164
Crapaude 57
Crieur public 134
Crin 64
Croque 140

D

Dahlia 261
Décalcomanie 42
Décrottoir 144
Dernier 128
Deux 222
Diabolo 192
Dieu 122
Digue 69
Dimanche 337
Dinitrol 248
Dinky Toys 115, 118
Dinosaure 130
Direction assistée 188
Disques racontés 166
Doberman 226
Dollar 175
Don Quichotte 139
Dos 276
Drache 6, 288, 368
Drache nationale 368
Drève 123
Droguiste 364

E

Eblouissements 200
Echarpe 82
Eclat 207
Ecole 70
  Classe 38
  des filles 199
  Estrade 307
  Internat 74
  Livres d'école 371
  Remise des prix 236
  Sortie des classes 124
  Tableau 3
Edward Hopper 166
Electricité
  Cent dix 165
  Fusibles 366
Electrophone 136
Elegance 293
Email 149
Emballage 223
Embouteillage 341
Emplacement réservé 363
Encre 7
Endangered species 53
Enfant 351
Entrechats 332
Epicier 141
Epidiascope 338
Escalator 233
Escalier 330
Espagne 254
Essuie glace 5
Estenné 365
Eté 275, 288
Etoile 247
Etourneau 34
Excursion 193
Expecto patronum ! 74
Explosif 167
Expo
  58 217
  67 277

F

Façade 180
Facteur 165
Fagne 250
Farde 142
Fenêtre 66
Fête Dieu 194, 201
Feu Vert 224
Fil à linge 132
Firlon 339
Flamind 32, 150
Flèche 141
Fleur 182
Fleurs 376
Foin 252, 278
  Meule 149, 322
Football 284
Forêt 81
Fourgon à bagages 205
Friture 8
Froid 49
Fromage 325
Front de la jeunesse 58
Frontière 71, 235
Fumer 168

G

Gai 143
Gaine 225
Galapiat 251
Galerie des glaces 80
Gant 243
Gants 367
Garde barrière 279
Gare 50
Gare du Nord 237
Garmisch Partenkirchen 43
Gauche 308
Gendarme 309
Générations 137
Gitan 213
Gletter 195
Goffe 286, 340
Gomme 9
Gourmette 169
Goûts et couleurs 68
Grand Hornu 114
Grille 90
Gruau 209
Guerre
  de religion 255
  dernière 306
Guinness 120
Guirlande 57
Guten Appetit 273
Guyou 72

H

H 87, 368
Hache-persil ... 73
Hall d'arrivée ... 143
Halloween ... 110
Hanneton ... 280
Hans Krouf ... 252
Hanter ... 44
Hérisson ... 215
Heyes ... 144
Hirondelle ... 311, 312
Historia ... 226
Hiver ... 10, 65, 69, 83, 84
Horloge parlante ... 170
Hospice ... 212
Hostie ... 203
Huile ... 335
  de foie de morue ... 196
Huit ... 308

I

Immigré ... 227
Incendies ... 197
Indiens ... 171
Insecte ... 181
Insecticide ... 281
Interdiction ... 254
Interlock ... 145
Interlude ... 11
Inutile ... 299
Italie ... 254

J

J'ai bon ... 12, 143
Jahrgang 58 ... 343
Jaquette ... 370
Jardin d'hiver ... 142
Jaune ... 172
  et noir ... 224
Jeans ... 283
Jet d'eau ... 37
Jeu de mains ... 263
Jeune ... 31, 228
Jeuner ... 198
Jokari ... 92
Jonquilles ... 313
Juke box ... 146
Jules ... 75, 189, 190, 297
Jupes ... 200
Jupon ... 213
Jurassic (skate) park ... 369
Juste assez ... 127

K

Karaktetch ... 13
Karaté ... 229
Képi ... 147
Ketche ... 76
Kilt ... 173
Kitch ... 12, 233
Kleenex ... 93
K-nex ... 284
Koniec ... 383
Krefel ... 375

L

Lac ... 85
Lait ... 174
Laitier ... 117
Lamproie ... 286
Laque ... 345
Lécher ... 14
LEM ... 230
Lèpre ... 160
Lessive ... 204
Lève-toi ... 106
Ligne de départ ... 13
Ligustrum ... 214
Lin ... 268
Linotype ... 77
Lit ... 90, 102, 104, 105
Lithinée ... 148
Livre ... 95, 166
  Couper ... 97
Livret de caisse d'épargne ... 103
Lumière ... 36, 96
Lune ... 190
Lunettes ... 270

M

Macaroni ... 31
Mâchefer ... 287
Machine
  à coudre ... 231
  à écrire ... 154, 318
  agricole ... 175
Madeleine ne viendra pas ! ... 367
Magritte ... 172
Manège ... 75
Manivelle ... 78
Maquer ... 55
Marchand
  de cliquottes ... 333
  de poubelles ... 59
Marche bleue ... 98
Maréchal ferrant ... 65
Margarine Solo ... 157
Marienbad ... 309
Martelange ... 374
Martinet ... 15
Masta ... 59
Matchbox ... 118
Matines
  hollandaises ... 370
  hongroises ... 48
Matoufet ... 373
Mélodica ... 355
Mémoire ... 6, 312
Ménagères ... 364
Mer ... 159, 304
Miracle ... 186
Miroir ... 61
Miss ... 162
Mobilier ... 345
Monde nouveau ... 177
Monoculture ... 113
Mort ... 360
  Morgue ... 302
Mort subite ... 240
Moto ... 346
  Honda Four ... 116
  Kreidler ... 117
  mopette ... 346, 374
Mouchoir ... 18
Mouillé ... 238

Moulin à café 201
Mur 250
Mur du son 328
Musique à bouche 99

N

Nain 176, 203
de jardin 203
Nature 295, 297
Nature morte à la cafetière 366
Nénène 232
Nivea 121
Noël 43, 71
Nœud papillon 58
Nondidju 150
Nouvelle récolte 365
Noyée 34
NSU 79
Nuage 317, 337
Nuit 19, 25

O

Objecteur 151
Odeurs 289
Oeil 67
Oeuf à repriser 177
Ombre 93
Oncle Paul 261
Orange 277
Orchestre mécanique 233
Ordre 212, 298
Ordures 80
ORTF 375
Osier 17
Oufti 48, 165
Ovomaltine 100, 108
Oxo 101

P

Pain
A la baguette 147
Brödchen 4
français 30
Palais 315
Pamoison 232
Papier
buvard 290
Papier carbone 234
Papillon 234
Pâques 317
Par avion 204
Parachute 60
Paradis 362
Paris 239
Passage 242
Passe-montagne 91
Patineurs 129
Pavé 101
Paysage 183
Peau de banane 230
Pédalo 168
Peinture 22
Pénitencier 298
Perche 18
Perdre la tête 169
Personne 339
Personnes
Armand Bachelier 50
Aufray (Hugues) 245
Aung San Suu Kyi 77
Bernard Pivot 313
Claudine (Merckx) 247
Didier Reynders 280
Elisabeth (Reine) 249
Jean Nicolay 202
Karine et Rebecca 257
Lenain (Christiane) 258
Loriot (Jean-Pierre) 258
Luc Varenne 47
Pousseur (Henry) 262
Richard 264
Pest de Buda 47
Petits pois 52
Pez 122
Phosphorescent 322
Photo
diapositives 315
Instamatic 45
Kodak Box 46
Pièce 231, 271
Pièces à trous 152
Piedboeuf 81
Pinscher nain 178
Piscine 341
Pissenlit 37
Plage 94
Platane 205
Playmobil 196
Plomberie 87
Pluie 195
Pluvieux 229
Pneus Dunlop 192
Poisson rouge 260
Police 89, 289
Pont 146
Pottermania 97
Poudre sûre 148
Pouhon 199, 216
Poux 358
Premier mai 202
Priez pour nous ! 255, 264
Prince charmant 305
Printemps 121, 145, 161
Prior 376
Projecteur 380
Promesse 135
Pronostic 376
Propriété privée 187

Q

Quartier 377
Quartz 19
Quatre 355
Quatre couleurs 179
Quetsche 235
Queue de renard 82
Quilles 153
Quincaillerie 291
Quinconce 128
Quinquagénaire 348
Quirin 216, 255, 263

R

Radio 325
Rage 20
Rail 340
Rase mottes 25
Rasoir 51
Rasprutcher 292

Reflets 292
Règle à calculer 83
Rémouleur 351
République 193
Rétroviseur 218
Réveil 180
Rhum 61
Rivière Cam 119
Riz 286
Rose 222, 326
Rouge 246, 373
Route 28, 320
de nuit 42
nationale 16, 23
RTT 123
Ruban 272
Rue 154
Ruelle 150
Running in the rain 31

S

Sac à dos 84
Saint
en cage 153
Saint Jean 181
Saint Martin 259
Saint Michel 124
Saint Nicolas 260
Saint Valentin 126
Saucisson au jambon 352
Saut ventral 155
Schleuhs 379
Scierie 265
Semer à tout vents 197
Service militaire 40
Sièges en bois 207
Sirop
de fleurs de sureau 228
de souris 237
Ski 326
Smog 70
Soleil 108, 109, 249, 258
Sortie 103
Soulier 245
Sourire 134
Souris 267
Spa citron 126
Speakerine 21
Spectre 266
Sprôtchi 293
Standard 218, 248
Stavelot 251, 320
Sucre candi 62
Suisse 95
Supermarché 163

T

Talus 89
Tannerie 266
Tchiniss 238
Tchouler 85
Télégramme 294
Téléphone 7
poteau 349
vestige 353
Téléphones
Dame des téléphones 140
Tempête 52, 151
Tendeur 208
Tentation 184
Terre 56
Thank you very dutch 209
Théâtre wallon 241
Thierry la fronde 156, 251, 375
Tinne 133
Tiroir 381
Toile 344
Touche 327
Tour 380
Tourniquets 353
Tourterelle turque 38
Toyota 104, 120
Train 35
Traineau 22
Tram 26, 133
Transhumance 223
Travail 27, 33
Traversée 303
Trop 86
Truite 359
Tunnel 112
TV 11, 21, 29, 33, 43, 47, 182

U

Uhu 127
Unigro 267
Union match 157
Univers 295
URSS 23
Usine 239

V

Vacances 331
Vague 214
Vaisselle 338
Variole 240
Veaux de Mars 210
Vélo 329, 361
Velours 268
Vendredi 131, 327
Vent 55
Verre 290
Vêtements 158, 184
Via Secura 299
Viande 279
Vie souterraine 51
Viewmaster 105, 305
Vigne vierge 236, 241
Vigor 204
Village 155
Ville 40, 41
Ville lumière 45
Vim 129
Vinyl 356
Toit 14
Visa pour le monde 297, 375
Visiteur 198, 358
Voie 287
Voisine 215
Voitures
Apal 107
Chaparral 111
Coccinelle 107, 113
Combi VW 171
Daf 114
Fiat 4
Ford Mustang 294
Matra 119, 125
Mitsubishi 104, 120
Panhard 106, 318

Renault 16, 206
Simca 119, 125
Volet 217
Vue 79, 158

W

W (Double V) 86
Walkman 159
Wallon 26, 32, 86, 144, 238
Warche 185
Warchenne 18, 65, 269
Weck 49, 304
Week-end 211
Westminster 357
Wii 63

X

X 27, 160, 242
Xérographie 27
Xhoffraix 87, 320
Xhoute Si Plout 270
XX 194

Y

Yellow submarine 167
Yéti 243
Yéyé 378
Ylang-ylang 28
Yoghourt 161
Yo-yo 271

Z

Zaïre 151, 162, 204
Zapper 29
Zéros 302
Zip 244
Zoo 272
Zwin 88